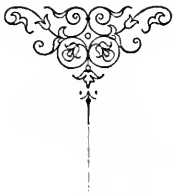
U d'/of OTTAWA
39003002439148

SAVINIEN LAPOINTE



UNE VOIX D'EN BAS

SUIVIE DES

ÉCHOS de la RUE

POÉSIES

PARIS

G. MELET, ÉDITEUR

44, 45 et 46, Galerie Vivienne, 44, 45 et 46

1886

Tous droits réservés

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unevoisdenbassui00lapo

UNE

VOIX D'EN BAS

SUIVIE DES

ÉCHOS DE LA RUE

Paris
Imprimerie Warmont
Galerie d'Orléans
22 et 24

SAVINIEN LAPOINTE

UNE VOIX D'EN BAS

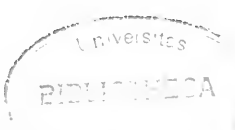
SUIVIE DES

ÉCHOS DE LA RUE

POÉSIES

PARIS
G. MELET, ÉDITEUR
44-45-46, Galerie Vivienne, 44-45-46

1886
Tous droits réservés



PQ
2330
.L43VE
1866

A MES SOUSCRIPTEURS

Lorsque, sur le conseil de beaucoup de mes amis, je me décidai à ouvrir une souscription pour la réimpression de *mes poésies*, je n'entendis pas faire une manifestation politique.

Je me trouve un peu dans la situation de l'aveugle qui, au coin de la rue, souffle dans sa clarinette. Ce n'est point à l'instrument que les passants donnent leur obole, mais à l'aveugle.

Je suis *ce pauvre aveugle* et d'autant plus touché du concours bienveillant que m'ont prêté certaines personnalités, que bien des distances nous séparent.

Il m'est impossible, en remerciant mes souscripteurs, de ne pas les confondre dans le même sentiment de profonde gratitude.

Tous, me pardonneront, j'en suis persuadé, le mouvement de vanité qui me pousse à inscrire leurs noms en tête de ce livre.

S. L.

Février 1882.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES SOUSCRIPTEURS

Mesdames :

ADAM (Edmond), publiciste.
BONAPARTE (S. A. la princesse Rolland).
MATHILDE (S. A. la princesse).
PEREIRE (Isaac).
ROTHSCHILD (baronne de).
ROUHER (Mme et Mlle).
SEEGER (de).

Messieurs :

ABBATUCCI (Charles), député.
ARISTE (d'), député.
AUGIER (Émile), de l'Académie française.
AUMALE (Mgr le duc d'), de l'Académie française.
BARROT (Ferdinand), ancien ministre.
BARTHOLONI, ancien député.
BEAUMETZ (E.), artiste peintre.
BÉNARD (Théodore), négociant.
BENAZET (Th.), député.
BERRIER-FONTAINE (le docteur), ancien médecin de Napoléon III.
BERTRAND (Georges), artiste peintre.
BOYER, propriétaire.
BROGLIE (duc de), de l'Académie française.
CAMUS (Em.), directeur de la Compagnie parisienne du Gaz.

CHINTREUIL (Antoine), artiste peintre (souscription posthume).
COTTIGNIES (de).
CUVILLIER-FLEURY, de l'Académie française.
DANTAN (Édouard), artiste peintre.
DECAUX, négociant.
DESBROSSES (Jean), artiste peintre.
DESLYS (Charles), homme de lettres.
DOUCET (Camille), secrétaire perpétuel de l'Académie française.
DU CAMP (Maxime), de l'Académie française.
DUGNIÈS.
DUMAS (Alexandre), de l'Académie française.
DUPONT (Léonce), publiciste.
FEUILLET (Octave), de l'Académie française.
FILLEUL (Georges).
GINOUX DE FERMONT (le comte), député.
GIRARDIN (Alexandre de).
GOT (Edmond), doyen de la Comédie-Française.
GOTHARD.
GRAS, chevalier de la Légion d'honneur.
HAENTJENS, député.
HENRIET (Frédéric), artiste peintre.
LABICHE (Eugène), de l'Académie française.
LACHÈVRE, banquier.
LAROCHE-JOUBERT, député.
LARREY (le baron), de l'Institut.
LEVINVILLE, ancien préfet.
LEBEY (Georges).
LEFEVRE (Édouard), artiste peintre
LEGRAND (A.), banquier.
LENGLÉ (Paul), député.
LÉPINE (S.), artiste peintre.
LOQUEYSSIE (de), député.
LUNEL.

MAINCENT (A.), artiste peintre.
MALIVOIRE (P.), aquarelliste.
MARLIÈRE (A.), ancien préfet.
MARMIER (Xavier), de l'Académie française.
MASSON (Alphonse), graveur.
MITCHELL (Robert), député.
MORANGES.
MURAT (le comte Joachim), député.
NAUDIN, architecte.
NISARD (Désiré), de l'Académie française.
OLLIVIER (Émile), de l'Académie française.
OURY.
PAILLERON (Édouard), auteur dramatique.
PASCAL (E.), ancien conseiller d'État.
PATON (Jules), rédacteur au *Journal des Débats*.
PEREIRE (Isaac).
POPELIN.
RAMBAUD (Yveling), publiciste.
RIBOT (Théodule), artiste peintre.
RICHARD (Jules), publiciste.
RICHARD (Maurice), ancien ministre.
ROMBERG (Édouard), ancien directeur de l'École des beaux-arts de Bruxelles.
SANDEAU (Jules), de l'Académie française.
SARDOU (Victorien), de l'Académie française.
SARLANDE, député.
SEEGER (de)
SELIGMANN (Al.).
TAINE (H.), de l'Académie française.
TALHOUET (marquis de), ancien ministre, sénateur.
TURMELIÈRE (Thoinet de la), député
VILLAGRAND.
VITU (Auguste), ancien directeur politique du *Peu le Français*.

Montmartre.

De ma chambrette, septembre 1881.

Ces productions ne sont pas nouvelles, comme on pourra le voir par leur ordre de dates. Elles appartiennent en grande partie au règne de Louis-Philippe, et sont composées de deux volumes. Le premier qui parut en 1844 sous ce titre : *Une voix d'en bas;* le second, en 1850, sous celui des *Échos de la rue.*

Je ne sais, si selon l'opinion reçue, le titre d'un ouvrage entre pour quelque chose dans le succès, mais je crois que celui : *Une voix d'en bas*, s'adapte assez naturellement au caractère des compositions, qu'il renferme, en même temps qu'il témoigne de leur origine.

Ces poésies, autrefois, ont fait quelque bruit dans

le monde des lettres. Du bruit, voilà tout. A cette heure où j'écris, elles sont à peu près oubliées : mes amis m'affirment qu'il n'est pas hors de propos de les rappeler. J'y consens.

Malgré les encouragements de la presse, qui a bien voulu s'occuper quelquefois de mes vers, je ne me suis guère abusé sur leur propre mérite.

En les examinant de plus près, j'ai compris l'obligation et la reconnaissance dont j'étais redevable envers la critique, souvent bienveillante lorsque l'esprit de parti ne trouble pas ses jugements.

On disait alors que la poésie venait de passer armes et bagages au prolétariat, nouveauté qui, d'autre part, ne manqua pas de soulever de foudroyantes protestations dans lesquelles on accusait nos amis d'avoir une tendresse exagérée pour ces culots des muses.

Ceci pouvait bien être.

La *Revue des Deux Mondes* se montra tout particulièrement hostile aux productions de ces derniers venus, lesquels, du reste, n'y allaient pas de main morte dans les revendications des droits populaires.

L'ouvrier-poète fut très exploité par les libéraux de 1840. Il est bien vrai qu'alors les honnêtes artisans songeaient à s'élever dans l'admiration et dans les traditions de nos gloires nationales, ayant surtout le culte des grandes choses et témoignant la plus

vive admiration pour les hommes illustres qui ont honoré l'humanité par leur talent et par leur caractère.

Après m'être mis en garde contre les entraînements de la vanité, il m'était bien permis aussi de me tenir en garde contre la mauvaise humeur de quelques braves gens qui, à l'apparition des *Echos de la rue* (1850), prétendaient que mes vers avaient singulièrement pâli, comparés à mes premières productions. Il est vrai que j'avais cru nécessaire de mettre un frein aux emportements d'une muse parfois trop âcre, et les amis de se récrier. A les entendre, je n'étais plus du peuple ; j'étais tout simplement « un bourgeois » un *monsieur* — pourquoi pas ? — un peu plus, ils me dénonçaient parnassien. Il y en eut qui allèrent jusqu'à me menacer de l'Académie. Flatteurs !

Je dus donc m'étudier à choisir entre toutes les critiques, non celles qui égarent la raison en ne satisfaisant que l'amour-propre, mais celles qui éclairent nos jugements; qui nous apprennent non à gaspiller, mais à faire de nos forces une sage application.

Le sentiment vrai donne le but. L'art l'illumine. La délivrance du prolétariat, voilà ma muse. Beaucoup ont été poètes à moins.

Ouvrier dans la véritable acception du mot, n'ayant guère été plus de dix-huit mois aux écoles chrétiennes, qui n'avaient certes pas acquis la notoriété

qu'elles ont de nos jours, mon instruction touchant les arts, la philosophie, l'histoire, comme on s'en doute bien, et on ne s'en apercevra que trop, dut être fatalement négligée.

A douze ans en apprentissage ; à quinze, ouvrier. Mes loisirs, en admettant mes goûts innés pour les belles-lettres, furent toujours rares. Le milieu dans lequel j'ai vécu : *les chambrées,* était peu propre à m'initier au langage des muses qui ne viennent qu'avec répugnance s'aventurer à la lampe fumeuse des veillées délétères. Mes premières publications durent nécessairement se ressentir de ces points de départ : défaut d'instruction, absence de temps, souci du pain quotidien. Il fallait, en vérité, toute l'audace d'une jeunesse enthousiaste et quelque peu affolée pour se présenter au public aussi pauvrement accoutrée... Et cependant que de bruit à l'apparition de mes premières poésies ! A quarante ans de distance, je ne puis me rappeler sans émotion ces promesses d'avenir (1).

---

(1) On lui disait alors :

— Courage ! du poète naîtra l'écrivain, de l'écrivain l'homme illustre. Vous êtes à moitié du chemin de la gloire... mille vœux et bon voyage ! (Léon Gozlan, 1840.)

— Des hommes comme vous parmi le peuple sont des flambeaux qui éclairent le travail des autres. (Victor Hugo, 1842.)

— La parole de la vérité est à cette heure sur toutes les lèvres éloquentes depuis M. de Lamartine jusqu'à Savinien Lapointe. (George Sand, *Revue indépendante*, 1843.)

Cependant, il ne suffisait pas d'écrire sur la couverture d'un livre : *Chantier, Atelier, Voix d'en bas* pour se montrer du peuple.

Beaucoup de muses bourgeoises auraient pu signer avec avantage les productions publiées par nos amis, c'est vrai ; mais le peuple ne s'y reconnut pas toujours, tandis que la bourgeoisie, je parle de celle qui est lettrée, saluait souvent dans nos livres des visages de connaissance.

Quand un écrivain n'est pas l'artisan d'un genre nouveau, la plus haute expression d'un genre créé, il n'est que le reflet plus ou moins brillant d'astres plus lumineux.

Mon admiration pour les maîtres, mon enthousiasme pour de belles vies et de belles œuvres, m'ont souvent trouvé découragé ; les suivre dans leur chemin ou dans leur vol, cela était-il possible ?... Que faire, pour ne parler que des hommes de nos jours ?

La chanson avec Béranger n'était-elle pas arrivée à son apogée ? L'ode avec Victor Hugo n'avait-elle pas

---

— Vous avez décentralisé la poésie. (Emile Deschamps, 1843.)

— Vous avez entrepris de dramatiser la satire de mœurs et de rendre en vers ce que jusque-là elle n'avait pas cru pouvoir exprimer... Avec de nouveaux efforts, vous finirez, je l'espère, pour l'honneur du prolétariat, par vous assigner une place élevée dans la littérature de notre époque. (Béranger, 1843.)

— S'il est un talent sincère, original et allant à tous, c'est celui de Savinien Lapointe. (Eugène Sue, 1844.)

(*Note de l'Editeur.*)

déployé son vol démesuré? L'élégie n'avait-elle pas, avec Lamartine, versé toutes ses plus belles larmes aux pieds d'Elvire? Alfred de Musset n'avait-il pas inondé la fantaisie de diamants et d'or? Il ne fallait donc pas songer à semer en terre si soigneusement cultivée, si amplement et si soigneusement moissonnée; je devais m'étudier à chercher moins haut des chants pour ma voix; la rue bruyait, je m'emparai de ses échos; de là ce livre.

Une question, cependant :

Aujourd'hui, quel sera le rôle du poète dans la société? Son action utile ou fatale au milieu des systèmes plus ou moins contradictoires qui envahissent le monde des idées et des intérêts? Les vents des nouvelles doctrines ont balayé les anciennes croyances et les vieilles formules. Le poète, un moment dérouté, s'il n'est le chantre des ruines, où prendra-t-il cette foi qui échauffe, enthousiasme, transporte? Où prendra-t-il son idéal? Est-ce dans les éléments nouveaux, mais incohérents, qui tourmentent les sociétés modernes et les poussent chaque jour à des aventures dont elles ne peuvent tarder d'exiger la solution? Le peuple veut bien encore s'aventurer à travers le désert, mais c'est à condition qu'il sera en marche pour une terre promise. Quel Moïse nous y conduira? Et cette terre promise, où donc est-elle? Sans avoir la préten-

tion de viser au prophète, j'ai essayé d'exprimer cette préoccupation de l'avenir dans la pièce intitulée : *L'Utopiste*.

Dans cette espèce de tourbillon qui emporte les idées et les hommes, bien des idées ont reculé, bien des hommes, même des plus sérieux, ont dû varier : législateurs, philosophes, poètes, prêtres, tribuns ou soldats. On a vu des comtes et des vicomtes s'enrôler d'enthousiasme sous des drapeaux qu'ils avaient naguère vilipendés, et, chose non moins originale, on voit aujourd'hui des plébéiens siéger à la place des sénateurs qu'ils ont expulsés. C'est toujours Scapin revêtu de la défroque de son maître. Encore s'ils valaient mieux, ces nouveaux aristocratisés!

Le terrain mouvant de ces dernières années est sillonné par les marches et contre-marches de beaucoup de nos illustrations et de la nation tout entière ; phénomène de déplacement et d'évolution que nous devons attribuer bien plus aux événements qui mènent le monde qu'aux défaillances de l'humanité ; c'est là, du reste, un des caractères distinctifs de la démocratie, mobile et variable à l'infini. A l'avenir, elle pourrait bien abandonner l'idée libérale et autoritaire, qui s'incarne dans une individualité, pour suivre *la commune nationalisée*, formule redoutable dans son obscurité. Nous n'aurons plus d'incarnation mystique, ou

césarienne, soit, mais nous pourrions bien avoir quelque chose de pire : le fanatisme qui s'attache aux sectes. L'unité de croyance s'en va; ceci n'est pas un bien.

Il y a comme une tendance, dans les âmes qui se prétendent filles de la lumière, à déposer la religion du sentiment. Je vois naître à travers les bruits de bourse, la fumée des locomotives et la poussière des démolitions, je ne sais quelle religion industrielle et féodale qui ne tendrait rien moins qu'à remplacer Jésus par Mercure. On nous prépare une restauration de faux dieux : un dieu bon sens, une déesse raison. A qui s'en prendre ? Faut-il accuser la science de la sottise des savants ! Alors maudissons le travail et toutes les merveilles de l'intelligence, ce rayon de Dieu enfoui dans le cerveau de sa créature et qui, la plaçant au faîte de l'échelle des êtres, la rapproche d'autant plus de sa divinité. Ne faisons donc pas la guerre à l'infatigable chercheuse, qui elle aussi est en quête d'un reposoir pour abriter les douleurs toujours saignantes de l'humanité. Cependant, en lui faisant un juste accueil, je ne puis me décider, au nom de je ne sais quel naturalisme brutal, dont on voudrait faire une religion positiviste, à porter la hache dans le saint gibet qui depuis deux mille ans sanctifie tous les sacrifices et encourage tous les dévouements. La raison

nous a donné des savants et des sages, mais il a été réservé au sentiment de nous donner un dieu!

Enfin j'ai souffert, aimé, espéré tout ce que le peuple souffre, aime, espère. J'ai écrit avec ses préjugés, son amour et sa foi. Je le confesse : avec ses colères, ses découragements, voire même ses rudesses, disons le mot, ses haines, qui ne sont pas toujours aussi sauvages que certaines personnes affectent de le croire. Si le peuple en masse était ce dont on l'accuse, demain la société aurait cessé d'être.

Quand le peuple descend dans la rue c'est que des bourgeois ont chargé les fusils.

J'ai écrit bien plus avec les conseils de l'instinct qu'avec les calculs toujours un peu froids de la raison. Équilibrer la sagesse et l'imagination, c'est le secret des maîtres. Cela ne s'acquiert pas en un jour, quand cela s'acquiert.

Né dans les derniers rangs du prolétariat, au plus bas de l'échelle, je dus m'exprimer, c'est vrai, souvent en vers empreints d'amertume dans la peinture des inégalités sociales, écrire plutôt en révolté qu'en moraliste; cela devait être. La sagesse est toujours de soi un peu égoïste. Homme de lutte et d'action, j'ai combattu au premier rang dans la rue et dans le livre, pour mes rêves et ceux des autres. Si j'ai été parfois l'avocat mal inspiré d'une cause que mon cœur ne

peut se résoudre à déserter, mes clients pardonneront à mon insuffisance en faveur du désintéressement.

Les vers sur l'amour, ou inspirés de l'amour, qui exigent de la passion à défaut de sensibilité, et qui pour être goûtés veulent être parés de tous les charmes à demi voilés des grâces, ne brillent pas dans ce livre. En proie dès ma jeunesse aux luttes de la nécessité, que pouvais-je emprunter aux heures fugitives du printemps. La plus belle corde des lyres ne devait avoir pour mes chants que des accords rebelles. D'ailleurs cela eût-il été bien à sa place dans ces poésies de truelle, de plâtre et de mortier. L'art délicat, qui enferme une pensée triste, profonde et douce, dans un cadre ingénieux et charmant, comme dans la chanson *le Temps* (de Béranger), ne m'a pas révélé ses divins secrets.

Mais quel est l'homme qui, *au bruit de l'airain sonore*, ne s'est écrié au moins une fois dans sa vie : *Vieillard, épargnez nos amours!*

Encore une fois ce livre est rude, triste, non parce qu'il est le produit d'un désabusé hypocondre, mais parce qu'il est le reflet d'un monde dans lequel je suis né, où j'ai vécu, où je mourrai.

SAVINIEN LAPOINTE.

MON PROFIL

Je suis un inconnu sans fortune et sans gloire,
Nullement désireux de vivre dans l'histoire.
Libre dans mon chemin, comme l'oiseau dans l'air,
Pauvre, sans avenir, sans haine, sans envie,
Déroulant à qui veut le roman de ma vie,
Du sort jaloux je méprise l'éclair.

On le sait, j'appartiens à la tourbe aguerrie
Qui donne pour sept sous son sang à la patrie ;
Pour un crouton de pain au bout de son collier,
Dans les murs dévorants de l'usine effrayante,
Sur l'étagère ou bien à l'enclume bruyante,
Use ses jours sans les humilier.

Comme François Villon, mon cousin en manique, (1)
Pour école je n'eus que la place publique

(1) « Mon père était cordouennier. » — Rondel XI Villon.,

Et les quatre bâtons qu'on nomme tabouret,
Le comble où l'on chantait : bien battre les semelles
Vaut mieux que de bayer aux beautés éternelles,
Où vingt-cinq ans j'ai vécu du tranchet.

Qu'on soit naturaliste ou qu'on soit romantique,
Fort bien. Chacun son goût, affaire de boutique.
Mais guerre aux larmoyants, à ces désabusés
Qui s'en vont promener, infirmiers ou jocrisses,
Leur cataplasme en vers sur des douleurs factices,
Sur des orgueils qu'ils ont poétisés.

L'infaillibilité n'est pas de mon domaine;
Je suis un indulgent de la faiblesse humaine.
J'aime bien la vertu; j'aime mieux la bonté.
Il ne faut pas aller trop loin au fond des choses.
C'est pourquoi je préfère, aux fleurs d'apothéoses,
Les pâles fleurs de la simplicité.

De chaque avènement pour saluer l'aurore,
Dieu sait les mirlitons !... Mon vieux vers tricolore
Brûle sur le tombeau d'un superbe insulté.
On s'en étonne encor... Quand un souverain tombe,
Les pieds ne manquent pas pour outrager sa tombe.
Il est amer, ton peuple, ô liberté !

Sa justice n'est pas toujours sans hérésie.
Je ne saurais rester dans la démocratie,
Si démocratiser n'était pas élever.
Avant de l'écouler aux flots des lacs limpides,
Il faut tirer à clair l'eau des ruisseaux morbides ;
Les agiter, ce n'est pas les laver.

Ainsi c'est entendu : notre nid de lumières,
D'étoiles, de soleils, d'azur, de poussinières

S'est fait seul sans l'OISEAU... Le cas est démontré.
Non, ce n'est pas assez que d'être fratricide,
On est un scélérat si l'on n'est déicide.
Ce scélérat? Eh! bien, je le serai!

N'étant point de ceux-là que bât blesse ou chagrine,
Quotidiennement je gagne ma farine,
Sans me préoccuper si j'ai du miel avec.
Par un parti vainqueur, si doux soit le sourire,
N'ayant pas fait dorer le bois blanc de ma lyre,
Au grand soleil je mange mon pain sec !

Lorsque la Liberté, dans une heure farouche,
Pendant trois mortels jours déchirait la cartouche,
Tout le monde en était. Comme un autre j'en fus...
Aux pieds de la Victoire, où chacun se jalouse,
Je n'ai pas ramassé, pour en parer ma blouse,
Quelque ruban dans le sang des vaincus !

Je vois l'ombre monter sans tomber en syncope.
Mon sort est de finir au fond de quelque échoppe.
Tel sera ton destin, Muse des *voix d'en bas !*
Qu'importe ! chants sacrés ou notes enrouées,
Je rafistolerai tes bottines trouées,
Et sur mon gueux ferai sécher tes bas.

J'aime, dit-on, le peuple et musette en raffole.
A chacun sa folie, à chacun son idole.
Courtisan du malheur, je me prends dans ses fils.
Du hautain parvenu mon instinct me sépare.
Pour l'homme cultivé je ne suis qu'un barbare
Mal déguisé sous les haillons civils.

Montmartre, 1881.

LE TRAVAIL

Avril 1842.

A MONSIEUR OLINDE RODRIGUES (1)

L'AUBE

I

Les ténébreux oiseaux que le grand jour effraie,
Chauve-souris, chat-huant, la chouette, l'orfraie,
Plongent aux trous creusés dans le granit,
Sous les vagues lueurs d'un pâle crépuscule,
Comme des moines noirs rentrent dans leur cellule,
Et, caquetant, s'enfoncent dans leur nid.

Un léger vent frissonne; il caresse la plaine
Où la vapeur des nuits comme un linceul se traîne.

(1) Voir la notice à la fin du volume.

Puis il éveille, agitant les buissons,
La cigale qui dort dans les feuilles superbes ;
L'alouette qui dit, blottie au fond des herbes,
A ses petits ses plus douces chansons.

Et l'homme dans les champs, et l'homme dans la rue,
L'un vers son atelier, l'autre vers sa charrue ;
L'homme du chaume et l'homme du grenier ;
Utiles tous les deux, tous les deux misérables,
Debout, avant le jour, s'en vont, infatigables,
D'un long travail mériter le denier.

Allons ! bons artisans, et que vos bras se lassent ;
Allez !... semez, suez : les heureux se prélassent.
Plus d'une grande dame, au teint blanc et vermeil,
Attend, pour se lever, qu'un rayon de soleil
Perce furtivement sa verte jalousie
Comme l'œil enflammé d'un satrape d'Asie.
Allez, bons travailleurs, élaguer les halliers,
Fouiller les champs, ranger le bois dans les chantiers,
Remuer sous le soc, et d'un bras sûr et ferme,
La terre, ô laboureur, où pour tous le blé germe.
Fils des cités, moulez, dans vos logis malsains,
Ces chefs-d'œuvre qui font l'orgueil des magasins ;
L'angelus a sonné dans l'aube matinale,
C'est l'heure où le travail reboucle sa sandale.

LE MATIN

II

Tout commence, voilà qu'attentif et rêvant,
Le brun tailleur de pierre abrité d'un auvent,

Façonne le granit, en fait un ange, un diable,
Roule aux feuilles d'acanthe un reptile effroyable,
Ou groupe sur les murs quelques démons charmants:
Tels on en voit encor sur nos vieux monuments.
Puis un autre, ombragé du grand chapeau de paille,
Glisse sa scie au flanc de la pierre de taille,
Qu'il humecte et sépare avec des bras ardents,
Sourd à cet aigre bruit qui fait grincer les dents.
Pendant que tout agit, marteaux, truelles, grues,
De blêmes revendeurs étalent par les rues,
Craignant de rencontrer tricornes, longs manteaux,
Qui longent les trottoirs et le bord des ruisseaux.

LE TISSEUR

III

Déjà, de tous côtés, spectacles magnifiques!
Sur leurs gonds ont tourné les portes des fabriques,
Et, l'allègre tisseur, modestement altier,
Dès le lever du jour saute dans le métier
Où, le corps en avant, assis sur la sellette,
D'une main leste, il file et file la navette,
Tandis que tour à tour, l'un l'autre se levant,
Ses pieds font travailler le long bâton mouvant.
Et draps d'or, draps d'argent, tissus qui nous étonnent,
Velours étincelants que les crochets festonnent,
S'étalent parsemés et d'oiseaux et de fleurs,
Sur un fond blanc et noir où tranchent les couleurs.

Puis, l'arabesque encor, bizarres fantaisies,
Se plie et se replie aux trames cramoisies,
Mêlant à ses rameaux quelque sombre sultan
Qui porte à la ceinture un large yatagan ;
Car l'artiste attentif obéit dans ses veilles
A l'inspiration qui dicte des merveilles ;
Tandis qu'à ses côtés, et de ses doigts subtils,
Un tout jeune garçon va renouer les fils.

Bon petit prolétaire, on l'instruit, il travaille.
A peine a-t-il rompu les langes du berceau ;
Il féconde le luxe, il mourra sur la paille :
Pour avoir son duvet il faut tuer l'oiseau !

LES LAVANDIÈRES

IV

Sous un ciel large et pur, vers le bord des rivières,
Descendent en sabots nos fraîches lavandières,
Femmes au haut parler, qui possèdent le don
De nommer franchement les choses par leur nom ;
Energiques beautés, superbement alertes,
Qui jettent des éclats de rire aux ondes vertes,
Quand, blanches de savon, les pierres du lavoir
S'ébranlent sous les coups redoublés du battoir.

Riches, payez-les bien ; car, quelque temps qu'il fasse,
Toujours nous les voyons, au soleil, dans la glace,
Tordre au-dessus des eaux, charriant des frimas,
Le linge éblouissant que leurs enfants n'ont pas.

LES PORTS

V

Et sur nos ports, voici le travail où la peine
Dans les rides du front semble avoir mis la haine.
Voyez ce travailleur, le visage hâlé,
Qui paraît écrasé sous un sac plein de blé ;
Celui-ci, soulevant, de sa robuste épaule,
Deux cents kilos pesants de ferraille et de tôle ;
Et celui-là qui puise au fond des grands marnois
Charbon de terre et plomb; l'autre, entassant du bois ;
Les autres qui, sifflant leurs chansons monotones,
Font rouler sur la berge et barriques et tonnes.
Ce n'est que bras tendus, que dos courbés, que fronts
Reluisants et mouillés comme des avirons.
Et cet autre, là-bas, sublime misérable,
Qui s'est fait, pour six mois, pauvre pêcheur de sable ;
Et ces bons débardeurs qui déchirent les trains
Tandis que le soleil leur darde sur les reins ;
Travaillant, presque gais, à l'air qui les sature
Avec de l'eau, messieurs, jusques à la ceinture !
Ah ! n'est-ce pas qu'à voir ces hommes ainsi faits,
On est presque tenté de les croire mauvais ?
Qu'on dirait des damnés échappés du Tartare,
Subissant parmi nous un jugement barbare ?
N'en croyez rien, allez ! La teinte d'âpreté
Que reflètent leurs traits n'est point méchanceté ;
Ces hommes ont un cœur où la tendresse brille,
Et chacun d'eux, aussi, nourrit une famille !

L'homme grossier naquit de la nécessité ;
Détruisons le besoin, et la brutalité
Fuira dans le désert de sa caverne sombre,
Tandis que la douceur s'éveillera dans l'ombre.

LA VAPEUR

VI

O prodige! ô grandeur! miracle du travail!
Voici briller aux yeux le gigantesque rail.
Le voici qui frémit, serpentant sur la route,
Lancé comme un boa vers le buffle qui broute.
Un bruit d'activité semble, remuant l'air,
Affluer, plein de pas, vers nos chemins de fer;
Là, le veilleur de nuit, sabre au côté, s'efface
Devant l'astre éternel qui sourit dans l'espace;
Puis, bureaux, ateliers magasins et hangars,
Entr'ouvrent à la fois leurs murs déjà blafards.
Allons, répandez-vous, cantonniers, sur la ligne!
Les wagons vont passer, déployez votre signe.
Alerte, journaliers! et vous, debout, chauffeurs!
Car du public pressé commencent les rumeurs.
Hommes de peine, allons, transportez cette houille,
Emplissez les fourneaux, que la chaudière bouille.
Prenez garde surtout, enfants qui m'êtes chers,
D'envoyer le public se perdre dans les airs.
Au vœu des voyageurs, bien! La locomotive,
Arrachée au repos, nonchalamment arrive,
Monstre volé par l'homme à monsieur Lucifer
Pour le service actif de nos chemins de fer.
La voilà qui s'arrête et sa gorge animée
Comme un foyer ardent parait être enflammée.
Son flanc tumultueux, impatient, frémit;
Sa poitrine d'airain souffle et souffle à grand bruit.
Rien ne peut maîtriser la fougue de son zèle;
Une ardente sueur de son ventre ruisselle.

Déjà son âpre haleine éclate et, dans son jeu,
Le monstre, autour de lui, sème des fleurs de feu.
Tout à coup, irrité d'une lâche contrainte,
Il pousse dans les airs une farouche plainte,
Aiguë, et qui ressemble à ces hennissements
Qu'exhale l'étalon sur les pas des juments.
A ce cri, le chauffeur, qui détourne la tête,
Comprend, sourit, et, leste, il bondit sur la bête.
Puis le débarcadère, ou point stationnal,
De son jeune cadran fait tomber le signal.
Alors la masse entraîne, arpentant la banlieue,
Ces populations qui pendent à sa queue !

Peuples, savez-vous ce que dit
Ce rapide convoi qui passe,
Ce feu déroulé dans l'espace
Sous le ciel éclatant qui rit ?

Savez-vous ce que dit au monde
Cette fumée en s'envolant,
La locomotive, en roulant
Sur la terre toujours féconde ?

Tout cela dit : Fraternité !
Peuples, confondez vos langages :
Monde, rapproche tes rivages :
La vapeur, c'est l'humanité !

LA FORGE

VII

Quel vacarme, soudain, sous ce toit noir éclate ?
A son vitrail, d'où vient ce reflet écarlate ?

D'où vient qu'on voit agir comme un spectre incertain
Dans les vagues lueurs de ce hangar lointain ?
Ah ! c'est le forgeron qui chante à pleine gorge
En frappant sur l'enclume, et rallumant la forge.
Ses compagnons cuivrés, en tabliers de cuir,
En gros bonnets de laine, en veste, font ouïr
Leurs lourds souliers ferrés dans l'étroite ruelle
Qui mène à l'atelier où l'heure les appelle.
Et d'abord le soufflet, poitrine de géant,
Embrase son haleine au mâchefer brûlant,
Amollissant l'airain dans l'ardente fournaise
Qui monte et s'élargit comme un fleuve de braise.
L'étau mord, sans pitié, le sabre du guerrier.
La lime, bruyamment, ronge et polit l'acier.
Puis, à travers le feu qui pétille et s'allume,
Le marteau lourdement retentit sur l'enclume ;
Là, l'essieu s'arrondit ; l'étincelle, volant,
Autour des travailleurs va s'éteindre en sifflant,
Et ces bons compagnons, les manches retroussées,
Frappant, limant, forgeant, troublés dans leurs pensées,
Subissent le vertige, assourdissant oiseau,
Qui voltige à grand bruit au fond de leur cerveau.

Antiquité mystérieuse !
Sous le temps où tout disparaît,
Je vois la lettre sérieuse
De ton gigantesque alphabet.

N'est-ce pas, antiquité mère,
Que tes peuples, fils nouveau-nés,
Graves, jusques en leur chimère,
Sur l'Etna se sont prosternés ?

Alors qu'ils écoutaient, avides,
Sourdre aux flancs caverneux du mont,
Le soir, dans les brumes livides,
Le bruit que ses entrailles font ?

Alors que, la terreur dans l'âme,
Ils regardaient l'énorme jet
D'épaisse fumée et de flamme
Qui s'élevait à son sommet?

L'Etna rend le feu par la gorge,
Disaient-ils; ses géants debout
Brisent le fer comme grain d'orge.
Autour d'eux la montagne bout.

Entendez-vous? le sol palpite.
Les oiseaux se troublent dans l'air;
Le pâtre, que la peur agite,
A fui ce soupirail d'enfer!

Très cher cyclope, au temps antique,
Tu me montres le producteur.]
Cet œil au front aussi m'explique
Et ton génie et ta grandeur.

On déifiait le courage,
Quand le laboureur, le soldat,
Allaient admirer ton ouvrage
Par les crevasses de l'Etna.

Le travail avait des poètes:
Ils attribuaient ses produits
A de laborieux athlètes
Qui besognaient toutes les nuits!

LA CAMPAGNE

VIII

Paysan ! paysan ! nourricier du monde,
Ce que tu vas semant, les yeux sur l'horizon,
Représente les biens dont l'avenir abonde ;
Aujourd'hui c'est l'espoir ; demain c'est la moisson.

C'est merveilleux à voir comme aux champs tout travaille :
Sur le coteau, voici l'arbuste qui tressaille ;
La sève, en bouillonnant dans un peu de chaleur,
Goutte à goutte s'péand et se transforme en fleur.

Et l'herbe de rosée avidement s'abreuve ;
La couleuvre, au soleil, se roule et fait peau neuve,
Alors que la fourmi traîne de lourds lambeaux
Et les cadavres secs des petits vermisseaux.

L'aigle, au flanc du rocher, crie et bâtit son aire,
L'autour pend une proie à l'ongle de sa serre,
A l'heure où le zéphir va mettre, éparpillés,
De beaux insectes bleus sur la tête des blés.

L'oiseau fourre son nid dans l'épaisse broussaille
Tandis qu'une couvée à côté se chamaille ;
Et puis dans la prairie, un soyeux papillon
Etale sur les fleurs son joli vermillon.

Puis, l'on sent remuer le lézard sous la mousse,
Au pied du chêne altier dont le branchage pousse.
La guêpe, dans le tronc du saule caverneux,
Y fait, toute rayée, un travail venimeux.

La rose, avec amour, entr'ouvre ses pétales,
Pour nos vierges qui sont ses sœurs et ses rivales.
Les mouches, au flanc d'or, douces filles du ciel,
Pour le rayon commun vont y puiser du miel;

Car les travaux des champs, joyeux, graves, tranquilles,
Se mêlent au bruit sourd des longs travaux des villes.

IX

Et maintenant croit-on que l'homme dédaigné
Pour les Crésus du jour n'ait point assez saigné?
Croit-on qu'il faille encore ajouter à l'offrande
Ce tribut de sueur que leur veau d'or demande?
Tout faux dieu mangera jusques à l'encensoir:
Qui possède le plus veut encor recevoir.
Non! la satiété, monstre que l'on redoute,
Du temple de Plutus ne connaît pas la route.
O mon siècle! mon siècle! architecte, maçon,
A quarante ans, déjà vieux, chétif et grison,
Puissant consommateur de bitume et d'asphalte,
Ne serait-il pas temps de faire quelque halte
Dans ce désert du peuple où la faim surgissant
Comme un tigre irrité bondit en rugissant?
Ne serait-il pas temps, à l'homme qu'on accable,
D'offrir d'autre aliment que du grès et du sable,
Et d'alléger ses bras qu'on surcharge toujours?
De lui rendre les nuits qu'on ajoute à ses jours,
Quand l'exploitation s'en vient, fertile en ruse,
Caresser le besoin du pauvre qu'elle abuse?

En vain nous attendons encor la poule au pot,
Le lucre du travail est mangé par l'impôt.

Frères, sur l'édifice où le pouvoir séjourne,
Sur ces vains oripeaux, ah ! jamais ne rêvez !
Au faîte des grandeurs, plus d'une tête tourne,
Tourne, tombe, et de sang rougit les noirs pavés.

Oh ! réjouissons-nous, puisque dans la mansarde,
Lorsque nous travaillons, courbés sous nos lambris,
Dans les pâles lueurs de la lune blafarde,
Même le Seigneur Dieu fait briller un souris !

Soyons fiers ! l'avenir, que le méchant redoute,
S'éclaire à notre lampe où nous lisons le soir,
Car Dieu, pour ranimer le travailleur, sans doute,
Met un mot consolant dans un rayon d'espoir.

Soyons fiers ! la fierté, hautaine en sa droiture,
Malgré les cœurs oisifs qui nous chargent d'affronts,
Vient essuyer le soir, de sa robe de bure,
La sueur qu'elle voit ruisseler à nos fronts.

L'indépendance, amis, du travail est la fille.
Or, qui ne fait rien rampe, ou mendie, ou se vend ;
A nos rameaux ce n'est qu'une affreuse chenille
Qui roule sous les pieds au premier coup de vent.

Soyons justes ! pour être en paix avec notre âme.
Soyons forts ! l'homme fort est généreux toujours.
Et nos membres hâlés que le travail réclame,
Travailleurs, sèmeront pour de prochains beaux jours.

ELLE ET LUI

IDYLLE

I

Le pain quotidien fleurissait dans nos plaines :
Je veux dire les blés.
Le soleil accablait de toutes ses haleines
Les zéphirs essoufflés.

L'épi se dressait fier sur sa tige immobile,
Rien ne bougeait au champ,
Quand soudain éclata dans l'espace tranquille
Un mystérieux chant.

Ce n'était pas le tien, aimable tourterelle,
Ni celui du pinson.
Dans ce chant singulier on ne sentait pas l'aile
Au sommet du buisson.

Son rythme, cependant, avait un charme extrême,
Quelque chose d'à part.
Une note, rien qu'une, une et toujours la même,
Seule en composait l'art.

II

Doux, triste, harmonieux, ô l'ironie étrange !
Ciel ! quel est ton dessein ?
Ce chant mélodieux s'élevait de la fange
Près d'un étang voisin.

Etait-ce un sylphe errant, fredonnant une idylle
A la fin d'un beau jour ?
Non, ce ramage était la chanson d'un reptile
Confessant son amour ;

D'un crapaud, puisqu'il faut à la fin vous le dire.
Le reptile chantait
Et l'écho répétant son amoureux délire,
Tout l'étang écoutait.

Si bien qu'une grenouille, un peu contemplative,
Belle nymphe des eaux,
Quoique prompte à la peur, nageotait vers la rive,
Du fond de ses roseaux.

Des nénuphars la fleur nouvellement ouverte,
Pâle fleur du sommeil,
Ombrageait grenouillette en robe fraîche et verte,
Emeraude au soleil.

Lui, soupirait toujours sa romance plaintive.
Elle, sur son radeau
D'ajoncs flottants, tournait vers la plage attractive
Son doux regard vert-d'eau.

III

Et toujours, et toujours, la note élégiaque
Tendrement soupirait.
Le reptile, du fond de son fangeux cloaque,
De plus en plus vibrait.

Grenouillette en semblait éperdument éprise.
— De l'oiseau ? — Non, du chant.
Son petit cœur battait. Et comme une Héloïse,
On la voyait cherchant.

Cherchant quoi ? Ce mal mis ? Ce pauvre cul-de-jatte ?
Ce lyrique impotent,
Qui, dans un vil bourbier, s'en va traînant la patte,
Chaloupant ou buttant ?

IV

Oui. Ce répudié de la nature entière,
Qui, faisons-en l'aveu,
Met sens dessus dessous la gente grenouillère,
Au point que l'eau prend feu.

Oui, grenouille le cherche et le trouve ; à la nage,
Après deux ou trois sauts,
Avec *lui* disparaît au fond du marécage,
Dans son lit de roseaux.

— Qui donc trouble ces flots et ces fleurs à panaches ?
Qu'on nous le dise un peu !
Fit le beau Nicolas menant boire ses vaches.
L'étang répond : — LE DIEU !

LE VIEUX CHATEAU

Juillet 1840.

A M. LÉON GOZLAN (1

I

Je ne suis pas de ceux dont le regard superbe
Insulte aux vieux débris qui reposent dans l'herbe ;
Enfant né d'aujourd'hui, sur les choses d'hier,
Je ne promène pas un pied brutal et fier.
De la pierre où, joyeux, le martinet gazouille,
Passant religieux, je détache la rouille.
Ainsi, moi qui n'ai pas au fond de mon désert,
L'été, pour m'abriter, l'ombre d'un rameau vert,
J'aime à rêver, fouillant, avec l'esprit du juste,
Les ruines en pleurs dans leur cercueil auguste.

(1) Auteur des *Tounelles, histoire des vieux châteaux de France.*

Alors je suis heureux, car je ne suis plus seul ;
Les morts, pour me parler, écartent leur linceul,
Soulèvent doucement la pierre qui les couvre,
Et leur regard fermé sous mon regard s'entr'ouvre.
Ils me disent : « Mon fils, ces froids piliers romans
« Qui se sont écroulés parmi nos ossements,
« Ces vitraux en éclats, ces nefs abandonnées,
« Ces pans de mur couverts de vertes graminées,
« Sont les restes d'un cloître où l'on venait s'asseoir
« Pour mêler sa prière à l'Angelus du soir.
« Là, saintement unis par la voix balancée,
« Et s'élevant à Dieu par la même pensée,
« Prêtre, baron, vassal, dans un commun appel,
« S'adressaient humblement le bonsoir fraternel...
« Et, plus rien, maintenant, à l'aube ne s'éveille.
« Dans ce cloître désert, plus d'écho ; la corneille
« Au vol sinistre et lourd, à peine, en s'y perchant,
« Sur ce toit oublié fait entendre son chant,
« Quand nous nous inclinons, ainsi qu'à l'Offertoire,
« Sur ces pierres, feuillets de notre vieille histoire. »
Je dis alors : Pourquoi troubler par de vains bruits
Ces trépassés errant dans la pâleur des nuits ?

II

Fantôme féodal, vieux squelette de pierre,
Dont les pieds délabrés sont rongés de poussière,
Toi, qui répands sur nous une ombre du passé,
Alors que l'œil gravit ton cadavre affaissé,
Pourquoi ne voit-on plus à tes hautes tourelles
Le visage rêveur des frêles demoiselles ?
Leurs beaux cheveux, tombant en anneaux blonds ou noirs,
Où se joue en fuyant la brise tous les soirs ;
Et leurs bras arrondis, et leur tête pensive,
Nonchalamment posée aux parois de l'ogive,

Quand leurs doigts, effeuillant les fleurs qu'ils font pleuvoir,
Cessent d'enjoliver le chiffre du sautoir ?
Pourquoi ne voit-on plus le seigneur, au front grave,
Gentilhomme de fer si courtois et si brave
A la fois, traverser silencieusement
Tes larges ponts jetés sur un gouffre béant ?
Pourquoi le vieil archer, dans sa pesante écaille,
N'est-il plus là, debout, sur la haute muraille,
Muet, l'oreille au guet, l'arquebuse à la main,
Lançant un regard fauve aux angles du chemin ;
Jetant, de temps en temps, à la brise plaintive,
En allongeant la voix, de farouches : Qui vive ?
Où sont tes ponts-levis, tes spacieuses cours,
Tes herses, tes fossés, tes donjons et tes tours,
Et tes grands murs à pic, qui t'étreignaient la taille,
Qui recevaient pour toi plus d'une rude entaille ?
Où sont tes souterrains, tes voûtes, tes créneaux,
Tes cachots redoutés, tout semés de réseaux ?
Où sont tes longs couloirs, tes lourds verrous, tes chaînes,
Tes portes qu'on taillait en plein cœur des vieux chênes,
Enfin tout cet amas de fer et de granit,
Qu'un seigneur, aigle altier, prit pour bâtir son nid ?

III

Hélas ! on ne voit plus la douce châtelaine
S'élancer et courir, rapide, dans la plaine,
Etendre ses deux mains, avec un joyeux air,
Au-devant de l'époux, brun et bardé de fer !
On ne voit plus rentrer, dans ton immense enceinte,
Ce baron qui revient de la croisade sainte,
Ce châtelain, ce duc, ce seigneur de haut lieu,
Lui qui ne relevait que du glaive et de Dieu !
La mort a, dans sa course inexorable, avide,
Emporté les aiglons, et depuis l'aire est vide.

Le marais coassant, sur son bord féodal,
Pour y battre les eaux, n'entend plus le vassal.
Voilà tout ce qui reste et tout ce qui surnage :
La grenouille qui chante aux fleurs du marécage ;
Le roseau qui se plaint aux algues dans la nuit ;
La naïade qui pleure, enfin un peu de bruit !...
Noble et vieux souvenir que la pensée exhume,
Il faisait beau te voir, vers le soir, dans la brume,
Chercher avidement, à travers les vitraux,
Les toits éparpillés de tes nombreux vassaux,
Quand tu versais sur eux, blafard, mélancolique,
L'ombre qui descendait de ton arête antique,
Solitaire et debout, sur ton socle éternel,
Grave justicier, puissant et paternel,
Qui te sentais alors, au chant de la prière,
Frémir du haut en bas sous ta robe de pierre !
Il faisait beau te voir, formidable rocher,
Quand l'oiseau, dans tes flancs, accourait se nicher.
Quand tu donnais à l'homme une pensée austère,
A la femme un sourire, à l'enfant un mystère,
L'espoir à tous, jeter silencieusement
Sur les toits assoupis ton long regard dormant.

IV

Le jour avait cessé : la lune, aux lueurs sombres,
Errait, dans sa pâleur, à travers les décombres,
S'abîmant dans un fond, se brisant sur un pic,
Bondissant, s'allongeant, glissant comme un aspic,
Répandant sa couleur vague et mystérieuse
Sur la tour qui, debout, veillait silencieuse.
Au loin, un vieux clocher fit entendre minuit,
Seule voix qui chantât à cette heure de nuit ;

Et les vents, agitant quelques herbes chagrines,
Qui, pendantes, poussaient dans le creux des ruines,
Déposaient, en fuyant, comme d'affreux oiseaux,
Une odeur sépulcrale aux branches des arceaux.

V

Alors on vit surgir du milieu des broussailles
Qui, tristes, bruissaient dans l'ombre des murailles,
Un vieillard gigantesque et qui marchait pieds nus,
Sur ces débris épars qui lui semblaient connus.
Après avoir longtemps remué leur poussière,
Il s'assit tout en pleurs sur un éclat de pierre,
Se voila le visage avec ses blancs cheveux,
Et prit dans chaque main ses genoux anguleux :
« Hélas ! murmurait-il, où sont-elles allées,
« Mes tours aux larges flancs, hautes et crénelées ;
« Mes lourds quartiers de roc broyant l'invasion,
« Ténébreuse limace, au pied du bastion ;
« Mes abîmes ouverts, mes bascules chéries,
« Mes citernes sans fond, mes vastes écuries ;
« Et mon riche arsenal, mes armes, mes champs-clos ?
« Hélas !.... » Il s'arrêta, suffoqué de sanglots.
Un hibou s'abattit, poussant des cris de joie,
Dans le trou d'un vieux mur pour dévorer sa proie.

VI

Et le vieillard reprit : « Quand la société,
« Naissante, s'égarait dans son obscurité,
« Qui, sur son faîte aride, osa placer un phare,
« Et faire contempler au peuple, encor barbare,

« Ce flambeau des humains : civilisation ?
« Et ce Code, inspiré de la religion,
« Que trois mots résumaient dans leur trinité sainte :
« Amour, Foi, Loyauté, qu'on observait sans feinte,
« Qui le donna ? c'est nous. Qui partagea les champs,
« Du tranchant de l'épée, aux vassaux indigents ?
« C'est nous. Qui fut chercher, pour doter la patrie,
« Les arts qui bouillonnaient dans le fond de l'Asie ?
« Qui fit jaillir les mœurs du feu purifiant,
« Dérobé par des preux au soleil d'Orient ?
« Qui défendit le sol ? Qui protégea l'Eglise ?
« La femme, dont l'amour féconde et civilise ?
« Toujours nous ! Ce château, qui nous a vus finir,
« Fut le premier degré dressé pour l'avenir.
« La pierre protégea les cabanes de chaume ;
« Ces feuillets qui, plus tard, complétèrent un tome,
« Où l'on incrusta : France ! aux jours d'éruptions,
« Une lave de sang des révolutions,
« Ce flot brutal où tout est trouble à la surface,
« De ce glorieux livre emporta la préface !
« Adieu, mon vieux manoir, mes bons vassaux obscurs !
« Un sanglant météore a passé sur nos murs !... »
Et le vieillard tomba sur les dalles muettes.
On entendit alors l'aigre voix des chouettes.
Quelques chauves-souris rentraient, d'un vol hideux,
Inquiètes du jour, dans leurs nids ténébreux.

Cette apparition, pleurante et recueillie,
D'une époque oubliée était la poésie.

LES DEUX COMPAGNONS

Mai 1860.

I

C'étaient de braves gens, bons compagnons, « vieux frères ».
Ils s'appelaient ainsi quand ils étaient garçons,
Tous deux ayant passé par les mêmes misères,
Appris même métier, reçu mêmes leçons.

Quand ils étaient gamins, différents de nature,
L'un pas mal turbulent, l'autre doux, ils aimaient
Les calculs qu'ils soignaient, ainsi que l'écriture ;
Vivant en bons amis : la preuve, ils s'assommaient,

Partageaient leur tartine en s'allongeant des tapes ;
Le cœur n'en sentant rien, on ne se boudait pas.
De la vie on courait les premières étapes
Avec le même entrain, sans souci des faux pas.

Après avoir marché bien longtemps côte à côte,
Vint pour nos jeunes gens l'heure du demi-tour.
Ce monde est ainsi fait : c'est une table d'hôte
Où l'on se dit bonsoir comme on s'est dit bonjour.
On se serra la main, et chacun prit sa voie ;
On tendit le jarret en se tournant le dos,
Se disant au revoir sans tristesse ni joie,
Mais rêvant d'une borne où poser leurs fardeaux.

II

Chacun ayant subi diverses destinées,
Comme les deux pigeons, après bien des années,
On revint au pays où l'on se retrouva.
— Quoi ! C'est toi, cher ami ! Voyons ! comment ça va ?
— Pas trop mal... On s'embrasse, on s'attable et l'on cause
De ceci, de cela, non en vers, mais en prose.
— Nous avons traversé bien des événements,
Dit l'ancien tapageur. Dieu ! que de changements
Depuis qu'on ne s'est vu ! — C'est vrai, répondit l'autre,
Lequel se nommait Jean ; triste sort est le nôtre !
Sur nos beaux rêves d'or comme sur nos clochers,
Tous les soleils levants ont leurs mêmes couchers.
Sitôt que l'un décline, un autre a son aurore ;
Mais le soleil du pauvre est loin de naître encore.
— Tu n'es donc pas content ? — Moi ? pas du tout, et toi ?
— Moi... j'en connais qui sont plus à plaindre que moi.
Un jour bon, l'autre moins, à la fin on boulote.
Après bien des soucis, on a fait sa pelote.
J'ai lutté quarante ans... — Qu'appelles-tu lutter ?
— Travailler, se priver, amasser, se butter
Pour arriver... — A quoi ? — Pour arriver à faire
Ce que les autres font... à faire son affaire.

— Et ton affaire est faite ? — A peu près. — Nous t'avons
Toujours connu veinard. — C'est vrai, nous l'avouons.
Fort travailleur, jamais je n'ai manqué d'ouvrage.
Les muscles répondaient d'ailleurs à mon courage.
Tempérant par nature, économe par goût,
Faisant cas des plaisirs à peu près comme un loup,
Je donnais à l'épargne une part assez digne
Dans les eaux du travail où je tendais ma ligne.
Je suis fait comme ça, je ne m'en repens pas :
Les épis ont poussé sous chacun de mes pas.
Entré chez un patron, j'y devins contre-maître,
Au fond du cœur croyant n'avoir rien fait pour l'être.
Cela m'était venu tout naturellement. —
La chance, quoi ! — C'est vrai ; la chance a son moment.
Si bien que j'épousai la maison et la fille ;
Je suis maître à mon tour et père de famille.
— Du peuple te voilà devenu l'exploiteur,
Socialiste hier, aujourd'hui réacteur.
— Aurions-nous conservé nos anciennes toquades ?
— Il fut un temps, le bon, où sur les barricades,
A côté de Barbès aventurant ta peau,
Nous parlions autrement en suivant son drapeau.
On cassait autre chose, entre nous, que des pipes.
Nos balles sur les murs écrivaient nos principes.
Vaincus, on nous jetait tous dans les mêmes trous ;
Nos prisonniers allaient pourrir sous les verrous.
Nous étions de ceux-là, sans faire d'élégie.
Je t'ai vu locataire à Sainte-Pélagie
Où tu fus hydrophobe, où, du sang dans la voix,
Tu t'écriais : « J'ai faim ! Qu'on me serve un bourgeois ! »
Comment ! Ces souvenirs évoqués te font rire !
— A me tordre ! — Pourtant, n'était-ce pas ton dire ?
— C'est vrai, mais qu'étions-nous alors ? Des galopins.
Nous méritions le fouet. Comme sur des lapins
Et sans y rien comprendre, on tirait sur la troupe,

Sur des Français, de l'air dont on taille sa soupe,
Parce que des messieurs barbus et chevelus,
Romains d'estaminets, se posaient en Gracchus,
Qu'ils arrosaient de bocks un tas de balivernes.
Nous, pour y voir plus clair, nous brisions les lanternes.
Comme ils pontifiaient du haut de leur faux-col,
Pantins déclamateurs refusés à Guignol !
Sur l'air des lampions qu'ils jouaient de la plume,
Aussi du bec, au nom de l'oiseau qu'on déplume,
Nous nous faisions tuer, fiers de leurs boniments.
C'est vrai que nous étions des jeunes gens charmants.

III

— Moi, je n'ai pas changé, je suis toujours le même.
— Charmant ?... Écoute un peu. Sans aller à l'extrême,
Je sais que dans la vie il est d'honnêtes gens.
Quoi qu'ils fassent, seront toujours des indigents.
J'ai rompu, grâce au ciel, avec les faux problèmes.
Charenton est peuplé de bâcleurs de systèmes.
La camaraderie a parfois ses dangers ;
La bohème est un cap fécond en naufragés.
Moi, j'ai lâché tout ça... Les cabarets frivoles,
Dont le vin grise moins que les doctrines folles.
Lâchés... Chacun a droit de faire son paquet ;
Là, je ne l'avais plus. Chez le bon mastroquet,
Tous ont le même tic qui mène à la débine :
Médire du prochain qui vit à sa cuisine,
Blaguer l'affreux réac qui tire à son tonneau
Le litre qu'en famille il boit non pas sans eau.
Où ne l'ai-je pas vu, cet ami, ce compère,
Parler amèrement du voisin qui prospère ;
Ce terrible envieux, toujours prêt à jeter

Sa pierre à l'aristo qui s'acharne à monter?
Il faut savoir sortir à temps de certain centre,
Quand on a quelque chose au cœur ou dans le ventre.
Que d'hommes bien doués j'ai vus, mon cher ami,
Echouer tristement, n'arriver qu'à demi,
Pour n'avoir pas compris, sans blesser ton oreille,
Qu'il est des à part soi que la raison conseille!
— Ah! je me moque un peu de cette raison-là!...
La raison! c'est toujours le même tralala.
On en a mis partout... Son odeur m'incommode.
Lardon rance, piqué dans ton bœuf à la mode.
Je suis las d'en manger, j'en crève; les huissiers,
Charbonniers, usuriers, messieurs les épiciers,
Bottiers, marchands de suif, l'invoquent; ça me gêne.
— Voyons, si ce n'est pas la raison qui nous mène,
C'est donc la déraison? — Oui, tout est de travers
Dans ce monde où l'on met la morale à l'envers.
Joli gouvernement, votre raison humaine,
Qui, comme un vil forçat, me boulonne à sa chaîne.
Pourquoi suis-je dessous et les autres dessus?
— Parce que nous avons des droits et des bossus...
— Si je te comprends bien, c'est ça! je suis l'infirme,
Les autres les chicards; ta raison nous l'affirme.
Tel est le résultat de tes beaux aperçus,
Après avoir servi dans les rangs des bossus.
— La vie est une pente où chacun de nous roule.
Dans la main du destin l'homme n'est qu'une boule.
N'ayant rien à gagner dans notre ancien milieu,
J'ai su tirer à temps mon épingle du jeu...
Puis il est des devoirs qui sont dans la nature...
— Ah! tu vas nous parler de ta progéniture?
— Oui... j'ai quatre garçons... une fille; il faudra
La doter proprement quand l'amoureux viendra.
— Les garçons, qu'en fais-tu? — L'aîné veut être prêtre.
— C'est un singulier goût! — Le cadet sera maître,

Etant mon successeur. Le troisième, avocat.
Le dernier, malgré nous, voulant être soldat,
Vient d'entrer à Saint-Cyr.

IV

— Ces enfants disparates,
C'est entendu, feront souche d'aristocrates.
On donne à la fillette un million pour trousseau.
Le calotin mettra le jour sous le boisseau.
L'avocat jugera l'insurgé, la gueusaille,
Que le soldat n'a pas tué dans la bataille;
Tandis que de nos fils l'abondante sueur
Grossira les trésors du cadet successeur.

C'est ainsi qu'on refait une aristocratie,
Avec les parvenus de la démocratie.
C'est à recommencer!... — Te voilà pauvre et vieux;
Entre chez nous, gobeur, j'ai du pain pour nous deux.
Vieillards, nous causerons de nos jours d'escapades.
Je te sais brave et bon. Renaissons camarades...
Chez nous, repose-toi dans ton rêve infini...

— Non, prête-moi cent sous pour payer mon garni.

L'INFANTICIDE

A PROPOS DE LA SUPPRESSION DES TOURS

Septembre 1840.

I

Quand l'échafaud se dresse à nos yeux atterrés,
La pitié vient en deuil s'asseoir sur ses degrés,
Reçoit le patient au sortir du prétoire
Sur le chemin qui mène au but expiatoire,
Et l'archange du ciel, dans sa grave beauté,
Consolant la victime en pleurs à son côté,
Ne cesse de prier l'Eternel qui l'écoute
D'accorder au mourant l'eau sainte de l'absoute.
Une larme qui tombe, ah! bien mieux que le sang,
Sur le fatal tréteau lave le patient.

II

Le glaive est suspendu ; dans la charrette infâme
Va rouler pour Clamart un cadavre de femme ;
Oui, frères, d'une femme, ange tombé d'en haut
Entre les bras tendus d'un sinistre échafaud,
Après avoir semé sur son étroit passage
Comme un prodigue ami les roses de son âge.
Mais tuer un enfant pleurant dans son berceau,
Le tordre dans ses mains, le frapper d'un couteau,
Briser ses petits doigts, appuyer sur sa bouche
Un linge, et l'étouffer, le fouler dans sa couche
Et l'enfouir au fond peur qu'il ne se dressât,
Que son petit cadavre à tous ne l'accusât,
C'est horrible, ô mon Dieu ! cela donne la fièvre.
Au moment qu'il sourit lui refermer la lèvre !
Lui refuser le sein qu'il cherche, pauvre enfant !
A ce récit, quel cœur de mère ne se fend ?
En soi ne plus sentir, et quelqu'en soient les causes,
Ces muets battements qui disent tant de choses !...
Que se passe-t-il donc chez ces mères, qui fait
Que l'amour d'aujourd'hui demain sera forfait ?
Car enfin cette mère avant d'aller en grève
Avait fait dans son cœur un angélique rêve.
Car enfin, elle aussi, dans sa crédulité,
Aspirait au bonheur de la maternité.
Dieu l'avait faite douce et saintement candide.
Qui donc, qui donc alors l'a faite infanticide ?

III

Elle était belle, hélas ! Un désœuvré du jour,
Un peu lettré, dit-on, brocanteur en amour,

De ceux-là qui, tentant la pauvreté des femmes,
Font la hausse et la baisse aux grands bazars des âmes,
La vit, la convoita, la convoita si bien
Que pour s'en faire aimer il ne ménagea rien.
Sur l'air du coffre-fort, il lui tint ce langage :
« Vous pouvez accepter ces brillants comme un gage
« D'amour, ces bouquets d'or dignes de vos attraits,
« Ces robes de satin, ces chapeaux des plus frais,
« Ces dentelles de choix, aussi ce cachemire
« Des Indes que la foule avec envie admire.
« Rien qu'un sourire, un mot, et demain le soleil
« Gaîment vous saluera princesse à son réveil. »
Mais elle de rougir d'un marché qui l'outrage,
Et lui tout aussitôt de corriger la page
De son mauvais roman, de prendre un autre tour,
De rouler quelques pleurs dans son œil de vautour.
Il joua la tendresse, il joua le délire,
Invoqua la pitié, parla de son martyre...
On sait les lâchetés de l'homme à ce jeu-là...
Il est singe et serpent. Celui-ci se roula
Et se glissa si bien sous ses fleurs d'imposture,
Il aveugla si bien la douce créature,
Qu'à force de ramper le reptile atteignit
La fauvette éperdue aux abords de son nid.

IV

De nos premiers bonheurs les heures passent vite...
Comme la mort il est des maux que nul n'évite.
Son souvenir d'hier, cet homme, il l'a rayé.
Tout l'a dit, pauvre enfant, à ton cœur effrayé!
La constance est un rêve heureux, mais éphémère.
Pourtant la jeune fille allait devenir mère.

Elle allait retrouver une autre chasteté
Dans les saintes douleurs de la maternité.
C'est sans bruit, presque seul, que son enfant va naître.
Point de famille en joie autour du petit être,
De mère encourageant sa fille, sur ce lit
Où la vie ou la mort sont là comme en conflit.
Tout est reproche amer, châtiment, leçon rude
Pour l'être réprouvé dans cette solitude
D'où l'on voit du bonheur se retirer le jour
Comme d'un cœur blasé se retire l'amour.
Déjà depuis longtemps une froideur cruelle
Semblait se faire autour de toi, pauvre hirondelle.
Mais tu n'y croyais pas... et ta bouche a souri
Lorsque ton premier-né poussa son premier cri.

V

Et cependant, six mois après ses relevailles,
L'homme que vous savez, ce fauve sans entrailles,
Fit défendre son seuil, par d'ineptes laquais,
A la mère et l'enfant qu'il ne revit jamais...
D'abord furent des cris mal étouffés dans l'ombre,
Des pleurs, d'amers sanglots, puis un désespoir sombre.
La misère, la honte à pas lents et sans bruit
S'accroupirent bientôt au foyer du réduit.
Ensuite le remords silencieux, farouche,
Amena l'insomnie aux haillons de la couche.
La maigre faim entra dans ce lieu d'abandon,
Hurlant comme aux Enfers : « Ici, point de pardon ! »
Un fantôme, la fièvre, attirait dans l'abîme,
Avec des mots confus, la mère illégitime.
L'honneur aussi, l'honneur, sot enfant de l'orgueil,
Sévère, s'arrêtant sur le degré du seuil,

D'un avenir perdu lui montrait la torture.
Et l'opprobre ajoutait : « Je suis ta sépulture !... »
Pourtant, l'enfant cherchait sa nourrice, ô stupeur !
Il lui tendit les bras, la malheureuse eut peur.
« Pourquoi me maudis-tu, petit? s'écria-t-elle.
« Moi, mère ! suis-je mère? oh non !... qui donc m'appelle ?
« Qui me donne ce nom? Il ne m'appartient pas.
« Tais-toi ! petit, tais-toi !... Qui parle de trépas?...
« Que me veut-il, cet homme? Il me chasse, on me raille
« Que font là tous ces gens, le dos à la muraille?...
« Le bâtard, disent-ils... Suis-je folle?... Le lait
« A la tête me monte... Eloigne-toi, pauvret !
« Ne souris pas ainsi... Ne me dis pas : Ma mère...
« La honte !... Pour toujours, enfant, il faut se taire !... »
. . . . . .
Et l'enfant s'endormit d'un éternel sommeil.
Sur les murs délabrés, quand parut le soleil,
Dissipant lentement les dernières ténèbres,
Ses longs rayons, ainsi que des lueurs funèbres,
S'éparpillaient autour d'un lit ensanglanté
Et sur l'infanticide étendue à côté.

VI

Allons, accusateur, grand pourvoyeur du bagne
Et de la grève aussi, son étrange compagne,
Debout ! Et n'usons pas le temps en vains débats.
Vois ! Un meurtre a taché la paille des grabats.
L'enquête l'a prouvé. La chose est authentique.
C'est pour ton éloquence un thème dramatique.
Il est temps d'arrêter ces odieux forfaits
A coup de guillotine et de discours bien faits.
D'après vos jugements éclairés, il résulte
Que la cour est un temple où la mort a son culte.

De la rue au grenier, aux plus hautains lambris
La morale n'a plus qu'un billot pour abris.
La société, juge, est commise à ta garde.
Un crime passe au fond, dans son ombre ; regarde !
Imprime sur sa peau ton crayon rougeou noir,
Comme on fait au bétail qu'on mène à l'abattoir.

VII

Ténébreux avocats ! pitoyables légistes !
O vous qui requerrez, vertueux moralistes
(A l'audience au moins), la mort pour cette enfant
Qu'un cri d'horreur accuse et que rien ne défend,
Et toi, société, misérable marâtre,
Radoteuse qui dors dans la cendre de l'âtre,
Opinion publique, ortie où l'être humain
Met son cœur en lambeaux quand il prend ton chemin,
Cette guillotinée, est-ce assez pitoyable ?
Mais, stupides, c'est vous qui la fites coupable,
Puisque vous admettez, selon l'esprit du jour,
Que nul n'est engagé d'honneur envers l'amour.
Il fallait donc au moins, esclaves imbéciles
De tous les préjugés, élargir les asiles
Ouverts par la pitié du bon Vincent de Paul,
Ramasser les enfants dans les cailloux du sol...
Mais non, pour être admis, il vous faut, ô misère !
Des témoins patentés, le seing d'un commissaire,
D'humiliants aveux ; montrer, preuves en main,
Son déshonneur en règle écrit sur parchemin.
Vous croyez arrêter le grand mal dans sa course ?
Pour vaincre le torrent il faut combler la source.
Qu'avez-vous fait ? Voilà ! vous supprimez les tours.
Avez-vous supprimé les faux semblants d'amours

Et les tentations d'une existence amère
Qui poursuivront encor la pauvre fille-mère?
Avez-vous supprimé, dans vos formalités,
La foi naïve au bras des roués effrontés?
Où donc est le fer rouge imprimé sur l'épaule?
Où donc sont les geôliers, les chaînes et la geôle
Pour l'aimable farceur qui livre sans remord
La mère au désespoir et l'enfant à la mort?
Sachez-le bien, messieurs, par-dessus toute chose,
Pour expliquer un fait, il en faut voir la cause.
L'avez-vous recherchée? Avez-vous remonté
Les échelons pourris de la société?
Avez-vous, répandant le phénol sur leurs traces,
De foudroyants arrêts frappé ces Lovelaces?
Avez-vous, pénétrant leurs ténébreux séjours,
Interrogé leurs mœurs? et traduit leurs discours,
Dites? Sous leur ciel d'or, lançâtes-vous la foudre?
De leur char somptueux suivîtes-vous la poudre?
C'est là qu'il faut porter vos cris accusateurs;
Non dans l'étroit sentier, non dans ce val des pleurs
Où quelque pauvre fille, ange, femme ou colombe,
De l'aire des vautours en tournoyant retombe.
C'est là qu'il faut porter le sanglant tombereau,
Y brandir haut la hache et jeter le bourreau!

ENTRESOL ET GRENIER

Octobre 1840.

I

Minuit sonnait; la ville, en sa nuit ténébreuse,
Montrait, de loin en loin, la lampe travailleuse
De quelques artisans;
Le pavé se cachait sous la neige et la glace;
Le ciel était grisâtre, et, soufflant dans l'espace,
Le nord chassait les vents.

Bien des pauvres, alors, étendus sur leur couche,
Se livraient au sommeil, sans avoir dans leur bouche
Broyé le pain du soir.
Bien des riches, alors, aux tables somptueuses,
Se heurtaient étourdis; bien des femmes joyeuses
Riaient dans leur boudoir.

Des ris à l'entresol ! Mais, au dernier étage,
La faim et les sanglots ; des enfants en bas âge
Qui demandent du pain.
Des ris à l'entresol ; des coupes jamais vides !
Mais au fond du grenier, des visages livides
Qui seront morts demain !...

II

Pauvres gens ! Le travail vous manque, et l'indigence
Vous fixe d'un œil cave, en chassant l'espérance
De vos cœurs enfiévrés. Vous avez tout brûlé ;
Vous avez tout vendu. L'argent s'en est allé.
De l'argent ! Quelques sous qu'un brocanteur avide
A donnés pour vos draps, et votre couche est vide.
Dis, mère, tes enfants, pour les chauffer un peu,
N'as-tu pas de leur paille entretenu le feu ?...
Et maintenant, plus rien ! Ni bois, ni couverture,
Et le besoin frissonne au fond de ta masure.
Douce femme ! Elle avait, à son sein décharné,
Un tout petit enfant, c'était le dernier né.
Trois autres, autour d'elle, et bien jeunes encore,
Penchaient sur ses genoux leur visage incolore,
Fourrant leurs jolis doigts aux plis de son jupon,
Où tous trois ils dormaient, roulés en peloton.
L'homme pleurait sur eux, et ce groupe, en ce gîte,
Figurait assez bien la famille maudite.
L'aîné, se réveillant : « Ma mère, j'ai bien faim ! »
Et tous, tous à la fois : « Père, père, du pain ! »
Si ce père avait pu leur donner ses entrailles,
Certes il l'aurait fait. Des cheveux en broussailles
Se dressaient sur le front du pauvre paria.
Brisé dans sa douleur, l'ouvrier s'écria :

« — Oh ! mes pauvres enfants, l'égoïsme homicide
« A changé cette ville en un désert aride.
« L'intérêt personnel est venu, comme un ver,
« Ronger les fruits de tous enserrés pour l'hiver.
« A l'heure où nous chômons, sous l'herbe le ver mange ;
« Mais nous, déshérités, nous n'avons pas de grange :
« Le soir vient engloutir ce qu'on gagne le jour,
« Et dès le lendemain la faim est de retour.
« Voyez, pas une miette au fond de cette huche,
« Et dans cet âtre éteint pas l'ombre d'une bûche !... »
La famille pleurait, et le plus jeune enfant
De sa mère tirait un lait roussâtre et blanc !...
Chacun d'eux, soulevant sa blonde tête d'ange,
L'aîné dans ses haillons, les autres dans leur lange,
S'écriaient tristement dans le grenier étroit :
« Mère, nous avons faim ! Mère, nous avons froid !... »
Et le maçon courut, sans relâche et sans trêve,
De la grève au chantier, du chantier à la grève.

III

Cependant on riait, puis on riait encor
Sous les lambris plaqués de larges feuilles d'or ;
L'ivresse du bonheur inspirant les convives,
Les propos débordaient comme un fleuve sans rives.
Mais, à tous les degrés, il est de braves gens
Dont le regard se mouille aux récits affligeants.
Et l'un d'entre eux disait : — Ce n'est jamais sans peine
Que je songe aux douleurs de la nature humaine.
Je n'ai pas fait de mal, souvent j'ai fait du bien.
Le trop peu que je donne aux autres, c'est le mien.
Et cependant mon cœur se trouble et je soupire
Sur les maux que je vois ou ceux que j'entends dire.
Ce pain me semble amer ; ce vin vieux que je bois,

Loin de me réchauffer, me glace quelquefois.
Cette flamme qui luit dans l'âtre, ces lumières,
Dont les mille reflets inondent mes paupières,
Ne jettent sur mes sens que feux décolorés.
Je suis triste au milieu de mes salons dorés.
Ce riche vêtement, de la dernière mode,
A mon corps fatigué paraît presque incommode.
Pourquoi donc cette gêne et pourquoi donc ces bruits,
Au sein de l'opulence, aimé comme je suis?
Messieurs, c'est que dans l'air où mon âme s'élance
J'entends les cris confus d'une immense souffrance.
Il en est que la faim insurge par milliers,
Dans les brouillards d'hiver, au seuil des ateliers.
Je songe qu'ils n'ont pas le pain blanc que je broie,
Si bien que leur douleur met un crêpe à ma joie...
— Saint-Remi croit au peuple — et vous, y croyez-vous?
— Ma foi, chacun pour soi, comme on dit; Dieu pour tous.
— Le travail a cessé, tristes en sont les causes...
— Ceci pourrait bien être un aspic dans nos roses.
— Goûtez-moi ce Pommard, Saint-Remi; vous verrez
Que le peuple est un lac où vous vous égarez,
Disait un esprit fort. Ce qui vit dans la vase
Sur nos chemins fleuris fatalement s'écrase.
Histoire de tout temps, monsieur; l'égalité
Ne primera jamais sur la fatalité.
— Pourquoi?... — L'égalité, rébus intraduisible,
Balance sans fléau, d'équilibre impossible;
Broussaille ténébreuse et sans traditions,
Où viennent s'empêtrer toutes discussions;
Mot qui fait s'élever, comme un bruit de colère,
L'obscur coassement du marais populaire,
Parce que des rêveurs ont pris pour grand cheval
Cet autre révolté: l'intérêt général!...
Mais qui frappe à cette heure à notre porte close?...
— Peut-être un artisan qui vient plaider sa cause!

IV

Et le maçon entra pâle comme un linceul,
Sombre comme un remords, grave comme le deuil,
Sévère ainsi qu'un juge au milieu du prétoire
Commandant le silence à tout son auditoire;
Et soit crainte, respect ou fascination,
On se tut comme étant frappé de vision.
Un valet cependant s'élança vers la porte,
Pour repousser du pied le monstrueux cloporte.
Mais d'un geste hautain, Pierre, le travailleur,
Avait fait reculer le fougueux serviteur.
Et Pierre s'écria d'une voix formidable :
— Donnez-nous du travail, possesseurs, dont la table,
Ainsi qu'une ramée aux murs de vos maisons,
A des fleurs et des fruits dans toutes les saisons.
Vous, à l'heure qu'il est, messieurs, qui voyez double,
Dans vos digestions, pardon si je vous trouble.
La neige tombe, il vente; or écoutez la voix
D'un loup que la famine a fait saillir du bois.
Ce loup a des petits qui souffrent dans son antre,
Qu'il aime, car il a des entrailles au ventre.
Oui, l'on jeûne chez nous à l'heure où vous soupez...
Lorsque nous vous offrons nos bras inoccupés,
Dans nos chantiers déserts la disette croît seule
Et l'octroi tous les jours ouvre sa large gueule.
Mauvais vins, loyers chers... Croyez ce que je dis;
Il fait bien froid l'hiver, messieurs, dans nos taudis...
Détachez la truelle à nos lambris pendue,
La seule chose, hélas! que je n'ai point vendue,
Et mes enfants ont faim !... ni changée en poignard
Au coin du carrefour quand vous pesez leur part...
Donnez-nous du travail !... Et vous, vous, grandes dames,
Vous qui jetez vos fils aux tétons de nos femmes,

Et, folles, étendez comme on tend des réseaux
Vos mains vers les plaisirs, étourdissants oiseaux,
De mes plaintes, eh quoi ! vous détournez la tête?
Ah ! je fais l'ombre ici, moi, vilain trouble-fête,
Plâtrier dont l'habit tache votre velours ;
J'ai heurté vos gaîtés à mon âcre discours
Et vous me repoussez du regard et du geste
A la fin du dessert comme un mets indigeste.
Faudra-t-il vous jeter, dans nos convulsions,
Au tombereau sanglant des révolutions ?
Traînés par les faubourgs, faut-il que dans la boue
Vos membres en lambeaux s'écrasent sous sa roue?...
Hélas ! hélas ! songez en vos jours triomphants
Que le premier tueur (1) le fut pour ses enfants.

. . . . . .

Et le maçon courut sans relâche et sans trêve
De la grève au chantier, du chantier à la grève.

V

Pendant qu'à l'entresol on riait et causait,
Quelque chose d'horrible au grenier se passait.
Une femme cherchait, d'un œil hagard et tendre,
Quelques charbons éteints en remuant la cendre,
Puis, dans un vieux réchaud, les jetait avec soin,
Et, sinistre, elle allait furetant chaque coin.
Ses prunelles brillaient ; un effrayant délire
En contractant sa lèvre éclatait en long rire.
Puis, elle appelait Pierre, en se cognant le front,
Demandant du soleil à l'humide plafond.
Puis elle chuchotait : « Comme tout ça babille!...
« Venez ici, marmots, que je vous déshabille...

1) Caïn.

« Oh ! gracieux vauriens que l'on craint de fâcher,
« Et qui sur leurs genoux arpentent le plancher.
« Voyons, approchons-nous du grand feu que j'allume.
« Sa flamme, en vous chauffant, dissipera la brume ;
« Et vos tout petits doigts, rosés et potelés,
« Jolis fleurons d'amour, ne seront plus gelés...
« Ecoutez-moi, bandits !... Vos jeunes camarades,
« Les enfants du maçon... eh bien ! ils sont malades.
« Il faudrait leur porter du pain et des bouillons.
« Ces chers petits voisins, si beaux sous leurs haillons,
« Si tristes... Et leur mère... Ah ! la timide femme...
« Messieurs, vous aurez soin de lui dire : Madame,
« Lorsque vous la verrez... Placez sur ce feu-là
« Votre tasse au gruau, pour le petit qu'elle a
« Sans cesse à la mamelle, et qui la ronge et pleure...
« Nous porterons du bois dans leur froide demeure :
« Il serait beau de voir, au siècle où nous vivons,
« Une mère expirer avec quatre garçons !...
« L'âtre pétille... Bien !... très bien... Suis-je une sotte ?...
« D'où vient donc qu'en dedans mon pauvre cœur sanglote ?...
« Comme il fait noir !... Mes fils sur le dos étendus,
« Les deux yeux retournés... et les membres tordus !...
« Allons, répondez-moi, sournois que rien n'éveille,
« Et venez embrasser le petit qui sommeille...
« J'ai mal au cœur... Ma tête est pleine de brouillards...
« Ah ! la lampe s'éteint... Pour qui ces corbillards ?... »

. . . . . .

Et sous les lambris nus mouraient cinq créatures
Dans les convulsions qu'enfantent les tortures.
Paris était désert, rien ne troublait la nuit,
Hors les ailes du vent qui secouaient minuit,
Et lorsque le maçon revint, forçant la porte,
Il vit ses quatre enfants morts sur leur mère morte !...

IV

Ainsi toujours le pauvre a sa Tour de la faim,
Cachot fétide et morne où hurlait Hugolin.
En vain le producteur pousse des cris funèbres.
Enfermé dans la loi, perdu dans ses ténèbres,
Il voit mourir ses fils, entendant au dehors
Les chants de l'homme heureux qui compte ses trésors.
Législateurs, assez de ces lois souterraines
Qui minent le foyer des familles humaines...
Qu'ont produit vos discours, dispensateurs du sol?
Agonie au premier, orgie à l'entresol,
Luxe et privation, joie et deuil, rire et larmes.
Et vous vous étonnez de voir le peuple en armes
S'écrier qu'il est las qu'on lui taille son pain!
Telle est la question : le travailleur a faim!

LA RUE

Juin 1840.

I

Si nous passons le soir avec la foule accrue
Dans ce fossé bruyant qui s'appelle la rue,
Au plus profond du cœur quel trouble n'entre pas
Par ce qui nous attriste et froisse à chaque pas !
Ainsi, quand de la nuit accourent les pénombres,
Voyez le long des murs rôder toutes ces ombres
Aux sourires glacés, aux regards sans éclairs.
Pâles fleurs des ruisseaux, filles des mauvais airs,
Çà et là chuchottant de confuses paroles.
De la société ce sont les vierges folles.

II

O vous, qui regrettant la jeunesse et l'amour
Pensez les retrouver dans les déclins du jour,

De vos illusions fuyez la décevance:
Les siècles ont tari la source de Jouvence.
Redoutez leur contact, vous, nos adolescents,
Aux flambeaux résineux n'allumez pas vos sens.
Ah ! n'apprenez jamais ce qu'une bouche inspire
D'effroi, lorsqu'elle va minauder un sourire,
Pour ramasser un pain inondé de dégoût,
De la vitre brouillée aux fanges de l'égout.
Ah ! n'apprenez jamais tout ce que la débauche
Fait avorter de fleurs et combien elle en fauche.
Elle est comme la mort : active. Avant le temps,
Elle vous ferait vieux, malgre vos dix-huit ans.
La couronne pudique, enfants, sachez la ceindre :
Détournez le regard, sans cesser de les plaindre.
Peut-être est-il encor de précieuses fleurs
Qui cherchent le soleil au fond de tous ces cœurs
Voilés par le mépris, que le mépris dévore ;
Qui sait ce qu'une larme en pourrait faire éclore ?
Sait-on ce qui se passe au fond d'un cœur humain ?
La femme qui sourit aux lueurs du chemin,
Lorsqu'un passant brutal déshonore ses charmes,
A peut-être dans l'âme un déluge de larmes.
Nous sommes ainsi faits. Non, la bouche qui rit
Ne laisse point du cœur voir tout ce qui s'aigrit,
Et nos yeux bien souvent, fenêtres pleines d'ombres,
Du point intérieur cachent les choses sombres.
Quand nous les dédaignons, qui sait ! en ce moment
Peut-être faisons-nous saigner un sentiment ?
Et, rayon sulfureux, le mot amer qui tombe
Brûle peut-être alors l'aile d'une colombe
Qui voulait regagner, belle de piété,
Le feuillage jauni de la société ?

III

Madeleine éplorée aux pieds de la Clémence
Se relève : elle a vu sourire l'Espérance.
Laissez-leur donc l'espoir qu'un jour elles pourront
Effacer la souillure imprimée à leur front ;
Que, faisant place au jour, l'obscurité recule.
Laissez-les s'avancer dans ce beau crépuscule
Qui leur rappellera les berceaux oubliés ;
Un père bien joyeux baisant leurs petits pieds ;
Les chansons d'une mère, et les vents du village,
Si frais, si pénétrants ! l'eau du ru, le feuillage,
Les prés verts, les buissons, le vieux chaume où, le soir,
Une vieille récite un conte horrible et noir
Qu'on aime bien entendre, et la place où l'on danse,
Le grand bois où l'on court, le but où l'on s'élance,
Et les baisers donnés sans se faire prier,
Qui meurent sous l'archet du vieux ménétrier;
Les folâtres enfants foulant les herbes vertes ;
Les filles de l'endroit, qui, joyeuses, alertes,
Folles, s'en vont courant après l'insecte ailé
Qui fuit en se jouant aux longs épis de blé ;
Les honnêtes garçons dans leur franc et gros rire,
Groupés au pied de l'arbre où l'ombre les attire ;
Qui leur rappelle encor la vieille croix en bois
Au fronton de l'église où l'on prie, et la voix
Du curé fulminant contre l'œuvre mondaine,
Si fort que le digne homme est tombé hors d'haleine ;
Et surtout ce grand jour, si plein d'émotion,
Sous les beaux voiles blancs de la communion.

IV

Du présent au passé, rapprochez la distance.
Ah ! laissez-les pleurer ces souvenirs d'enfance,
Si doux, si purs, si gais. Qu'en leur cercle fatal
Passe un rayon de l'air qui brille au sol natal.
Que la brise des champs, consolante hirondelle,
D'un printemps qui renaît leur porte la nouvelle ;
Et que la nuit enfin, tirant son voile épais,
Les ramène au grand jour... Plaignez-les, plaignez-les,
Quand à ces souvenirs leur âme s'est émue,
D'avoir taché leur front aux fanges de la rue !

L'ÉMEUTE

Prison de Sainte-Pélagie, 1834.

I

Ainsi, le monde est plein de menaces sinistres,
De clameurs, de bruits sourds, de cris mystérieux.
De leurs autels déserts on chasse les ministres,
La sainte poésie abandonne les cieux.

Sous de brûlants éclairs toute pensée avorte :
Le fleuron sur sa tige et le grain dans l'épi.
Le vent des passions arrache, tue, emporte
L'ambitieux qui veille et l'enfant assoupi.

II

Quand vous vous agitez, frères, dans la bataille
En laissant votre chair sur des pans de muraille ;

Quand l'arbre social voit jeter ses rameaux
Aux brasiers des discords attisés par nos maux,
Du haut du firmament un juge vous écoute
Et regarde le sang qui de vos mains dégoutte.
Ne croyons pas, amis, à ces gens qui toujours
Enflamment leurs écrits de furibonds discours.
Rien de sain ne jaillit de leur cerveau malade ;
Non, l'avenir n'est plus sur une barricade !
Assez de sang coula sur nos pavés déserts...
La balle qui menace et déchire les airs
A mutilé, troué bien des poitrines nues !...
Quand l'insurrection se tordait dans nos rues,
Faisant crouler les murs avec bruit sous ses pieds,
Quand tremblaient dans nos bras les enfants effrayés,
Quand nos mères pleuraient, quand les tocsins funèbres
Appelaient la terreur au milieu des ténèbres,
Ah ! combien l'ont blâmée en consultant leur cœur,
Cette insurrection farouche en sa pâleur !
Alors qu'elle courait sanglante, échevelée,
En répandant l'effroi dans la ville troublée.
Ah ! combien ont pleuré sur l'émeute en haillons
Qui se ruait ainsi, criblant nos bataillons !
Et combien ont maudit ces luttes infernales
En voyant nos soldats étendus sur les dalles,
Des jeunes gens tués sur des tas de pavés,
Pavés que l'eau du ciel n'a point encore lavés !

III

S'ils avaient triomphé, la main de la mémoire
Les eût inscrits peut-être au livre de l'histoire.
Moi poète, j'ai plaint leur généreuse erreur
Sans offrir cependant des palmes au vainqueur.

Et, triste, j'ombrageais dans ces jours d'agonie
Sous des saules penchés le front de la Patrie.
Juges, lorsque vos mains dressaient des échafauds,
Les miennes répandaient des fleurs sur les tombeaux.
Chacun sa mission ou sa pénible tâche :
Au poète des chants; au souverain la hache !
L'un console et bénit, lorsque l'autre debout
Frappe au nom de la loi du même air qu'il absout.

L'ANGE DU BON CONSEIL

Décembre 1844.

A BÉRANGER

Déshérité de l'or qui surabonde,
Dès mon berceau par le sort maltraité,
Enfant rêveur, j'allais haïr le monde
Et profaner les fleurs de ma gaîté,
Lorsqu'en mon nid, haut perché sous la tuile,
Un ange vint, ange aux riches trésors,
Qui, réchauffant ma jeunesse débile,
Me dit ces mots que j'ignorais alors :

« Mon cher enfant, la vie est chose grave;
« Aussi toujours le temps laborieux,
« Au toit du prince, au chenil de l'esclave,
« Porte le sceau des devoirs sérieux.

« A l'un il dit : « Règne par la justice. »
« Il dit à l'autre : « Ose briser tes fers. »
« Tu l'apprendras : le plus brillant calice
« Contient parfois des poisons bien amers.

« Au pauvre enfant qui s'égaie à ton rire
« Tu donneras quelque douce leçon.
« Sur tes genoux, où ton regard l'attire,
« En l'instruisant éveille sa raison ;
« Préserve aussi d'affligeantes souillures
« La pureté de nos vierges, tes sœurs :
« Bien des baisers ne sont que des morsures.
« Bien des frelons s'abattent sur les fleurs.

« Aux ateliers, pour l'artisan modeste,
« Fais éclater des vers nobles et francs.
« La probité se cache sous la veste ;
« Cours la venger de la morgue des grands.
« Petit rayon peut dissiper la brume
« Où l'humble oiseau recueille quelque grain...
« Par nos cités que ta lampe s'allume,
« Bien qu'on n'ait pas éclairé ton chemin.

« Mon cher enfant, la vaste multitude,
« Toujours livrée à d'incessants besoins,
« Loin du fumier de la décrépitude
« Doit refleurir au soleil des bons soins.
« N'aimer que soi, ce n'est déjà plus vivre.
« Pour élargir la sphère de tes jours,
« Laisse ton cœur s'ouvrir ainsi qu'un livre
« Que redira la voix des vieux faubourgs.

« Mon cher enfant, chante encor, mais travaille ;
« De ton labeur sois fier, fier sans orgueil.
« Combien de fruits mûrissent sur la paille !
« Sois pour ceux-là l'auge du bon accueil.

« Ta chaire à toi se dresse sous la nue :
« C'est le trottoir, c'est la borne au soleil ;
« N'en descends pas, courage ! et dans la rue
« Va placarder quelque sage conseil.

« Aux chants d'en haut, chants d'ivresse et de fête,
« Oppose-leur les tristes *voix d'en bas*.
« Malgré la place amère qui t'est faite,
« Appelle ainsi la foule sur tes pas.
« La grande muse est celle qui s'inspire
« Des maux du peuple et de l'œuvre de Dieu.
« Le ciel sourit aux accords de ta lyre.
« L'homme et le temps feront le reste. Adieu. »

ENVOI

Cher Béranger, cet ange c'est la fée
Qui vous berça chez le bon vieux tailleur ;
Qui, quarante ans, comme autrefois Orphée,
Dans son enfer charma le travailleur.
Ah ! si la fée à ma langue peu nette
Point ne toucha, père, c'est qu'à Passy,
Elle a chez vous oublié sa baguette...
Grondez-la fort d'être oublieuse ainsi !

LE MENDIANT

Octobre 1840.

I

Quel est-il ce vieillard, demi-gai, demi-triste,
Accoudé sur la borne où l'un l'autre l'assiste,
Et qui, portant le poing sur son front dénudé,
Enfonce un vieux chapeau de soleil inondé?

II

— Qui je suis? répond-il aux questions qu'il fronde.
Je suis Blaise Saül et citoyen du monde;
Bohémien s'il en fut. Gredin, jamais. Pour gueux,
C'est autre chose. L'or, qui ne va qu'aux heureux,
Ne s'acclimatant pas sous mon ciel solitaire,
Ma foi, pour en glaner, j'ai parcouru la terre

Gaîment, pédestrement, de Paris à Moscou.
Cette vie a son charme : en cela suis-je fou ?
Je ne sais, mais, vrai Dieu ! quand j'agrafe mes guêtres,
Je sais bien que pour moi l'univers est sans maîtres.
Un jour, un artisan, bon diable, et l'un de ceux
Qui peut-être ont raison contre les paresseux,
Me dit, joignant l'aumône au discours le plus sage :
— Allons, entre ! et chez nous fais un apprentissage.
— Fi donc ! lui répondis-je. A quoi bon ce boulet
Qu'on appelle un état ? Tout bagne me déplaît.
Mon vieux père, cassé sur sa boiteuse chaise,
Me le disait souvent : — Prends garde, mon fils Blaise.
Dans la vie, à tout homme il faut un gagne-pain...
Il me disait cela, lui qui mourut de faim.
Cher homme ! Il besogna cinquante ans bel et ferme ;
Mais quand, vieux travailleur, il en vint à ce terme
Où le corps tremble et ploie, où le regard s'éteint,
Il vit son abandon et ne crut plus au saint.
Quel fut mon legs ? Ce sac que tissa la misère,
Ce bâton de voyage et les pleurs de ma mère.
C'est ainsi qu'échappant au leurre du travail,
Je me suis mis en route avec cet attirail ;
Que, repoussant du pied, comme une pacotille
Avariée, amour, religion, famille,
Je me fis mendiant ; désormais seul moyen
De vivre heureux et libre... à peu près comme un chien.
Or, depuis cinquante ans, voilà quelle est ma vie :
Je cours par monts, par vaux, bravant soleil et pluie,
M'accommodant de tout, du bien comme du mal ;
Surtout riant au nez du maître et du vassal.
Pauvres gens, qui crevez comme des mouches viles,
Dans ce fumier qui bout aux carrefours des villes,
Vous n'avez jamais vu, sur un mont verdoyant,
Se lever le soleil immense et flamboyant.
Quand, pour me réchauffer, il embrasait la côte,

Moi, je l'ai salué comme on salue un hôte...
Le soir, j'aime à rêver sur quelque tapis vert,
Au pied d'un arbre en fleurs où je mets le couvert.
Après m'être servi, non poulet, non bécasse,
Mais ce que les bons cœurs ont mis dans ma besace,
Je commence un repas qui n'a point d'envieux,
Pas même le grillon au bord du chemin vieux.
Je vis du fruit tombé le matin de sa branche,
De pain noir, et ma soif à l'eau du ru s'étanche ;
Et mon regard distrait cherche, parmi les blés,
Clochettes et bluets aux épis d'or mêlés.
Alors, tout à la fois : tête, cœur et poitrine,
Vivifiés d'air pur ou fleuris d'aubépine,
Je me lève, me hâte et je cours, et je cours
Vers l'horizon sans fin où j'aspire toujours !...
Si la nuit me surprend au milieu de la route,
Je suis peu gentilhomme ; aussi, sans qu'il m'en coûte,
Je dors dans les fossés, dans l'herbe, dans les bois,
Ou bien près de la source où je me lave ou bois...
Voilà comment j'ai fui, par un jour d'humeur noire,
Le travail sans profit dans vos chantiers sans gloire.

LE BOIS

IDYLLE

O vous, pauvres puissants que l'étiquette enchaîne,
Allez au bois ;
Courez interroger, de la bruyère au chêne,
Toutes les voix.

Muet comme l'extase, heureux d'un peu d'ombrage,
Le soir j'enteuds
Les amours de l'oiseau, les amours du feuillage
Avec les vents.

Tout est chants et soupirs dans ce charmant asile.
Du rameau vert,
De l'herbe, de la mousse et du genêt fertile
Monte un concert.

La fleur murmure à l'air, alors qu'elle se penche :
« Caresse-moi ! »
Et l'air soupire au sein de la corolle blanche :
« Je suis à toi ! »

Le brillant scarabée en sa robe superbe
Appelle aussi.
Une voix lui répond sur le bout d'un brin d'herbe :
« Viens, me voici ! »

Furtif, sur le gazon, à travers le feuillage,
Le soleil luit,
Glisse de branche en branche, anime le bocage
Qui lui bruit.

Dans la tranquillité, vers une fleur agreste,
On voit encor
Le soyeux papillon qui, gracieux et leste,
Prend son essor.

Et le fol, lutinant la rose qui s'incline
Sur son rameau,
Entend balbutier à sa sœur l'églantine :
« Vous êtes beau ! »

Voyez l'abeille, dans l'aubépine embaumée
Qui s'enfouit :
Des lèvres d'un calice elle sort parfumée,
Bourdonne et fuit.

Ecoutez, écoutez, du fond du taillis sombre,
Où seul j'accours,
Ces chants mystérieux qui s'échappent de l'ombre :
Amours ! amours !

Oui, là, vous oublirez de tout faste inutile
L'éclat pesant,
Les cris de la terreur, nos pavés de la ville
Rouges de sang !

Pour moi, j'aime à rêver à la douce innocence,
Au bois profond,
Où l'esprit, qui se plaît dans un grave silence,
Devient fécond.

Hommes contemplatifs, la nature est un livre
A vous offert ;
Cherchez dans ses feuillets la fleur qui vous enivre :
Il est ouvert !

MORALE A MA FILLE

Venez ici, petite fille,
Asseyez-vous sur mes genoux ;
Certes, vous êtes bien gentille,
Mais trop coquette, entendez-vous ?
Quoi ! vous avez trois ans à peine,
Et déjà l'or plaît à vos yeux ?
Quoi ! sur votre jupe de laine
Vous portez un œil dédaigneux ?

Je blâmerai l'ami coupable
De vous avoir fait ce présent ;
Car songez qu'il est responsable
De ce germe d'orgueil naissant.
N'est-ce point assez d'être belle,
Pour piquer votre vanité ?
Sachez que l'or, mademoiselle,
N'ajoute rien à la beauté.

Regardez plutôt votre mère
Qui vient vers nous en souriant :
On l'aime, à tous elle sait plaire,
A ses doigts se voit un brillant ?
L'amour du luxe nous perd vite,
Mon enfant ; c'est un farfadet
Qui, méchamment, nous précipite
Dans l'abîme où l'on regardait.

Je briserais, dans ma colère,
Ces bijoux qui vous plaisent tant,
Si l'amitié que je révère
Ne vous en avait fait présent !
Les yeux fixés sur cette glace,
Encore vous vous admirez !
En vérité, mon sang se glace.
Oh ! mon enfant, vous vous perdrez.

Quoi ! vous souriez quand je gronde ?
Eh bien ! oui, j'ai tort ; après tout,
C'est juste : chacun, dans ce monde,
Rit de qui blâme notre goût.
Que veux-tu ? la peur déraisonne :
Pauvre père, je crains pour toi
Le diable qui, chez nous, moissonne.
Je crains... folie ! embrasse-moi !

Ce petit baiser me rassure ;
Combien il est suave et doux !
Allons, vous serez toujours pure.
Soupçons, terreurs, éloignez-vous.
Le présent me remplit de charmes,
Pourquoi venez-vous le ternir ?...
L'homme a-t-il donc besoin de larmes,
Qu'il les cherche dans l'avenir ?

Fais grâce à mon humeur maussade ;
En vérité, j'en suis honteux ;
Voilà bien un cerveau malade
Que trouble un cauchemar affreux.
Mon enfant rit : je la rudoie.
Sans crainte d'outrager le ciel,
Dans le charme où son cœur se noie
Imprudent, j'y répands du fiel.

Envers toi mes torts sont insignes.
Fou, je te prêche gravement,
Prédisant, en de tristes lignes,
Sur ta joie un mauvais penchant ;
Mais on est homme, on se croit sage,
Et la raison sonne l'éveil,
Doutant qu'à travers le nuage
Plus tard brillera le soleil.

Vive et légère, va, cours, saute ;
Fais briller tes jolis pendants
Sans souci qu'on ne te les ôte.
De mes soupçons je me repens.
Ma grosse voix est moins sauvage,
Et pour te la faire oublier,
Puisque tu m'as su rendre sage,
Courons t'acheter un collier !

SUR LA BERGE

IDYLLE

Le soleil inondait dans son cours les rivages
Verdoyants de Puteaux, lorsque je remarquais
Une fillette qui d'herbe et de fleurs sauvages
Composait des bouquets.

Elle se reposait à l'ombre sur la berge ;
Le visage bruni, de teinture taché,
Ses bras, ses mains, ainsi que son jupon de serge
D'une épingle attaché.

Ses pieds nus troublaient l'eau. La cloche des usines
Annonçait le repas ; des groupes d'ouvriers
S'en allaient déjeuner aux auberges voisines :
C'étaient des teinturiers.

La petite parfois se regardait sourire
Dans les flots verts. Je fus auprès d'elle m'asseoir,
Désirant lui parler, ne sachant que lui dire...
Ni bonjour, ni bonsoir.

C'étaient de ces enfants travailleurs avant l'âge,
Que l'industrie emploie et qu'on nomme : *tireurs*.
Tout cela se lisait sur son hardi visage
Barbouillé de couleurs.

Elle jeta sur mes allures indiscrètes
Un petit air grognon qui fort m'embarrassa.
Cependant je lui dis : — Vendez-vous ces fleurettes ?
— Non, monsieur. — Pourquoi ça ?

— C'est parce qu'aujourd'hui c'est la fête du père
Et que nous sommes cinq. Le dernier n'a qu'un an ;
Il lui faut son bouquet, à ce beau petit frère,
Aussi bien qu'à maman,

Qu'à mes sœurs. Au marché les belles fleurs sont chères :
Ce n'est pas comme ici : je les cueille pour rien.
On n'a point encor mis les bleuets aux enchères
Pour fêter saint Cassien.

Nous pourrons de papa ce soir fleurir la fête.
Tout le monde sera content à la maison.
— Ce père, que fait-il, ma petite brunette ?
— Le père ? il est maçon.

— Et la mère ? — Maman ne manque pas d'ouvrage.
Le dernier tète encore et n'entend pas raison.
Il faut le dorloter tout le temps... quel tirage
Ça donne à la maison !

On ne dort pas toujours sur des feuilles de roses
Avec ce gamin-là. Mais tout de même on dort...
Elle disait gaîment de bien pénibles choses,
Dans ce *confiteor*.

— Et vous, que faites-vous, n'étant pas bouquetière ?
— Je travaille à l'usine. — Et combien gagnons-nous ?
— Dam ! je n'ai pas neuf ans, je gagne, et j'en suis fière,
Je gagne douze sous !

La cloche ! adieu, monsieur, c'est la paye et j'y vole.
Maman m'attend... Ce soir nous tuerons un lapin.
— Mais vous n'allez donc pas à l'école ? — A l'école !
Me fit-elle, et du pain !

LE PHALÈNE

A M. VICTOR HUGO (1)

Février 1841.

I

Victor Hugo, merci pour l'enfant qui végète
Entre quatre murs nus où l'œil du mal la guette !
Ta voix mélancolique, ô fraternel rêveur,
De ses chants a touché la tristesse du doute,
Du doute qui gémit sur le Calvaire, et broute
La foi, fleur enlacée à la croix du Sauveur.

(1) A l'occasion d'un morceau qui a pour titre : *Regard jeté dans une mansarde*. (Voir *les Rayons et les Ombres*.)

Toi seul as vu cet ange, au fond d'une masure,
Près d'un vieux lit qu'étrangle une étroite embrasure ;
Alors tu t'es hâté, dispensateur d'amour,
De verser sur son front des flammes et du jour.
C'est bien ! Cette œuvre est belle ! Il fallait, fier Archange,
Ton œil pour découvrir ce joyau dans la fange.

Oui, fange est la misère ; et nous n'en manquons pas,
Nous, bafoués du grand, quand il regarde en bas.
D'en bas, si je m'élève, et si vers toi j'arrive,
C'est qu'un de tes rayons, dardant sur notre rive,
M'attire, moi, phalène, au foyer créateur.
Ainsi, l'homme s'élève en cherchant le Seigneur !

Et pourtant j'entends dire aux païens de notre âge,
Qui sèment l'ironie à travers ton passage :
« La poésie est morte après de longs adieux !...
« Entendez ces clameurs !... Tout un monde s'écroule
« Sous la hache d'un homme exterminant nos dieux
« Aux applaudissements effrénés de la foule. »

II

Quand tout est plein des chants de ta voix souveraine :
Le flot tumultueux, la forêt qui bruit,
Et l'ouragan qui passe, et l'oiseau qui s'enfuit,
Et les rayons d'en haut cristallisant la plaine ;
Quand l'art pleut un déluge en tordant son pinceau,
Et taille un Spartacus d'un seul coup de ciseau ;
Quand Notre-Dame sort du tombeau de Lazare,
La poésie est morte ! ô stupidité rare !...
Les hommes d'aujourd'hui, colosses, esprits forts,
L'ont étendue au fond d'affamés coffres-forts.

Eventrant des sacs d'or, la lèvre épanouie,
Sous des monceaux d'écus leurs mains l'ont enfouie!
Ah! ces cœurs avachis, dans des torses perclus,
C'est pour eux, seulement, que l'art n'existe plus.
Les vendeurs l'ont cloué, comme une pièce fausse,
Sur leur sale comptoir fait de baisse et de hausse.
Rien ne sourit pour eux : ni l'enfant au berceau,
Ni les gloires d'en bas, ni la fleur, ni l'oiseau,
Ni le génie actif dans l'ombre qui l'efface.
Leur atone regard ignore la rosace,
Le lourd pilier où prie un austère vieillard,
Le pur encens qui monte au ciel comme un brouillard,
Et la fille à genoux qu'une mère contemple.
Ils somment leurs deniers sur les dalles du temple,
Ces prosaïques Juifs!... Dans un creuset ardent,
Bientôt, ils jetteront le Christ encor saignant,
Et feront, pour le fondre, illustrant la rapine,
Brûler comme un fagot la couronne d'épine!...

Seigneur, pourquoi faut-il, lorsqu'un homme profond
Interroge la mort, fournaise où tout se fond,
Essayant de surprendre un secret à la terre,
A la création son éternel mystère;
Pourquoi faut-il, Seigneur, qu'un souffle, brouillard noir,
Obscurcisse son front, réfléchissant miroir?

Hélas! tout ce qui vibre et brille sur la vie :
Accents de lyre et gloire, astres au firmament,
Grande voix des cités, bruit et rayonnement,
Est-il fait pour s'éteindre aux bourbes de l'envie?

Je ne sais; mais pourquoi ses confuses clameurs
Vont-elles étouffer ta voix, ô Renommée?
Et pourquoi son haleine, implacable fumée,
Vole-t-elle obscurcir les phares de nos mœurs?

La critique haineuse, envenimant son fiel,
Empoisonne les fleurs que le génie étale,
Ameute autour de lui le passant matériel,
Et le pousse, hurlant au banc de la cabale.

III

Ainsi, le mal s'attache à tout ce qui tient rang :
C'est le luisant acier que la goutte d'eau rouille ;
C'est le chant des roseaux troublé par la grenouille ;
C'est le crapeau qui bave aux ondes de l'étang ;
C'est le rat assoupi dans les épis des gerbes ;
La chenille aux buissons, le serpent dans les herbes ;
C'est le ver dans le fruit, l'insecte dans la fleur ;
Dans le nid suspendu, c'est l'œil de l'oiseleur.
Il faut à nos enfants les ailes de la mouche ;
La douleur vient faner le rire à notre bouche.
Telle est la grande loi : le naufrage est au port.
La vie à son foyer voit accourir la mort.
Enfin, joie et douleur composent la balance
Qu'au-dessus de nous tient la suprême puissance,
Et toutes deux, enfants de la divinité,
Sont debout sur le seuil de notre éternité !...

IV

L'envie ! oh ! la voilà, toujours suivant sa règle,
Qui passe, jalousant l'envergure de l'aigle
Qui déploie un long vol.
Elle se pend après les rayons de la gloire ;
Mais, quand l'amour de tous les dicte à la mémoire,
Dieu l'abat sur le sol.

Transporte-nous toujours, grand sculpteur de pensées.
Dissipe le limon des haines amassées
Sous tes coups imprévus ;
Que nous battions des mains autour de ta lumière,
Quand la routine encor barbotte dans l'ornière
D'un monde qui n'est plus !

O merci pour l'enfant rêvant dans la mansarde,
Où l'un de tes rayons bienveillamment s'attarde,
Et dans tout son éclat ;
Pour cet enfant qui n'a pour trésor, pour famille,
Le matin pour sourire au réveil, pauvre fille,
Que la croix d'un soldat ;

Pour cet enfant qui n'a, sous le feu de sa lampe,
Qu'un peu de poésie où son cœur se retrempe
Le soir en te lisant,
Près du livre infernal, honte de la mémoire (1),
Passeport de l'enfer, *oublié sur l'armoire*
Par quelque vil passant !

Adieu, reflet d'en haut, lumière qui m'élève ;
Le flot me ressaisit sur la stérile grève
Où je chantais aussi.
Le phalène bénit ton luth qu'en vain on souille
Et tombant dans la vague, où son aile se mouille,
Te crie encor : Merci !

(1) Voir la note à la fin du volume.

L'HEURE DU SUPPLICE

Novembre 1841.

I

Le jour naît; on entend à l'aurore sereine
Le passant matinal qui traverse la plaine.
Un bruit mystérieux sort de l'épais taillis,
Murmure autour des blés, tombe du vert treillis;
S'élève de la mousse et de l'herbe mouillée;
Jase confusément au fond de la feuillée,
Parcourt les champs, les prés, les jardins, les guérets,
Va de la terre au ciel et de l'onde aux forêts.
Quelques pauvres enfants, pieds nus, la main agile,
Cueillent déjà les fleurs qu'ils vendront à la ville,
Tandis qu'au loin leurs sœurs, calmes comme l'espoir,
Émiettent sur la route un peu de leur pain noir.

Pour l'oiseau qui l'emporte avec des cris de joie
A ses petits, cachés dans la branche qui ploie.
Tout se meut, tout s'anime, et parle vaguement,
Comme un soupir du cœur, comme un cri de l'enfant.
C'est la mouche argentée, ou verte, ou bleue, ou noire,
Grise ou bien orangée, ici qui s'en vient boire
Les doux sucs de la plante au calice penché.
Là-bas, le papillon, hôte de la bruyère,
Se frotte, tout joyeux, à la molle poussière
Des pétales d'un lys qu'il a longtemps cherché.
L'amour est sur les fleurs : toutes, fraiches et belles,
Aspirent leurs amants comme des demoiselles.
C'est l'humble pâquerette, à l'ombre d'un chardon,
Qui meurt sous les baisers du farouche bourdon.
C'est la fille des prés, la tulipe courbée,
Qui frémit sous les feux du brillant scarabée :
Et mouche, et scarabée, et frêle papillon
Couvent d'un œil d'amour la rose qui s'étale,
Tandis que, dans les champs, la petite cigale
Répond, mélancolique, aux plaintes du grillon.
Un peuple bourdonnant, aux frissonnantes ailes,
Sème aussi dans l'éther un foyer d'étincelles.
La bruyère a des voix, la forêt des concerts,
De mystérieux chants s'éveillent par les airs.
Tout court, tout chante et rit sous le soleil qui monte,
Plein de sérénité, vers un Dieu qui nous compte!

II

Pendant que tout gravite autour de ton soleil,
Seigneur, où vont ces gens, cette foule qui passe,
Qui dans nos carrefours se dirige et s'entasse?
Seigneur, va-t-elle aux champs y jouir du réveil?

Va-t-elle respirer la brise matinale,
Sous les halliers en fleurs?
S'ébattre, s'égayer, loin de la capitale,
Sombre amas de douleurs?

Va-t-elle promener son long regard avide
Sur la vigne et le grain?
Oublier le besoin, fantôme au front livide,
Précurseur de la faim?

Va-t-elle secouant l'orgueil, hideux reptile
Qui trouble la cité,
Demander à l'oiseau, gazouillant une idylle,
Des leçons de bonté?

Hélas non! la nature, éternel tabernacle
Où tu mis ton amour,
N'attire plus ses yeux : vers un autre spectacle,
Empressée, elle accourt.

Des hommes s'agitant, des hommes de ténèbres,
Avant l'aube ont poussé, l'éveillant en sursaut,
Un instrument sinistre, affreux, étroit et haut,
Surmonté de deux bras longs, rouges et funèbres.

Le maître, gravement, rajustant le plancher,
Avait dit, soulevant panier, cordes et sangle,
Faisant jouer deux fois le lourd et froid triangle :
« C'est bien. » Puis attendant s'était mis à marcher.

Dès que le jour parut dans son éclat magique,
Embrasant tous les points de la place publique,
L'instrument éhonté, vampire dévorant,
Tout de rouge habillé, hurla son cri de sang.

Il était accouru d'un bond, la rage au ventre,
S'embusquer, vil larron, au bout du grand chemin.
La veille, la justice, entre-bâillant son antre,
Lui cria : « Tiens-toi prêt, tu mangeras demain ! »

IV

Ainsi, ce n'était pas l'épi doré qui penche,
Le vert lézard qui luit sous les buissons en fleurs,
L'écureuil étourdi qui va de branche en branche,
Environné de geais et de merles siffleurs ;

Ainsi ce n'était pas le beau fruit mûr, la feuille,
Le rameau que le vent furtif a secoué,
Ni les jolis oiseaux, que la charmille accueille,
Ouvrant de tous côtés son flanc large et troué ;

Ainsi, ce n'était pas la terre qui s'éboule
Sous les pieds des passants, au bord du vieux ravin,
La source qui gémit, la ruine qui croule,
La forêt qui s'émeut dans un concert divin.

Non ; car voici venir la hideuse charrette
Qui roule, en cahotant, au regard consterné,
Ce pâle agonisant qu'on nomme condamné,
Malade à qui le code ose amputer la tête.

Elle s'arrête, hélas ! La foule voit soudain
Le patient, penché sur l'épaule du prêtre,
Monter, silencieux, à l'abattoir humain,
Sous l'astre éblouissant qui sourit à chaque être.

V

Ecoutez, écoutez, ô nos législateurs !
Retenez le couteau de vos exécuteurs.
On tue un homme ici ! Justice du prétoire,
Pour qui dois-je brûler un vers expiatoire ?
De quel droit osez-vous, vous les juges d'en bas,
Légaliser la mort dans vos subtils débats,
Et briser au banquet, amer ou délectable,
La tête d'un convive à l'angle de la table ?
Tout acte qui détruit laisse après soi le deuil.
Avant de l'exiler au désert du cercueil,
Interrogeons la voie où s'égara son âme.
Eh ! comment se fait-il, qu'étant fils de la femme,
Cet homme ait tout à coup pris la nuit pour le jour,
Pris le mal pour le bien, la haine pour l'amour ?
D'un tel renversement étudions les causes,
Suivons l'esprit humain dans ses métamorphoses,
Et voyons quel destin, à l'ombre de l'erreur,
A pu faire égoutter tant de fiel dans un cœur.

Alors, j'interrogeais, dans mon humble justice,
Ces chemins de brouillards qui mènent au supplice,
Et j'ouvris le dossier de ce pauvre accusé
Par des hommes heureux. Que vis-je en son passé ?
Une mansarde ; au fond, le berceau solitaire
Où dormait un enfant chétif, pâle et sans mère
Qui gardât son sommeil plein de convulsions.
Il dormait là, roulé dans un tas de haillons ;

Car pour gagner son pain au dehors, la nourrice
D'un hôtel éloigné faisait le lourd service,
Et lorsqu'il s'éveillait, sur son lit froid et dur,
Le soleil, promenant sa course dans l'azur,
Brillait, non pour l'enfant verrouillé par prudence
Sous le comble éclairé par un jour en souffrance.
Et ce pauvre emplissait la chambre de ses cris,
Où déjà l'abandon aigrissait ses esprits ;
Où rien ne répondait à ses inquiétudes,
Rien ! que les visions, filles des solitudes.
Pourtant, il s'élevait, mais farouche et hargneux.
Quand la mère en partant lui faisait ses adieux,
L'enfant ne pleurait plus ; le feu de sa prunelle
Semblait être celui de quelque ange rebelle.
Puis, il allait rêver dans un coin du logis,
A quoi ?... Ce fut toujours le secret des lambris.
Enfin quand il fut grand, de ses pieds rachitiques
Il battit le pavé de nos places publiques.

VI

C'est là qu'il vint s'abattre ainsi qu'un jeune oiseau
Dont le nid pend défait aux fleurs du chapiteau,
Sans songer, cher petit, qu'aux fanges des ruelles
Il laisserait un jour le duvet de ses ailes.

Il allait devant lui, d'un pas vif et léger,
Comme beaucoup de gens ici-bas : sans songer.
Le gamin était libre. Il le croyait, sans doute,
Ignorant du gendarme en ronde sur la route.

Il le connut bientôt, commettant ce délit
De vivre de la rue et d'y faire son lit
Sous un ciel froid et noir, où l'œil de la police
Le surprit dans les bras du sommeil, son complice.

N'étant pas de ceux-là pour lesquels les printemps
Ont des fleurs, sans culture il atteignit vingt ans ;
Et d'aucuns devinaient, à son regard atone,
Qu'ils ne seraient pas doux, les fruits de son automne.

Ce qui sommeille en nous avant la puberté,
S'éveilla dans son âme à la lueur des bouges
Où l'orgie et l'amour, drapés de haillons rouges,
Se vautrent dans la boue en toute liberté.

Sans guide, désormais, dénué de ressources,
Ami des racoleurs et des coupeurs de bourses,
Dégoûté de travail, affolé de désirs,
Le vol fut l'intendant soumis à ses plaisirs.

Puis la justice un jour, et ce qui l'accompagne,
De la société balayant les chemins,
Dans cet égout fangeux, qui s'appelle le bagne,
Le poussa brusquement les fers aux pieds, aux mains.

Si bien que s'enfonçant dans sa route fétide,
De voleur qu'il était il devint homicide,
Et que le désespoir lui forgea le poignard
Qui dans l'ombre devait frapper un peu plus tard.

Voilà ce que je vis, quand l'homme, autre Saturne,
Pour dévorer un fils mit le trépas dans l'urne.

VII

Oh ! vous tous, les savants ; oh ! vous tous, les penseurs ;
Oh ! vous tous qui lisez dans l'alphabet des cœurs !
Vous qui savez traduire en un langage austère
L'argot des penchants vils qui désolent la terre,

Allez, et dites-leur, à ceux qui sans regret
Chevillent l'échafaud, hissent le couperet,
Que l'on peut du cerveau soulager les misères,
Puisque ainsi que le sang l'esprit a ses ulcères ;
Que la science enfin doit, tendant ses ressorts,
Redresser la raison comme elle fait du corps.
Oui, quand l'homme a failli, trompant toute prudence,
Au fond de son erreur plaçons la Providence.
Couvrons-le de nos soins, ainsi qu'un exilé
Qu'on rend à sa patrie. Alors, désaveuglé,
En voyant le pardon trôner seul et sans armes,
Pour laver son passé ses yeux auront des larmes.

VIII

Eh quoi ! l'on n'a pas mis dans le fatal plateau
L'isolement qui prit cet homme à son berceau !
Et voici le grand jour, voici la foule en masse,
Le fer des lois qui brille au-dessus de la place ;
Et voici le soleil qui semble s'étonner
Du spectacle effrayant qu'on ose lui donner !
Sous ses feux le reflet d'une humaine hécatombe !
Pour premier chant, le bruit d'une tête qui tombe !
Et dans les airs légers, aux rayons doux et chauds,
Gît un tronçon sanglant ; ce fruit des échafauds
Que la justice cueille, altière souveraine,
En rougissant les pieds de l'aurore sereine.

PETITE FILLE

Chère petite fille,
Que papillon amuse et réjouit souvent,
Des prés à la charmille
Tu parais comme lui t'abandonner au vent.

Ce passant qui t'embrasse
Se rappelle, pauvre homme! un ange bien-aimé,
Eclat de rire et grâce.
Sur le père et l'enfant le ciel s'est refermé.

Tu vas, insouciante
Aux pleurs qui t'ont mouillée, en folâtrant chercher,
Légère et sémillante,
Un rayon de soleil qui les fera sécher.

Déjà ton rire éclate ;
Il semble dissiper les noirs soucis du deuil.
Insensé qui se flatte
Que la douleur jamais n'attristera son seuil.

Je crains, ombre légère,
Tous les vents meurtriers, les ravages qu'ils font.
Dieu dans le cœur d'un père
Mit une immense joie et la terreur au fond.

Cette enfance, si belle,
Souvent n'est qu'une fleur que le temps dédaigneux
Effeuille d'un coup d'aile,
Alors qu'il nous dérobe un horizon brumeux.

Le chagrin nous menace.
Il est peu d'heureux jours. La vie, ô mon enfant,
Est belle à sa surface ;
Mais le fond en est triste, on pleure en le voyant.

Que t'importent ces choses !
Pour toi, rieuse enfant, le soleil est partout ;
Toutes les fleurs sont roses,
Tous les chemins sont courts, et la joie est au bout.

DANS L'ORAGE

IDYLLE

Alerte ! l'ouragan terrible se déchaîne
En couchant les épis sous sa fougueuse haleine.
Le ciel est noir ;
Avant ce soir
La pluie inondera la plaine immense et verte.
L'éclair fend l'horizon, voyez ! Alerte ! alerte !

Chacun prend le chemin qui ramène au village,
Et le chien du bouvier arrache au pâturage
Les graves bœufs
Qui, furieux,
Soulèvent sous leurs pas d'épais flocons de poudre,
Mêlant leurs beuglements aux éclats de la foudre.

Les chèvres, les brebis descendent la colline ;
Sous des torrents d'éclairs le vieux berger s'incline.
Le jour décroît.
Sous l'humble toit.
La famille à genoux murmure une prière
Que l'Eternel entend à travers son tonnerre.

De larges gouttes d'eau se brisent au feuillage
Et font en le battant se courber le branchage.
Plus de concerts
Aux champs déserts !
Comme l'homme, aujourd'hui tout tremble ou se recueille :
La cigale dans l'herbe et le nid sous la feuille.

Devant le ciel en feu la terre fait silence...
Mais, où va cet oiseau ? Dans l'espace il s'élance ;
Prompt comme un trait,
Il disparaît,
Tremblant, las et mouillé, dans l'épaisse charmille,
D'où sort à son approche un doux cri de famille.

Pauvre fauvette ! Eh quoi ! voler pendant l'orage !
N'a-t-elle pas trouvé quelque herbe, un peu d'ombrage,
Elle, en passant,
Qu'un coup de vent
Pourrait tordre et broyer ainsi qu'une éphémère ?
Pourquoi braver la foudre enfin ?... C'est qu'elle est mère.

MARGUERITE

I

A l'ombre d'acacias, dont le feuillage embaume
L'air brûlant des étés, s'abrite un humble chaume
Son petit toit, jeté comme un large tapis,
S'étale sur deux murs, par le temps décrépis.
Au flanc d'une forêt son vieux pignon s'adosse.
Les degrés, sur lesquels le sol étroit s'exhausse,
Tremblent au vent du sud, presque démantelés.
Au jour, bien doucement, quand tout semble renaître,
Une main au-dedans entr'ouvre la fenêtre,
Rejetant sur le mur ses deux volets hâlés.

II

C'est ici qu'elle vint, ma belle Marguerite,
C'est ici qu'elle vint, innocente et petite,

Soulever le marteau qui retomba trois fois
Sur la porte encadrée au buisson plein de voix.
L'aube encor blanchissait le toit et la charmille;
Elle était là, pleurant, pauvre petite fille,
Habillée à la hâte, en jupon court, rayé.
Sur son col, un madras étourdiment plié
Laissait l'épaule nue et les bras. Ainsi faite,
Sous ses cheveux flottants on l'eût dite coquette;
Oui, coquette, en voyant, sur ses jolis sabots,
Deux épais bas de laine affaissés non sans charme,
Au bout de ses longs cils trembloter une larme.
Une larme! quel thème à broder pour les sots!

III

Pourtant, il fallait bien que la charmante brune
Fût coupable, en effet, pour quitter son berceau
Avant les premiers chants du matinal oiseau,
Craintive et pâle ainsi qu'un reflet de la lune.

Peut-être qu'elle avait, au bord du grand chemin,
Où la mendicité souffre sous ses guenilles,
Repoussé l'orphelin qui lui tendait la main,
Ou le vieillard infirme étayé de béquilles.

Marguerite, peut-être, avec tort ou raison,
Pendant que le curé prêchait en parabole,
L'avait-elle troublé, riant comme une folle,
Dans le point culminant de sa péroraison?

Le soleil de juillet qui surplombe les herbes,
Quand ses feux éclatants s'éparpillent en gerbes,
L'avait-il, pauvre fleur, avant la fin du jour,
Epanouie, hélas! dans un rayon d'amour?

Saints du ciel! à dix ans, d'amour est-on capable?
Quoi! dédaigner le pauvre, ô vierge secourable!
Et manquer de respect à l'homme du saint lieu!

Marguerite frappait au seuil du presbytère
Pour dire au vieux pasteur que son tout petit frère,
Malgré sa mère en pleurs, s'en retournait vers Dieu!...

C'EST LUI

Décembre 1841.

I

L'empereur ! l'empereur !
A cet immense cri dont retentit la plage,
Chacun accourt cherchant l'illustre sarcophage,
Avec joie et douleur,
Demandant du regard, au ciel bleu qui s'allume,
Si de Napoléon, demi-dieu qu'on exhume,
L'étoile a reparu brillante au firmament,
Pour nous couvrir des feux de son rayonnement.

Car Paris, s'éveillant à l'aube matinale,
Court, plein d'émotion, vers l'arche triomphale,
Recevoir, hôte austère, en sa robe de deuil,
Celui qu'il attendit dix-neuf ans sur son seuil.

Universitas
BIBLIOTHECA

II

Il est des jours de deuil, des événements sombres
Qui sur les nations vont déroulant leurs ombres.
La terreur qui les suit pousse rang contre rang,
Heurte front contre front, les brise, dans le sang
Fait crouler trône, autel et, redoublant de force,
Chasse l'humanité qui vainement s'efforce
De ramener à Dieu les peuples qui s'en vont.
Ce sont des jours affreux, quand on regarde au fond!
D'abord c'est un bruit sourd, puis des clameurs, des râles,
Des regards allumés dans des visages pâles;
Des bras levés sur tous; bras nus, bruns et nerveux,
Traînant sur les pavés des corps par les cheveux.
Ce sont des hurlements, des menaces, des rages,
Des ongles et des dents empreints sur les visages;
Puis une joie atroce adressée au bourreau
Qui cogne tous les fronts au bord du tombereau,
Puis des petits enfants: cœur serein, tête douce,
Papillons qui s'en vont où chaque vent les pousse,
Frotter étourdiment leurs cheveux longs et beaux
Aux corps que les fureurs arrachent par lambeaux.
Puis sur l'Etat, vieux tronc que chaque haine ébranche,
L'ouragan des discords roule son avalanche,
Poussant tout, broyant tout, pouvoir et factions,
Dans le cercle fatal des révolutions;
Couvrant de ses débris la foule qu'administre
L'Etat, qui fait entendre un craquement sinistre.
Alors tout se détache, et la patrie en deuil
Tombe de chute en chute et d'écueil en écueil;
Alors on voit planer au-dessus de ces dômes,
La nuit, quand le tocsin l'éveille, des fantômes

Sans têtes, sans linceul ! Puis on voit tout à coup,
Dans les villes, la faim rôder ainsi qu'un loup
Qui, prunelles en feu, gueule ouverte et sanglante,
Va flairer tous les seuils où rugit l'épouvante ;
Qui va, l'allure sombre et fauve, dévorer
Femme, enfant, vieillard, qui n'ont pu s'en garer.
Alors l'homme sur l'homme avec fureur se rue ;
On tue en plein soleil, on tue en pleine rue ;
Et du chaume au palais la mort étend son deuil,
Poussant d'un même coup rois et peuple au cercueil !

III

Telle était notre France, ô génie ! ô grand homme !
Quand tu parus, ainsi que Camille dans Rome,
Pour chasser l'étranger, guidant ses légions
Vers notre capitale où tous nous t'attendions.
Ton règne commençait ; ta mission, ô maître !
La patrie, à ta voix, prenant un nouvel être,
Au monde va donner d'énergiques leçons.
Toi, regardant les cieux, tu crias : Commençons !
Et voilà qu'à ce cri tout un peuple se lève ;
Le brouillard se dissipe ; on voit luire le glaive
Aux mains d'hommes trempés dans l'air républicain ;
Aux mains d'hommes ardents, bras et tête d'airain,
Qui surent de tout temps, à la lance étrangère,
Présenter la poitrine et mourir pour leur mère !...
En marche ! en marche ! et tous sont là sur un seul rang.
Sans vêtements, sans pain !... qu'importe ? ils ont du sang !
Qu'importe ? ils ont du fer ! — O France ! les orages
Qui désolaient tes murs frapperont d'autres plages.
La trompette a sonné le foudroyant signal !
Adieu les champs, les fleurs, les airs du sol natal !
Adieu, rêves d'amour, doux oiseaux, vertes herbes !
Adieu les moissonneurs en sueur sur les gerbes,

Le bel enfant qui rit dans les bras du vieillard !
Adieu, mères, adieu ! bénissez le départ !
A vous nos souvenirs, pauvres femmes en larmes !
Et tous font retentir ce cri terrible : Aux armes !...

Eh bien ! tu les as vus, ces illustres enfants,
Marcher et conquérir sous toi pendant vingt ans ;
Pendant vingt ans bondir, phalanges intrépides,
Des plaines d'Italie aux vieilles pyramides ;
Retremper les Etats en dissolutions
Dans le large torrent des révolutions ;
Et le vieux monde alors, secouant son marasme,
Se lever devant eux avec enthousiasme,
Si bien que l'univers, en apprenant ton nom,
Méditant l'avenir, se fit Napoléon !

IV

Pourquoi revenez-vous dans votre capitale,
Mon auguste empereur, pourquoi revenez-vous ?
Votre empire est tombé dans l'urne saturnale
Où la main du Seigneur nous enfermera tous.

Pourquoi revenez-vous aux rives de la Seine,
Où le front incliné vous aimiez à rêver,
Où votre beau soleil, dans sa gloire sereine,
A l'aurore du siècle est venu se lever ?

Pourquoi revenez-vous, lorsqu'on nie en nos veilles,
Pour voiler nos discords, que vous leur avez mis
L'impérial manteau tout ruisselant d'abeilles
Qui bourdonnaient aux feux du soleil d'Austerlitz ?

Pourquoi revenez-vous, lorsque l'antique gloire
S'éloigne de nos murs ? Votre aigle souverain
Ne s'élèvera plus pour guider la victoire,
Comme autrefois aux bords tumultueux du Rhin.

Pourquoi revenez-vous dans votre grande ville
Teinte du sang versé par nos divisions,
Pour entendre les feux de la guerre civile
Que L... alluma, sire, quand nous dormions ?

Vous frémirez de voir des fantômes de maîtres
Dilapider la France ouverte à tout danger ;
Des sénateurs drapés dans le manteau des traîtres,
Peser le prix du sang offert par l'étranger.

Vous verrez tout cela du fond de votre tombe,
Et, sous l'autel désert où l'on vous placera,
Sire, peut-être un jour qu'une étrangère bombe,
Par un lâche allumée, hélas ! vous brisera.

V

Sire, ce tombeau-là n'est point à votre taille.
A l'insecte la feuille, à l'oiseau la broussaille ;
Mais à Napoléon, porté sur l'ouragan,
Les sombres profondeurs de l'immense océan !
Il lui faut les éclairs, le bruit de la tempête,
La tourmente et les flots au-dessus de sa tête.
De légers goélands se jouant sous les feux
Que l'orage, en grondant, fait ruisseler sur eux !
Mais à Napoléon il faut l'épais nuage,
De sinistres échos, des cris sur le rivage,
Le sifflement des airs, les vents tumultueux,
Les soupirs de l'écueil triste et mystérieux ;

La nuit mélancolique et la mer en écumes ;
La lune qui se glisse aux flancs des noires brumes,
Et puis dans le lointain, bondissant sur les eaux,
De pâles naufragés, des débris de vaisseaux
Empreintés, cahotés, roulés de vague en vague...
Quand la France vous rend l'impériale bague
Qu'aux jours de sa grandeur vous lui mîtes au doigt,
Sire, ce tombeau-là, le monde vous le doit.

VI

Pourquoi revenez-vous, sire? La grande armée,
Salamandre fougueuse, et qui vingt ans trôna
Dans l'immense brasier de l'Europe allumée,
Dort sous les froids glaçons de la Bérésina !...

Assez, assez de sang a submergé la terre !
Les torches des combats ne s'allumeront plus,
Éclairant au Kremlin les convois de la guerre
Qui débordaient Moscou comme un flux et reflux.

Sire, l'impôt de sang que la guerre prélève
Sur les peuples souffrants, ils le refuseront ;
Car la fraternité, qui repousse le glaive,
Sourit aux nations qui la baisent au front.

Nous avons oublié de funèbres défaites ;
Brisant le trébuchet des vieux ressentiments,
L'étranger fraternel, aux banquets de nos fêtes,
Avec nous mangera le pain de nos froments.

Et la France, debout, va tendre ses mamelles
Aux peuples accroupis dans leurs glaciers épais ;

Bientôt on entendra des voix universelles
Promener sur le monde un cantique à la paix.

Pourquoi revenez-vous, sire ? La grande armée,
Salamandre fougueuse, et qui vingt ans trôna
Dans l'immense brasier de l'Europe allumée,
Dort sous les froids glaçons de la Bérésina!

A MONSIEUR L...

Janvier 1842.

En réponse à son article intitulé :

DE LA POÉSIE DES OUVRIERS (1).

I

Pardonnez-moi, monsieur, mes rimes incongrues
Qui s'en viennent, ainsi que ces filles des rues,
Coudoyer en passant votre nom vénéré.
Pour ces folles, voyez, il n'est rien de sacré :
Elles vont jusqu'à dire, elles à qui tout manque,
Que vous vous déguisez, monsieur, en saltimbanque,
Et que vous ramassez, agile dans vos sauts,
Les sous que la Grandeur jette dans nos ruisseaux ;

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1841.

Qu'on vous a vu changer quatre fois de costume,
Et quatre fois aussi retailler votre plume ;
Et que, sur le Trésor, votre jarret d'acier
Assez allègrement se tient sans balancier.
Enfin, si vous rampez, disent ces demoiselles,
C'est que des ciseaux d'or vont ont coupé les ailes.

Vainement je leur dis : — Filles, vous avez tort :
— Bien, chantent-elles, bien ! défendez qui vous mord.
Que vous connaissez peu ce déloyal apôtre !
Lui, ce dégoût d'un sexe et la honte de l'autre,
N'a-t-il pas dit, les yeux beaux d'affabilité,
Noyés de tendres pleurs, brillants d'aménité :
« A quoi bon égarer, pour une fantaisie,
« Le peuple au grand désert de notre poésie ! »

II

Eh ! n'a-t-il pas raison ? c'est penser finement :
A quoi bon que sa voix, âpre coassement,
S'élevant tout à coup d'une livide mare,
Emplisse nos cités de son vain tintamarre ;
Trouble les jours, les nuits, aille psalmodiant
Sa plainte nasillarde, ainsi qu'un mendiant
Dont l'œil jaloux et terne, et la main maigre et jaune
Aux lueurs des bazars sollicite l'aumône?

Oui, monsieur L..., le chant du malheureux
Dans vos sentiers fleuris, c'est le cri du lépreux.

C'est profondément vrai qu'il n'est point d'équilibre
Dans l'étrange pays où la pensée est libre ;
Que le raisonnement, fondant les intérêts,
Enlaçant tous les cœurs dans ses immenses rets,

Fait surgir tout à coup, d'une effroyable brume,
L'égalité, soleil que la morale allume.
C'est très bien ! châtiez ces petits niveleurs,
Ces rêveurs, songes-creux qui convoitent vos fleurs,
Et viennent sans pudeur, sans nulles courtoisies,
S'emparer du champ-clos, armés de poésies.
Vous, bouillant spadassin des légitimes droits,
Faites tomber sur eux la férule des rois.
En vérité, monsieur, si le peuple s'en mêle,
Comment retrouver l'art dans tout ce pêle-mêle ?
La rhétorique en fleurs mourra sur ses rameaux,
L'antithèse n'aura que monstres pour jumeaux ;
Bien plus, l'ellipse ira, sautant de phrase en phrase,
Aveugle, se noyer dans une périphrase ;
Et la logique, hélas ! de leurs mots mal liés
Ne pourra s'en tirer qu'en s'écorchant les piés.
Enfin, ils soutiendront, lourds dans leur métaphore,
Que votre tête altière est une étroite amphore.

III

D'ailleurs que veulent-ils : pain, vin, soleil, abris ?
Sujets peu neufs, gros sous chargés de vert-de-gris.
A-t-on besoin, bon Dieu, de tout cela pour vivre ?
Belles raisons, vraiment, à mettre dans un livre,
Et de tracer un vers, formidable sillon,
Où germe lentement toute rébellion.
Le peuple peut très bien étourdir sa misère
A l'orchestre qui beugle aux flancs de la barrière,
Dans ces trous enfumés, où, comme le levain,
L'esprit du travailleur fermente avec le vin.
On nous l'a dit, monsieur, ce n'est que dans l'orgie
Que nous retrouverons toute notre énergie.

Donc le peuple a grand tort, je le pense avec vous,
Lui qui peut se soûler pour douze ou quinze sous,
De demander du bois lorsqu'il neige en décembre,
Du pain pour ses enfants presque nus dans la chambre,
Du pain pour nos vieillards dans la rue accroupis,
Glaneurs qui dans vos champs ne trouvent plus d'épis !

IV

Il est temps d'arrêter ce torrent qui déborde,
Et, pour lier ces fous, d'apprêter une corde.
Votre article, monsieur, est très certainement
Sage, profond, humain, et d'un style charmant,
Enveloppé surtout de grâce et de décence ;
Son tour original, coquet et plein d'aisance ;
Vos mots illuminés d'une fière hauteur :
Tout montre l'homme grave et non pas le sauteur.
Quelle probité brille au bout de chaque ligne !
Et que vous dites bien mainte chose fort digne !
Des hommes comme vous, par les sots accablés,
Son loin d'être, monsieur, des mulots dans nos blés.
Pour moi, je suis de ceux dont la verve bizarre,
S'enrouant en plein air sur un orgue barbare,
Répand obstinément, et pendant tout le jour,
Des accents douloureux au coin du carrefour.
Quand tout autour de moi ceux qui souffrent s'amassent,
Sous les balcons dorés, aux grands qui se prélassent,
Pour traduire la plainte en un funèbre son,
Mon cœur touche aux douleurs : c'est un diapason.
Voilà ce que je suis, monsieur : chanteur sans lyre,
Prolétaire du coin sachant à peine lire,
Qu'un mauvais tour du sort, dans l'ombre des greniers,
Fit barbouilleur de vers et manœuvre en souliers.

V

Mais, de mon rang au vôtre, abrégeant la distance,
Mon vers, tout acéré, part, comme une sentence,
De la petite échoppe où vit le cordonnier,
Honteux d'avoir pour but le front d'un L...

LES BARRIÈRES

Juin 1842.

PROLOGUE

Ce matin, aux lueurs premières de l'aurore
(A ma honte je crois que je dormais encore),
Quelqu'un entra chez moi. — Je reçois volontiers.
A propos, il est bon, messieurs, que vous sachiez
Que, quand je sors ou rentre, et nuit et jour, n'importe
Je laisse à tout venant une clef sur ma porte.

Donc, je me réveillai de très mauvaise humeur.
Je n'ai jamais aimé qu'on dérangeât mon somme ;
Je l'avoue, en ce point, je suis un méchant homme,
Et pour moi, c'est un cas à crier au voleur.

Or, l'objet qui parut dans ma petite chambre
N'exhalait par les airs ni l'aloès ni l'ambre.

Son corset, je le crois, n'étais pas de satin;
Sur les talons non plus point de robe traînante;
Point non plus sur les bras de gaze transparente,
Dentelles ni velours n'enveloppaient son sein.

Ses cheveux, reployés et noués sur sa tête,
Dans un réseau de tulle avec soin contenus,
Descendaient sur son front comme un bandeau de fête.
Angélique ornement des temps qui ne sont plus !
C'est ainsi qu'autrefois, dans la nef aux cent cierges,
Raphaël l'étalait sur le front de ses vierges.

Au fond sa simple mise avait un air coquet.
Mais quoi ! rien qu'un fichu? qu'une robe de toile?
Pas plus. Et sur son cœur, pour parure, un bleuet,
Nouvellement cueilli, brillait comme une étoile.

Il faut tout avouer. Son pied vif et charmant
Était pourtant chaussé très magnifiquement.
— Messieurs, je m'y connais. — Et, comme un scarabée,
Sur des bas blancs luisait le chausson peau dorée;

Mais il faisait si beau ! puis, fraîche à son réveil,
L'aurore sans pleurer annonçait le soleil.
Enfin mon éveilleuse et matinale amie
Me dit en souriant : « Je suis la Poésie. »

Quoi ! m'écriai-je, vous? dans mon échoppe ! ô ciel !
L'abeille n'a donc plus où déposer son miel?
Les princes mieux que moi paieront vos symphonies,
Madame; retournez au palais des génies.

« Mon Dieu, je ne suis pas de si bonne maison,
« Répondit-elle. Au front, vois, je n'ai pas d'opales.

« A mes doigts point ne luit l'or des *Orientales* (1) ;
« Je n'ai pas de corail et je suis sans blason.

« N'ayant point la pâleur des tristes élégies,
« Un costume de deuil non plus ne m'irait pas ;
« Et puis je vais à pied et je marche à grands pas.
« Ma voix, brève d'ailleurs, sied mal aux *Harmonies* (2). »

— Eh ! qui donc êtes-vous ? — « Je suis la jeune sœur,
« La pauvre Cendrillon de ces deux grandes muses.
« D'être de leurs parents je leur fais mes excuses,
« Mais chacun a son lot de joie et de douleur.

« Ne vas pas ébruiter ce secret de famille :
« Je n'étais guère encor qu'une petite fille,
« Que je courais avec les populations
« Chauffer mes mains au feu des révolutions,
« Alors qu'à leur foyer, et les portes bien closes,
« Mes deux sœurs noblement étendaient leurs doigts roses.
« Je suis fille du peuple et fille des faubourgs ;
« Enfin, je suis la muse antipathique aux cours. »

Cette dame, pensai-je, avec son ton de reître,
Près de certaines gens ira me compromettre,
Et justement déjà, ce discours libéral
Me ferme le trésor et m'ouvre l'hôpital.

Elle continuait : « Laissons ces demoiselles
« Sur les plus hauts sommets s'abattre à grand bruit d'ailes,
« Planer et s'égarer, brillantes dans leur vol,
« Au-dessus de la foule enracinée au sol.

(1) De Victor Hugo.
(2) De Lamartine.

« Bras dessus, bras dessous, moi, j'erre avec les masses;
« Je n'ai point de dédain, moi, pour les populaces.
« Il est temps que la muse, abdiquant ses grands airs,
« Marche un peu dans la boue où germeront tes vers.
« Debout! ajouta-t-elle, et hors du lit détale.
« Ce matin visitons les barrières; allons!
« Pour le monde qui bâille au milieu des salons,
« Faisons tomber les murs de notre capitale. »

— Madame, y songez-vous? — « Il faut faire un tableau
« Pris sur nature même et dans sa couleur vraie. »
— Mais de la Vérité le grand monde s'effraie!
— « Attachons son miroir aux grilles du château. »

Et me laissant tenter, je passai donc ma blouse.
Nous sommes à cette heure en plein *extra muros*,
Près des chenils où vont nos *descamisados*.
Avis : N'en dites rien, messieurs, à mon épouse.

LE MATIN

I

Des hommes en frocs verts, à la fois chiens et loups,
Soldats de la gabelle appelés gabelous,
Dont l'apparition menaçante ou funeste
Vise mon pot-au-feu, ma chopine et le reste,
Aux angles de l'octroi, debout, d'un œil perçant,
Jusqu'au fond du regard fouillent chaque passant;
Et sur les chariots qui roulent vers la ville,
Avec sonde et crochet sautent d'un pied agile.

Plus loin d'épais bouviers pourchassent devant eux
Un troupeau harassé de vaches et de bœufs.
César s'irrite, court, revient, attend un ordre,
Part et va rallier le bétail en désordre
Que la terreur égare à travers les trottoirs.
César aboie ou pousse aux larges abattoirs
Le troupeau roux qui beugle, écartant la narine,
Comme aspirant la mort au fond de sa poitrine.

Labourant le chemin dans son sourd grognement,
Un immonde troupeau descend également,
Se vautre et plonge à fond son grouin dans la fange,
Afin d'y rencontrer l'immondice qu'il mange.

Puis encor des brebis, veuves de leur toison,
Pour la faim n'ayant pas le plus chétif gazon,
Sous le fouet, sous la dent, se pressent effarées,
Attristant de leurs pleurs nos routes encombrées.

La charrette, à travers les sentiers latéraux,
Traînant pour l'égorgeur de misérables veaux,
Les cahote aux rebords des parois fléchissantes,
Les quatre pieds liés et les têtes pendantes.

Et bœufs, brebis, porcs, veaux, bêlant, grognant, beuglant
S'en vont, las et poudreux, au rendez-vous sanglant
Où la mort, les bras nus, dégoûtante étalière,
En rouge tablier, sur son grand seuil de pierre,
Les reçoit et leur montre, avec des brouhahas,
Son arsenal : merlins, cordes, crocs, coutelas;
Ses dogues dans la cour, qui pesamment se meuvent,
Ou, repus du festin, à sa source s'abreuvent;
Ou dorment au soleil; ou gardiens frauduleux,
Promenant un regard oblique et cauteleux,

Rôdent dans les charniers, en traînant sous leur ventre
Quelques lambeaux du bœuf que l'assommeur éventre;
Tandis que le boucher, de son couteau fatal,
Dépèce habilement les viandes dans l'étal.

Parfois, quand le matin rayonne
Dans le champ et sur le buisson,
Quittant l'atelier monotone,
Ou s'échappant de la maison,
Le travailleur, d'un pas agile,
Laisse pour un jour son enfer,
Et court respirer un peu l'air
Jusques aux portes de la ville.

Ici le zéphyr est malsain :
C'est quand il a mouillé ses ailes
Dans les fanges de cent ruelles
Qu'il se plonge dans notre sein.
Ici rien n'est tendre pour l'âme.
Rien ne sourit, tout est impur,
Et sous l'ombre de chaque mur
L'œil attristé rencontre un drame.

C'est le mendiant sans foyer.
C'est la vache que l'on assomme.
C'est la maigre bête de somme
Qui broute le poudreux hallier.
Puis des brebis aux crocs pendues.
Puis des écorcheurs de chevaux,
Associant à leurs travaux
Des vieilles qui vont jambes nues!

Ainsi l'on ne fait rien pour nous!
Point de parcs, de routes sablées,

Ni de verdoyantes allées ;
Ni d'ombrages penchés sur tous.
Rien qui rappelle ces clairières,
Ces lacs moirés, ces bassins frais,
Où le matin ne luit jamais
Sans y jeter fleurs et lumières.

L'APRÈS-MIDI

II

Un soleil éclatant sur les murs de Paris
Répand du haut des cieux son magique souris.
Vidant les ateliers, en habits du dimanche,
La population comme un fleuve s'épanche.

Culottes de velours, casquette, gros souliers,
Veste ronde, voilà nos braves charpentiers.
Un peu roides de corps, mobiles de visage,
L'œil d'aplomb, la voix rude et le style sauvage.
Au *Petit Ramponneau*, pour prendre leur repas,
Une main dans la poche, ils redoublent le pas,
Humant avec bonheur le très cher brûle-gueule...
Leurs femmes, disons-le, n'ont pas l'esprit bégueule :
Jupe courte, bas blancs, tablier fin, croix d'or,
Accortes, se riant du chétif mirliflor,
Bien loin de gourmander le bon garçon qui fume,
A l'odeur du tabac leur amour se parfume.

Ouvriers charpentiers, j'aime votre fierté ;
Votre cœur poétique, épris de liberté.

J'aime, pardonnez-moi, vos femmes rondelettes
Et sans morgue, partant, sans nul souci d'aigrettes.
Je les aime surtout lorsque, dans le chemin,
Courant au mendiant, que le plaisir repousse,
Elles laissent tomber une parole douce
Et le sou du bon Dieu dans quelque pauvre main.

Serruriers, forgerons, maçons, tailleurs de pierre,
L'artisan du chantier, celui de la carrière,
Sous de verts acacias que les vents font trembler,
Au repas fraternel accourent s'attabler,
Pour charmer les ennuis d'une rude semaine,
Où du septième jour le repos les amène.
La table est de sapin, sans doute, mais dessus
Brille un morceau de veau qui baigne dans le jus;
Mais à l'extrémité de ces planches grossières
Figure un large plat de rouges parmentières (1),
Et Jeannette, l'Hébé du bruyant cabaret,
Apportant broc sur broc d'un petit vin clairet
Par elle baptisé sans dispense du pape,
Sait leur faire oublier l'absence de la nappe;
Car fraîche et réjouie, elle répond mieux qu'eux
Aux ris entrecoupés de propos graveleux.

Vous, heureux, qui bâillez dans vos palais de marbre,
Le cœur vide où s'efface un rêve d'amitié,
Vos plaisirs, faux rubis, inspirent la pitié
De ces bons compagnons attablés sous un arbre.
Leur appétit gaillard mange tout et sans choix.
Ce dîner, gras pour eux, pour vous serait bien maigre;
Mais l'amitié, qui fuit la demeure des rois,
Là s'attarde et sourit, près d'un pot de vin aigre.

1) Voir la note à la fin du volume.

L'artisan des lambris, en habit, linge blanc,
Du spectre de la faim triste représentant,
Le plus déshérité du produit de nos treilles,
Exténué, tué par de trop longues veilles,
Avec sa douce femme, avec ses blonds enfants,
Tous chétifs, mais proprets, courent à travers champs.
Que de privations durent être subies
Pour ce peu de toilette! et combien d'insomnies,
De fatigues, de soins, de soucis, de tracas,
Eut cette pauvre mère à préparer gants, bas,
Robes et mouchoirs blancs! En secret que de jeûnes
Pour avoir des colliers bénits aux deux plus jeunes!
Bonnes gens, puisse Dieu, touché de votre foi,
Vous laisser le petit... qu'il m'a repris à moi!

Le soir, las de fouler gazon, herbe nouvelle,
La famille avec joie aborde une tonnelle
Pleine d'ombrage frais et vert du haut en bas;
Puis la femme économe acquitte le repas;
L'homme sourit au vin, l'enfant au confortable,
Et la félicité, qui rend l'espoir aimable,
Leur fait rêver à tous un siècle plus humain.
Hélas! à ce beau jour quel triste lendemain!

LE SOIR

III

Des flots de travailleurs descendent les barrières,
Longent les boulevards pleins de vagues lumières,

Et, gagnant les faubourgs, grimpent dans leurs maisons,
Oyant les airs confus des voix universelles
Que les brises des nuits entraînent après elles,
Comme un écho mourant de lointaines chansons.

Mais le bal continue, et l'orchestre sonore
Nous dit que l'*Ermitage* est plein et danse encore.
Entrons. Que vois-je ici ? des gens en falbala,
Musqués et pommadés ! Le peuple n'est point là.

Grand Dieu ! de l'artisan j'ai reconnu la fille !
Son pas leste emporté de quadrille en quadrille,
Et sa si douce voix.
En écharpe soyeuse, en robes ondoyantes,
En chapeau frais, mes sœurs, à ces rondes bruyantes,
Est-ce vous que je vois ?

Votre joie est bien triste, ô pauvres vierges folles !
Ces hommes ! vous riez à leurs sottes paroles.
Mes sœurs, souvenons-nous.
Du collier de cristal donné par notre mère.
Quoi ! vous vous détournez des pleurs de votre frère !
Oh ! non, ce n'est pas vous !

Vous, modestes naguère, au feu du punch qui flambe,
Par-dessus la pudeur votre délire enjambe.
Mes sœurs, souvenons-nous
Du petit crucifix, gardien de notre couche.
Quoi ! le nom de Jésus contracte votre bouche ?
Oh ! non, ce n'est pas vous !

Toutes de nos voisins vous étiez respectées ;
Par ces hommes, ici, vous êtes insultées.

Mes sœurs, souvenons-nous
De notre père, hélas ! riche de vos seuls charmes.
Quoi ! rien pour ce vieillard ? rien ! vous êtes sans larmes ?
Oh ! non, ce n'est pas vous !

De ces hommes, comment, rien ne vous scandalise ?
Mais la corruption vient de qui nous méprise.
Mes sœurs, souvenons-nous
Du foyer où l'amour guidait votre innocence.
Quoi ! de ce temps vos cœurs n'auraient plus souvenance ?
Oh ! non, ce n'est pas vous !

Quel tumulte soudain s'élève des tavernes !
Sur quoi se répand donc le feu des lampes ternes ?
Ces spectres vacillants qui s'accrochent aux murs,
Ces cadavres gisants au fond des coins obscurs,
Qui sont-ils ? et pour qui ces fantastiques scènes,
Ces rires hébétés et ces poses obscènes ?
Ah ! c'est l'ivrognerie, abrutie, en haillons,
Livide, qui se tord dans ses convulsions !
Voici des brocs à terre et des cruches brisées,
Sur des bancs en éclats des tables renversées ;
Et tout déguenillés, les pieds hors des sabots,
Sur des verres cassés trépignent les marmots.
O pauvreté ! voilà ta chute inévitable !
Ces hommes harassés, désespérés, défaits,
Ne sachant du mépris où déposer le faix,
Ont recherché l'oubli qui dort sur une table !

La capitale est sourde. On lui signale en vain
Ces malades qui sont tout barbouillés de vin.

Par nous victorieuse, ingrate bourgeoisie,
Aux Barabbas des cours tu verses l'ambroisie ;
Et mes frères, tombés à l'ombre de la croix,
Boivent encor le fiel que but le roi des rois.
Dans ta boue ont germé les deniers déicides
Que les grands d'autrefois comptèrent à Judas.
Pour des vendeurs de Christs tu les ranges en tas,
Et ton cœur ne bat plus sous tes mamelles vides !
Au lieu de secourir, dans leurs mornes chenils,
Ces pauvres parias qu'insultent tes Gentils,
Tu les laisses hurler, s'arracher les entrailles,
Et s'entre-déchirer autour de tes murailles.
Capitale homicide, aux yeux étincelants,
Tu te dresses les nuits, cette ceinture aux flancs !

Frères, relevez-vous ! sur vos membres glacés
Percevez les rayons de mes strophes funèbres...
Je voudrais dissiper les épaisses ténèbres
Où dans l'accablement vous vous engourdissez !

Tout n'est pas mort en vous ; votre âme sous la cendre
Sanglote, et veut revoir ses amours d'autrefois.
Dans le triste sépulcre où mon vers va descendre,
Je l'entends tressaillir au seul bruit de ma voix.

De votre sang, j'en suis ; vos douleurs je les souffre.
Mais quand le désespoir, messager de l'enfer,
Vient pour me déchirer sous ses griffes de fer,
Il s'asphyxie aux plis de ma blouse de soufre.

Le désespoir jamais n'enfanta rien de grand ;
Il ne sait qu'embraser les réchauds du suicide,
Et couver pour la mort, sous une aile livide,
Les fantômes fiévreux de l'abrutissement.

Laissons la barbarie insulter notre tombe,
L'athéisme, à l'œil sec, outrager la raison ;
Le passé, malgré tout, s'enfonce à l'horizon.
Levons-nous grands et purs dans ce monde qui tombe.

Que vos toasts, que vos chants, nés d'un nectar plus doux,
Portent aux cœurs aigris un fraternel délire.
Dans l'arbre de la paix taillez-vous une lyre ;
Et pour ne plus tomber, frères, relevez-vous !

LE SALTIMBANQUE

Octobre 1842.

AUX CRITIQUES DE BÉRANGER, PASSÉS, PRÉSENTS ET FUTURS

I

Sur la place, entouré d'un nombreux auditoire,
Un pauvre saltimbanque en son style oratoire
Tout au long racontait les tribulations
Qui couvrirent de deuil sa déplorable histoire.
C'est très vrai que le monde est plein d'afflictions
Comme on pourra le voir par ces confessions.

Mesdames et messieurs, — galant homme, mesdames!
Joli début, ma foi! le drôle aimait les femmes;
On pourrait aimer pis, sans nul doute, et d'ailleurs
On sait qu'il faut aimer, c'est le destin des âmes,

Quelqu'un ou quelque chose, un caniche ou des fleurs.
Ça, ne disputons pas du goût ni des couleurs.

Mesdames et messieurs, disait-il à la foule,
Vous qui ne jugez pas l'âme d'après son moule,
Et croyez fermement que l'on peut être humain
Sous le bonnet du gueux, même sous la cagoule,
Je suis, titre à jamais banni du parchemin,
Claude le saltimbanque, histrion du chemin.

J'ai, disait-il encore, avec un air d'aisance,
A vingt ans, fils unique et marquis de naissance,
Pour suivre le torrent de mes goûts dissolus,
Escaladé les murs du Collège de France ;
Je n'en suis pas plus fier et je n'en sais pas plus ;
Mais, royaume des cieux, je suis de tes élus!

Et puis, je me disais : Ah bah! mon père est riche :
La science, pour moi, n'était donc qu'une affiche
Que lisent sans comprendre et rois et nations ;
C'était un dieu de bois qui, du fond de sa niche,
Et du bien et du mal brouillant les notions,
N'était bon qu'à donner gain aux ambitions.

Comme on le voit ici, Claude avait sa sagesse ;
Sceptique un peu, chez lui ce n'était que paresse,
Car le cœur était bon, très bon, comme on verra ;
Mais lire un livre entier, étudier sans cesse,
Creuser au fond de tout, c'est, on le comprendra,
Fort peu gai, pensait-il. Apprendra qui pourra.

Non, non, de la science il n'avait pas la rage ;
Jamais il n'acheva, l'écolier sans courage,
Le moindre alinéa, le plus petit feuillet.
Il n'aimait que les champs, les fleurs, l'air et l'ombrage.

Avec les gais oiseaux tout jeune il gazouillait,
Quand, fils du ciel comme eux, sur l'herbe il sautillait.

Mais, hélas! deuil amer! oh! c'en fut un, et certe
Mon héros était loin de prévoir cette perte ;
Voilà que des trois jours, l'intraitable canon,
Broyant et foudroyant un trône qu'on déserte,
Dans la poudre engloutit son antique pennon,
Le laissant orphelin, sans fortune et sans nom.

En apprenant ceci, lecteur, ne va pas croire
Que Claude, esprit étroit, eut d'abord l'âme noire ;
Non, il aimait d'instinct les révolutions ;
Puis il était chauvin, ayant foi dans la gloire.
Il eût sacrifié, pour ses convictions,
Son sang, son patrimoine et ses derniers haillons.

— Car, disait-il un jour, renversé sur ses hanches,
C'est quand l'arbre est pourri qu'on en sape les branches.
Par cet arbre notre homme entendait le pouvoir,
Et puis il ajoutait en retroussant ses manches :
— Servir les opprimés est un noble devoir,
A qui peut l'ignorer nous le faisons savoir.

Il avait donc perdu, par ce coup de tonnerre,
Tous ses biens à la fois : titre, fortune et père.
Il ne lui restait pas un sou dans son gousset;
Non, mais il lui restait la jeunesse et sa mère.
Il n'avait rien perdu, lui-même le disait :
— Au soleil des trois jours leur voix me caressait.

Dans ce malheur, pourtant, il fallait vivre, diantre!
Vivre lorsque la faim frappe chez nous, puis entre.
— Comment, d'ailleurs, les uns vivent, se disait-il,

Par l'esprit ou le cœur, et d'autres par le ventre.
Alors Claude se fit ce résumé subtil :
— Et tous ils ont raison, Seigneur. Ainsi soit-il.

J'ai les clefs de la vie. Allons! sans plus attendre,
Des femmes, des amis, des tonnes à revendre !...
Comme il parlait très haut, sa mère l'entendit ;
Aussi, l'interrompant d'un regard ferme et tendre,
Elle lui prit la main et gravement lui dit :
— Claude, vous blasphémez. Claude fut interdit.

— Songeons à quelque état plutôt. Et Claude, triste,
Répondit : — Oui, madame, on se fera trappiste ;
Le cloître humiliera mon esprit peu chrétien...
— Non, mon fils, faites-vous banquiste ou libelliste ;
Ressource de ceux-là qui ne sont bons à rien.
Claude alors opina pour le dernier moyen.

II

Ses tribulations évidemment se prouvent :
Entrer dans un guêpier que les intrigues couvent!
Des réputations le stupide éreinteur.
Vivre dans cette boue où les haines s'approuvent.
Lui, du dénigrement le rusé colporteur!
Il faut en convenir, c'est jouer de malheur.

Lui, doux comme une femme et probe comme un nègre,
Il lui faudra presser l'éponge de vinaigre
Sur la lèvre brûlante ou sur un noble écrit ;
Dans la fange traîner tout dévouement intègre,
N'importe quel qu'il soit, Socrate ou Jésus-Christ,
Et le crucifier avec un trait d'esprit!

— Quel métier! quel métier! pauvre Claude! ah! mesdames,
Criait-il en jonglant avec des vieilles lames,
Il faut subir la vie et les gens du grand ton ;
Mais ce ramas d'intrus, aiguiseurs d'épigrammes,
Qui se moquent du juste et du qu'en dira-t-on,
Sur eux, nouveau Falstaff, je lève le bâton!

III

Claude avait quelque droit de parler de la sorte.
Un jour, d'un directeur ayant forcé la porte,
Il demande un emploi : c'était dans un journal
Aux deux gouvernements, à la double cohorte,
A l'effrayant format; jadis impérial,
Puis royal; aujourd'hui, bourgeois et libéral.

Mon héros fut reçu d'une façon fort digne,
Et, je crois, à raison de quatre sous la ligne.
Ce fut d'abord tout miel; puis on lui mit en main
La plume, les ciseaux et le trait qui souligne.
Le rédacteur en chef lui dit, d'un air malin :
— J'attends, mon cher ami, votre article; à demain.

Ce jour-là, le public, s'arrachant à son âtre,
Plein du *Roi d'Yvetot*, le suivait au théâtre ;
Claude y courut aussi, devant l'analyser.
Ici l'on comprendra que, sans être idolâtre,
Vu le père, l'enfant devait intéresser.
Donc, la chanson venait de s'*opérassiser*.

N'en pouvant contenir sa joie intérieure,
Le lendemain matin, et dès la septième heure,

Notre homme, en habit noir, lestement descendait
L'escalier délabré de sa pauvre demeure,
Tenant un manuscrit qu'en route il relisait,
Et chez son directeur en souriant entrait.

Déjà les rédacteurs, accoudés sur la table,
Fronçaient sur les journaux un sourcil formidable,
Ou riaient, sur la chaise à demi renversés.
Après le *comment va*, formule inévitable,
Le directeur lui dit, dans ses soins empressés :
— Prenez donc ce fauteuil, monsieur Claude, et lisez.

Si l'on nous eût admis au milieu du cénacle,
Nous aurions vu, lecteur, un singulier spectacle.
D'abord, notre héros, qui, du haut de ses droits,
Faisait étinceler, comme l'antique oracle,
L'astre qui doit un jour éclairer à la fois
Le triomphe du peuple et la chute des rois.

Et d'un autre côté, nous aurions vu, de même,
Le Zoïle engraissé de l'or du diadème,
Foudroyer du regard l'intraitable prôneur ;
Tandis que chacun d'eux, sous son visage blême,
Remâchant le venin qui lui montait du cœur,
Donnait à tous les chiens le thème et l'orateur.

IV

— Messieurs, s'écriait Claude en bravant la menace,
Qui, pâle, se tordait déjà sur chaque face,
Oui, le *Roi d'Yvetot* m'a fait songer d'abord
A l'illustre chanteur, benjamin du Parnasse :

Ensuite au bon parti que le théâtre mort
En pourrait retirer avec un peu d'effort.

Remarquez bien, messieurs, *Octavie* est un drame ;
Le Convoi de David, *Vieux Sergent*, *Pauvre Femme ;*
Oui, douleur de l'exil, horreur de l'étranger,
Abandon qui sanglote à tout foyer sans flamme,
En drame, un peu plus tard accourront se ranger
Autour du piédestal offert à Béranger.

L'antique amour du sol brille dans ses poèmes
Et fait vibrer la voix qui s'éteint en nous-mêmes ;
Car le vieux patriote, en les relevant tous,
Montra nos vétérans si grands aux jours suprêmes,
Qu'aux bords les plus lointains, les peuples à genoux
Épèlent notre histoire avec un œil jaloux.

Chez lui tout est français dans sa pure harmonie ;
Aucun mot étranger n'en souille le génie :
C'est l'homme des grands jours, le prophète apporté
Par l'ange du Seigneur sur l'Europe asservie
Et dont le doigt de feu montre la liberté
Qui dans ses bras meurtris soutient l'humanité.

Et que d'enseignements, messieurs, pour notre scène :
Doux sentiment du cœur, philosophie humaine,
Charité, tendre amour, charme religieux
Qui fait que l'homme en vient à déposer sa haine,
Et qui fait qu'en sa foi, touchant nos demi-dieux,
« Son âme en souriant remonte vers les cieux. »

Ainsi Claude semait, comme un enfant crédule,
De perles et de fleurs son docte préambule,
Quand l'interruption l'arrêta brusquement,
Car, étendant les bras comme un T majuscule,

Un monsieurde la bande, absurdement plaisant,
Venait de s'écrier : — O jeune homme innocent !

Un autre lui disait, dans son art passé maître :
— Monsieur, vous gagnerez beaucoup à nous connaître.
Certes, vous êtes plein d'imagination,
Vous avez le terrain où le talent doit naître.
Ecoutez seulement, et sans prévention,
Un conseil amical en cette occasion.

Vous voulez avec nous faire du journalisme ?
Il vous faut lire alors dans notre catéchisme.
La tendresse, on le sait, ne produit rien de clair.
Quant au cœur, dans l'esprit ce n'est qu'un barbarisme.
Vous ignorez cela ? c'est surprenant, mon cher.
Le cœur n'est, après tout, qu'un ovale de chair.

En France on a vaincu dès que l'on a fait rire.
Quant au vieux chansonnier, comme vous je l'admire.
Jamais il n'a, dit-on, appauvri le Trésor ;
Mais petits sont ses vers ; voilà pour la satire.
— O flasque jugement des hommes sans essor !
Mais filets ou lingots, ils n'en sont pas moins or.

— Ne vous emportez pas, monsieur Claude ; la vie
Est, dit-on, un chemin où se traîne l'envie.
N'en croyez rien ; chez nous c'est simple dévouement.
On est gardien de l'art, monsieur. Je vous convie
A ce puissant labeur. Brisons là, seulement
Hâtons-nous de conclure à quelque arrangement.

Le sage de Passy qui boude en sa mansarde,
Vétéran en retraite et dont le pas s'attarde

A regarder de loin la popularité
Jeter sur nos chemins des fleurs au jeune barde,
Ne pourrait-il pas être, à cette heure, compté
Pour un adorateur de notre royauté?

Adorateur muet, prêtre qui, sans parole,
Dans la nuit se prosterne au pied de son idole,
Monsieur, bien entendu; mais par un tour décent,
On ferait supposer que, sans être frivole,
Il a par son silence accepté le présent.
D'ailleurs, vous le savez: qui ne dit mot consent.

Sur ceci, sur cela nous ferions quelque histoire...
— Paix! fit Claude en brisant canif, plume, écritoire;
Envieux moucherons. C'est vrai, le soleil luit.
Il monte et vous montez pour faire ombre à sa gloire.
Et comme il s'enfuyait, Claude alors entendit:
— Bah! nous ferons vomir le pamphlet par... C'est dit.

V

A ce point du récit, la foule satisfaite
Fit pleuvoir les gros sous et monter la recette.
Et lui de s'écrier, d'une éclatante voix:
— Qu'on vive en compagnie avec dame disette,
Qu'on trompe sa maîtresse une ou deux fois par mois,
Qu'on doive à son tailleur, certes, je le conçois.

Je conçois le valet, qui, misérable ou lâche,
Dans le palais des grands se vautre sans relâche;
Je conçois le voleur qui rôde sur mes pas,
Et la fille de joie accomplissant sa tâche;

Le bourreau qui torture et donne le trépas ;
Mais, faire un tel métier, je ne le conçois pas.

Pour moi, j'aimerais mieux le métier de corsaire.
S'il n'est pas plus honnête, il est au moins sincère.
Quand le vent de la mort gonfle son pavillon,
Le chrétien peut encore égrener un rosaire
Et jeter à la mer, dans un morne sillon,
Sa fortune, son corps, ou tout autre haillon.

Mais comment échapper au trait pédagogique
Que, du fond du bourbier, vous lance la critique ?
Dans quel recoin cacher un enfant dernier né ?
Comment le dérober à la prunelle oblique
De ce monstre odieux sur toute œuvre acharné ?
Il faut subir ses coups, victime ou condamné !

Claude ici s'arrêta ; puis il reprit : — J'estime
Gutenberg, dans mon cœur sa place est légitime.
Hélas ! pourquoi faut-il que la duplicité,
Dérobant les rayons de cet astre sublime,
S'en forge, avec l'intrigue et la vénalité,
Des glaives assassins contre la vérité ?

Pour moi, ne pouvant pas descendre à cette honte,
Or, croyez et jugez ce que je vous raconte,
Prenant, un jour d'été, les grandeurs au rebours,
Je me fis saltimbanque et j'y trouve mon compte.
Je fais rire la foule, et l'enfant des faubourgs
Est admis à mon cercle et s'égaie à mes tours.

— Mais, lui cria quelqu'un, libelliste ou bohème,
Mon ami, votre état est à peu près le même.
— Du tout, repartit Claude ; observez bien, cher fils,
Que si mon prospectus met le lait sous la crème,

Qu'à mon théâtre ouvert au sifflet comme au bis,
Tous les jours et pour tous les places sont gratis.

Et remarquez aussi qu'on n'y raille personne...
— Bravo ! lui cria-t-on, la comédie est bonne !
— Oui, reprit un vieillard, c'est parler crânement.
Mais la franchise étant une sotte patronne,
Je crois que monsieur Claude eût agi sagement
En cachant à moïtié son mécontentement.

DE MON ÉCHOPPE [1]

Décembre 1843.

A M. EUGÈNE SUE

I

Combien de fois j'ai dit, les jugeant à leurs œuvres :
Notre corps social est rongé de couleuvres!
Affaissement sinistre et désolant à voir,
Le trône est sans grandeur, l'autel est sans pouvoir.
Tout croule ou se dissout, tant l'égoïsme avide
A creusé dans les cœurs un effroyable vide.
Du haut jusques en bas, ce siècle condamné
Sur le fumier de Job se tord comme un damné...
Oui, j'ai jeté ces cris dans nos places publiques,
Sur la borne, au soleil, sous les regards obliques
Des zoïles du peuple, et mon vers prohibé,
Maigré vents et sifflets, dans la brume a flambé;

(1) Voir la note à la fin du volume.

Au gaz de nos ruisseaux sa flamme s'alimente,
Et brûle en s'agitant quiconque la tourmente.
Enfin, dans cette arène où je suis descendu,
Des bassets de palais en jappant m'ont mordu,
M'ayant signifié, dans leur morgue jalouse,
Qu'au domaine des arts on n'entrait pas en blouse.

Et sur la branche aride où le Seigneur m'a mis,
Sous un ciel sans rayons et des vents ennemis,
Dans ma rude broussaille, éveillé dès l'aurore,
Sur la création j'entonne un chant encore.
Pour lui faire espérer un avenir meilleur,
J'indique le chemin au peuple travailleur.
Si mes notes parfois, sauvagement ailées,
Ailleurs qu'à leur adresse égarent leurs volées,
J'en suis fâché! Je chante, au surplus, en plein air.
M'écoute donc qui veut sur mon rameau de fer!
Là je dis, aspirant aux douceurs d'un autre âge :
A l'orphelin le lait. Au voyageur l'ombrage.
Au vieillard, grelottant sous les brumes du ciel,
Vaste foyer, bon vin, puis un rayon de miel.
A la femme qu'on pousse au fond des viles choses,
Un sourire, un appui, de l'amour et des roses.
Le collège à l'enfant ; mais à tous le travail ;
D'immenses ateliers ; non le hideux bercail
Où l'exploitation, sans honte, enferme l'homme,
Le façonnant ainsi qu'une bête de somme...
Voilà mon vœu, ma tâche, et, sur l'humanité,
J'agrafe le manteau de la fraternité.

Dans ce siècle railleur, vos terribles *Mystères*
Ont bien vengé, monsieur, mes rimes solitaires.
Docte chirurgien, saisissant le scalpel,
Vous avez mesuré nos maux à notre appel ;

Car, pénétrant d'un bond dans ces vieilles murailles
Où la société pourrit par les entrailles;
Car, fouillant ces maisons aux sinistres abords,
Dont les honteux secrets transpirent au dehors;
Car, les bras retroussés, tirant de leur nuit sombre
Ces monstres effrayants qui méditent dans l'ombre,
Vous avez hardiment, sous les lorgnons des Beaux,
Traîné dans les salons ces putrides lambeaux,
Ces morts vivants auxquels nos lois, dans leur colère,
Donnent un échafaud pour pierre tumulaire.
Merci! car votre main, sous un effort puissant,
De la mare du crime a tiré l'innocent.
Armé du pieu vengeur, dans l'antre du blasphème
Vous avez aveuglé le nouveau Polyphème,
Assassin monstrueux et polype sanglant
Que la corruption attache à notre flanc.
Encore un coup, merci! car votre œuvre d'athlète,
Flambeau némésien qui partout se reflète,
En me donnant raison contre quelques pervers,
Me permet à ses feux de raviver mon vers.

II

Certes, il est bien temps de s'occuper des hommes,
Et d'en finir avec nos penseurs gastronomes,
Qui font de l'alambic où filtre le café
Jaillir quelque pamphlet de phrases attifé,
Enjolivé parfois de bons mots et de pointes
Où quelques maigres fleurs affreusement sont jointes.
Il faut le crier haut, sur nos toits... Non, les arts
Ne sont pas des jouets que l'on vend aux bazars.
Des pantins suspendus à l'auvent des boutiques,
Qui balancent dans l'air leurs gestes fantastiques.

Non, l'art méditatif n'est pas si grand seigneur,
Qu'il ne daigne expliquer l'âme d'un *Chourineur*.
Le roman social ramassé dans la rue,
Page pendante aux murs, langue de la coalue,
Voilà ce qu'il fallait transcrire tout brûlant
A la société moribonde en cinquant.
Il fallait exhumer de nos fétides fanges
Ces assassins hideux, ramas de mauvais anges,
Qui, dans un gouffre étroit pris comme dans l'enfer,
N'ont pour tout arc-en-ciel qu'un triangle de fer.
Il fallait nous montrer ces bandits, ces *Bras-Rouge*
Nourris des vils poisons qui suintent d'un bouge,
Compter, près d'un couteau tout dégouttant de sang,
Quelques sous ramassés dans un meurtre récent.
Il fallait nous montrer ces misérables filles
Colportant leurs amours sous de froides guenilles.
Ces types-là du moins, ces étranges héros,
Sont de notre milieu, nous touchent par les os.
Nous les voyons passer derrière la coulisse,
Du prétoire au carcan et du bagne au supplice ;
Car, qui vole aujourd'hui sera brigand demain ;
La loi ne prévient pas, elle sévit. Sa main,
Dans l'opprobre, au soleil, tient le cadran qui compte
L'heure du pilori, tropique de la honte ;
En sorte que toujours cet infamant poteau
Devient le premier bras qui hisse le couteau.
L'homme que la loi tue, hélas ! était peut-être
Marqué par le destin longtemps avant de naître ;
Peut-être portait-il sur son front rembruni
Le sceau du fatalisme encor mal défini ?
Combien rêvent, les fous ! à quelques vastes rôles,
Que leur tête déjà tremble sur leurs épaules.
Nous sommes ainsi faits : souvent notre raison,
Comme certaine fleur, s'ouvre et n'est que poison.
Il est temps d'abolir échafaud et supplice,

Pour transformer le bagne en un immense hospice.
Ne sachant condamner, aimant mieux prévenir,
Je laisse aux hommes forts la douleur de punir.

III

Oui, monsieur, c'est en bas qu'il faut brûler l'ulcère,
L'Euménide en haillons, fille de la misère ;
Et qu'il faut désormais, pour la foule en sabots,
Porter l'enseignement... qu'importent les tréteaux !
Quant à ces vieux rhéteurs, cervelles alourdies,
Montrons-leur que la rue est bonne aux tragédies.
De leur théâtre, assez ! les affaires des rois
N'ont créance aujourd'hui que dans les cœurs étroits,
Ou chez les courtisans, grands donneurs de répliques,
Habiles renoueurs de sandales classiques.
Mais l'ardent intérêt, qui transporte à la fois
Tout un public ému, haletant et sans voix ;
Mais la grande terreur, pâle et muet fantôme
Qui palpite et frissonne, et du parterre au dôme
Naîtront de ces démons, de ces pestiférés,
Qui brisent des enfants sous leurs souliers ferrés,
Et des mères, la nuit, aux feux des lampes ternes
D'où l'on entend rugir ces drames des tavernes.

Ainsi sur son fumier c'est la corruption
Qui s'écrie, éveillant la prostitution :
— Ruez-vous, débauchés sans remords, sans vergogne,
Toi que le cabaret vient de vomir, ivrogne,
Outre que nos enfants poursuivent de leurs cris,
Et roulent au milieu des ruisseaux de Paris.
Vous, brigands, que l'horreur dans la ville accompagne
Et tout salis encor de l'ordure du bagne ;

Donc, ivrognes, forçats, fléaux de carrefour,
Couvrez de vos hideurs ces pâles fleurs d'amour.
N'ayez pitié ni deuil : les vrais oiseaux de proie
Aux clameurs du festin font éclater leur joie.
La victime en pleurant dans l'ombre se débat
Et la volupté naît de l'horreur du combat.
Ruez-vous, ruez-vous sur cette âme rêveuse
Qu'un idiome sans nom traduit par *Goualeuse*.

Pauvre *Fleur de Marie!* ange ou fragile oiseau,
Jetée un jour d'orage au bord de ce ruisseau ;
Les poétiques chants de ta voix virginale,
Non, non, n'étaient point faits pour cette bacchanale ;
Tes charmes, par la faim, purent être surpris ;
Mais si quelques serpents ont glissé dans tes nuits,
Aucun soupir d'amour sous leur regard sans flamme,
Alors qu'ils t'étreignaient, n'est sorti de ton âme,
Et ces monstres déçus, à leur proie enlacés,
Du marbre de ton corps retombèrent glacés.

IV

Et devant ces fléaux, des graves, des austères
Ont crié : — Fermez-nous le livre des *Mystères!*
Mais c'est une œuvre horrible ! immorale ! un poison
Qui, coulant sur le peuple, envahit sa raison !
Et les lâches terreurs, vieilles prostituées,
Chambrières des cours, au vent de leurs huées,
A la tribune même engouffrant le mépris,
De l'interdiction provoquèrent les cris.
Osons-le, disons plus : une vénale presse
Bourgeoise entretenue et qui tourne à l'*Ogresse*,

Coquette surannée aux soupirs clandestins,
Humait le camphre à flots dans son lit, les matins,
En voyant des *Débats* surgir comme d'un gouffre
Ces spectres évoqués de leur sphère de soufre.
« L'intérêt du malheur doit être limité !
« Effrayer, c'est commettre une immoralité !
« Puis, il est certain fait, terrible, affreux ou sombre,
« Sur lequel, au contraire, il faut arrêter l'ombre,
« Disait-elle en tremblant. A quoi bon soulever
« La ronce séculaire où l'aspic doit crever?
« Laissons la nuit au jour, le nuage aux étoiles,
« Et sur les maux d'en bas laissons flotter les voiles. »

— Ah ! l'on ne veut pas voir ; ah ! les puissants ont peur !
Ah ! de l'égout qui fume ils craignent la vapeur !
Ah ! l'orgueilleux pouvoir, ce char pesant qui roule
Sur les fronts abaissés de l'innombrable foule,
Dans des habits taillés sur le patron bourgeois,
Du mépris au dédain ajoutera le poids ;
Et l'homme, sous le joug, ainsi qu'un bœuf stupide,
Ruminant qu'on attelle et qu'on dresse et qu'on bride,
Ne sera bon au plus qu'à creuser un sillon !
Eh quoi ! le sceptre n'est qu'un brutal aiguillon
Utile seulement à maintenir la chaîne
Qu'un peuple avec douleur dans les ornières traîne !...
Quoi ! le trône, à nos maux ne sachant obvier,
Se contente aujourd'hui du rôle de bouvier !
Eh bien, donc, il est temps de résoudre nous-mêmes
Le problème enfoui dans un tas de systèmes.
Non ! l'ouvrier français, sous des maîtres ingrats,
A la glèbe attelé ne s'abrutira pas.
On le verra toujours, de quel titre on le nomme,
Sous les haillons du serf dresser sa tête d'homme.
Il marche, il creuse, il sait que Dieu qui nous voit tous
Dans notre beau pays marque le rendez-vous

Où trente nations cherchent l'œuvre féconde,
Et qu'il est le gardien de l'avenir du monde.
Notre classe d'ailleurs ne sait pas seulement
Descendre dans la rue au jour du dénouement ;
Elle pense : c'est mieux. Et, du fond de son rêve,
Pesant du même poids la faucille et le glaive,
Elle entend sans pâlir le décret oppresseur,
Que dicte à tout propos un système sans cœur.
Dans leurs forts, sous le dais, quand nos bourgeois pactisent,
Sous le ciel, devant Dieu, les peuples fraternisent.

Merci pour votre livre, éloquent plaidoyer
Que les pauvres, le soir, liront près du foyer ;
Réquisitoire amer contre l'ordre de choses,
Qui déroule au grand jour les effets et les causes.
A vos leçons, monsieur, qui ne fait point défaut,
Vous applaudit en bas et vous bénit là-haut !

LORSQUE VOUS MARCHEREZ

Janvier 1841.

A MADEMOISELLE SAVINIENNE MONNIN, MA FILLEULE

Ma filleule, quoi qu'il en coûte
A votre mère, loin d'ici
Allons ! il faut se mettre en route
Pour le village de Soucy.
En vain l'ouragan qui s'apprête (1)
Cette nuit même éclatera.
Partez malgré vents et tempête,
Demain le soleil brillera.

La vie a des règles amères :
Un jour voit pâlir la beauté ;
Combien d'enfants prennent aux mères
Et la fraîcheur et la santé !

(1) Un ouragan terrible accompagna ma filleule depuis Paris jusqu'à Sens.

La vôtre est malade, ma fille,
Et pleure en faisant vos paquets...
Partez. La nourrice est gentille :
Elle a peau fine et blancs tetets.

En force, en grâces, je l'espère,
Vous allez grandir où jadis,
Plein des leçons de mon grand-père,
Je croyais en un paradis.
Pour vous les échos du village
Seront des hôtes familiers,
Et l'insecte au riche corsage
Luira sur les fleurs des halliers.

Chère petite Savinienne,
Enfant, lorsque vous marcherez
Comme une fée aérienne,
Par prés, par champs, allez, courez.
Dites aux bois, dites aux plaines,
— Mes bois, mes plaines : — Mon parrain.
Dans la ville, accablé de peines,
Rêve à vous le cœur bien chagrin.

Il m'a recommandé de rire,
Lui qui riait, vous le savez,
Lorsqu'au printemps, quand tout respire,
Pieds nus il courait dans les blés.
Oiseaux, pour lui qu'on se rassemble :
Tout jeune il vous donnait son pain.
Chantez sous les feuilles du tremble,
Chantez, oiseaux, pour mon parrain.

Lorsque vous marcherez, petite,
A cette heure où le jour décroit.

Allez prier, vite, bien vite,
Au cimetière de l'endroit.
Priez, douce et blanche colombe,
Et faites de vos petits bras
Pleuvoir quelques fleurs sur la tombe
De mon bon vieux grand-père, hélas!

Vive comme un jet de lumière,
Enfant, lorsque vous marcherez,
Allez visiter la chaumière
Où j'ai passé mes jours dorés.
Embrassez ceux de la famille
Qu'a respectés le fossoyeur;
Car, voyez-vous, petite fille,
Baisers d'enfant sont doux au cœur.

Puissiez-vous ne jamais connaître,
Enfant, lorsque vous marcherez,
Ces maux que l'âge ardent fait naître
Plus nombreux que l'herbe des prés!
Puisse le ciel vous voir, sans cesse,
Illuminer votre beauté
De ce pur rayon de sagesse
Tout empreint de sérénité!

Hélas! que d'êtres en ce monde
Traînent d'un regard attristé
Les chaînes du Dieu qui féconde
Et sème pour l'éternité!
A leur tendresse tout s'oppose,
Ils s'étreignent désespérés...
Pour eux allez cueillir la rose,
Enfant, lorsque vous marcherez.

Dieu ! quelle manie est la mienne !
Quels noirs discours je vous tiens là !
Pauvre petite Savinienne,
Le triste parrain que voilà !
Mais heureusement dans vos langes,
Plus fine que moi de moitié,
Vous dormez du sommeil des anges
A mon discours qui fait pitié.

Éveillez-vous ; la diligence
Vers la Bourgogne va partir.
Pour un enfant, voyage immense !
Ciel ! j'entends le fouet retentir.
Que Dieu vous mène à bon voyage
Et fasse, par des soins sacrés,
Qu'on vous aime dans le village,
Enfant, lorsque vous marcherez

UNE TRAINÉE

I

Nous sommes au palais, en plein mois de décembre.
— La cour ! crie un huissier de la septième chambre.
Et cinq ou six bourgeois, en robe, frais rasés,
S'avancent gravement. Au banc des accusés
On amène une femme au teint blême, aux yeux caves...
D'après l'accusatif son cas est des plus graves :
On l'a surprise un soir, boulevard l'Hôpital,
Qui d'un homme écoutait quelque sot madrigal.
Ici, comme toujours, nombreux est l'auditoire.
Ecoutons, on procède à l'interrogatoire.

II

— Levez-vous, accusée, et dites-nous vos noms.
— Mon père s'appelait Jean Godard. — Vos prénoms ?

— Jeanne-Agnès. — Fille Agnès, on vous a ramassée
Dans un coin de Paris ; l'heure était avancée.
Vous étiez sur un banc ; qu'y faisiez-vous ? — Mon Dieu,
On attendait du pain, un asile, du feu...
— C'est ça ! vous attendiez... fit le bourgeois sceptique,
Ricanant, grivoisant. — Votre état ? — Domestique.
— Ainsi, vous attendiez... C'est très intéressant.
L'autre, qu'attendait-il ? — Qui, l'autre ? — Le passant ?
— Nous causions. — Vous causiez ! oui, dans une posture
Qui ne pouvait laisser matière à conjecture.
La police des mœurs nous a suffisamment
Renseignés sur ce fait accompli nuitamment...
Fille Agnès, il ne sert à rien de nous le taire,
Vous exerciez, la nuit, sans carte sanitaire.
Vous rôdiez sans logis, c'est très grave ; pourquoi ?
— Ah ! cela vient de loin. Ça vient du guignon, quoi !...
— Et de votre inconduite. — Ou de celle des autres...
— Vous n'avez à répondre ici que pour les vôtres.
— C'est fort prudent à vous, messieurs les magistrats,
Car nous aurions ici de bien vilains débats...
Dire à des malheureux : Vous êtes sans asile
Et vous êtes sans pain, ce n'est pas difficile.
C'est toujours le procès du loup et de l'agneau :
Le pauvre vous fait peur ; il a troublé votre eau,
Pontifes honorés de la morale sainte.
Ah ! nous la connaissons, cette vieille complainte !...
Je n'ai pas d'avocat, moi, qui lave à grands frais
Le bas de mes jupons dans les eaux du palais.
Les beaux parleurs sont chers, payez leur éloquence ;
A Cartouche ils rendront sa robe d'innocence.
Ces messieurs ont trouvé pour l'opulent voleur
La pierre à détacher. On connaît sa valeur.
Mais on m'a ramassée à minuit dans la boue ;
J'avais froid, j'avais faim, et tout cela s'écroue...
Oui, comme on fait son lit, on se couche, et mon lit

De boue et de brouillards constitue un délit.
Comme témoin à charge, un cuistre, d'un ton grave,
Assigne la misère, et la peine s'aggrave.
Mon histoire sera ma défense ; après quoi,
Messieurs, vous conclurez... Je plaide. Ecoutez-moi.

III

« C'est entendu, je suis une vieille traînée.
« Messieurs, c'est comme ça depuis que je suis née.
« D'abord on me traîna, je ne voyais pas clair,
« Chez les Enfants-Trouvés, dans un quartier d'enfer.
« Une nourrice vint qui, me traînant chez elle,
« Pour quelques francs par mois me tendit sa mamelle.
« Quand je fus grandelette, aux champs on me traîna.
« Des bourrades, des coups, tout chacun m'en donna.
« La nourrice, les siens, le père et le grand-père
« Punissaient dans l'enfant le crime de la mère.
« On m'appelait rebut des fauges de Paris ;
« On traînait ma misère à tous les piloris.
« Je traînais le fumier, avec l'âne attelée.
« Des crevasses l'hiver, l'été toute brûlée.
« La servante du porc, c'était moi ; les haillons
« Des autres devenaient mes plus beaux cotillons.
« Si j'appris à prier, je n'appris pas à lire...
« Recevant le bon Dieu, pour la première fois
« J'avais un jupon neuf ; une petite croix
« En plomb, je m'en souviens, flottait sur ma poitrine.
« Tout le monde était gai, mais moi, j'étais chagrine.
« Oh ! je savais pourquoi ! Les filles, les garçons,
« Aux bras de leurs mamans, regagnaient leurs maisons.
« On riait ; je pleurais. — Pauvre petite fille,
« Me disait une voix, toi seule es sans famille ! »

La traînée, à ces mots, se mit à fondre en pleurs
Et reprit le récit de bien d'autres douleurs.

IV

« J'allais avoir treize ans ; malgré tout j'étais belle.
« Ma nourrice mourut, et son homme après elle.
« Traînant mon existence amère un peu partout,
« Sans m'arrêter à rien, je me heurtais à tout.
« La servante du porc devint fille d'auberge
« Et gardeuse d'enfants. Une vieille concierge,
« M'attirant dans sa loge et me jurant sa foi
« Qu'elle était, la coquine, une mère pour moi,
« Me proposa d'entrer, étant honnête et sage,
« Chez un procureur veuf, pour tenir son ménage.
« — C'est le bonheur, Agnès, en chair, en os, vois-tu ;
« Monsieur appréciera ta douceur, ta vertu.
« Bonne chez un monsieur ! Ce rêve, disait-elle,
« Je l'ai fait bien souvent quand j'étais jeune et belle.
« Un homme ne sait pas commander, et l'on fait
« Ce que l'on veut chez lui, d'autant mieux qu'on lui plaît.
« Que faut-il pour cela ? Rien, rien qu'un peu d'adresse.
« On entre domestique, on s'installe maîtresse.

« J'entrai chez ce bourgeois, qui dès le premier jour,
« Sans beaucoup de façons, déclara son amour.
« Je n'avais pas seize ans ; je me trouvais vendue.
« Je fus de ce moment une fille perdue.
« A quelque temps de là, n'ayant plus d'appétit,
« Mon corset me gênant, l'horreur qui me vendit
« Me conseilla de voir, glosant sur mes souffrances,
« Un gueux, qui pratiquait d'infâmes délivrances.

« Je refusai. Monsieur, honnête homme et rangé,
« En me donnant cent sous me donna mon congé.
« Le jour même il plaidait, regrettant la Bastille,
« Contre un laquais, d'un comte ayant séduit la fille.

V

« Dans l'état où j'étais, où trouver un appui ?
« Confiance et travail ! Me présenter à qui ?
« Comme un haillon j'allais traînant... sans voir... muette,..
« Un passant m'avisa, j'avais perdu la tête !
« Dans un vilain garni cet homme me traîna
« Et dès le lendemain aussi m'abandonna.
« Je pleurais. Une dame, entièrement voilée,
« Me demanda pourquoi j'étais tant affolée.
« En marchant, je lui dis ce que je vous dis là.
« Elle me répondit : Nous connaissons cela...
« M'ayant bien regardée, et des pieds à la tête :
« — Etes-vous, mon enfant, une fille discrète ?
« — Discrète, chère dame, autant que les tombeaux.
« — C'est très bien, suivez-moi, j'offre un lit à vos os.
« La dame avait aux doigts des diamants superbes.
« Sa rue alors donnait boulevard Malesherbes.
« Nous entrâmes d'abord dans un magasin noir,
« Peu lumineux le jour, mal éclairé le soir.
« M'ayant bien fait souper avec un vieux bonhomme,
« Lequel avait le nez rouge d'un majordome,
« Madame m'appela, pour prendre le café,
« Dans un petit salon richement étoffé.

VI

« — Approchez-vous du feu ; causons un peu, ma chère.
« Ainsi, nous n'avons pas de parent sur la terre ?

« — Pas un, ma bonne dame. — Ainsi ce procureur
« Vous a déshonorée, en vous parlant d'honneur!
« Vous n'avez d'autre état que celui d'être belle ?
« — Aucun! — Ah! la vertu, Seigneur, à quoi tient-elle
« Et sert-elle ? Elle sert, ce n'est plus un secret,
« A payer la salope, hier qui vous livrait
« A ce docteur juré, légiste en imposture... »
— Agnès, vous insultez à la magistrature,
Lui dit le président, l'interrompant soudain.
La traînée, à ces mots, reprit avec dédain,
Sur l'un des assesseurs portant un œil farouche :
— Le nom du criminel restera dans ma bouche,
Monsieur le président; d'ailleurs, rassurez-vous :
Qui donc croit aux récits des gens faits comme nous?
Qui donc croit au malheur qui sur ce banc me traîne ?...
« Madame enfin disait : — Ce monde a la gangrène ;
« Comme à vous, il m'a pris beauté, jeunesse, amour,
« Et les illusions, qui n'ont pas de retour.
« Je croyais en mourir, tant grande fut ma peine.
« Je me venge aujourd'hui sur la bêtise humaine,
« Mes salons sont ouverts à tous lès appétits.
« Tout ce qu'on peut trouver de mieux en pervertis
« S'y donnent rendez-vous ; c'est le dessus d'un monde,
« De tout ce que Paris contient de plus immonde.
« Autrefois, vous étiez la servante du porc ?
« Votre état aura peu changé sous ce rapport.
« Vous serez respectée... ici ; ces gens infâmes
« Ont le dédain profond, même des belles femmes.
« Vous allez remplacer une fille fort bien ;
« Mais elle me volait pour nourrir un vaurien.
« Sur ce que vous verrez, surtout, soyez discrète.
« Je suis au mieux avec la police secrète.
« Ecoutez, taisez-vous, regardez sans rien voir.
« D'un honnête magot songez à vous pourvoir.
« Vous serez bien payée ; il n'est tel que le vice

« Pour engraisser les gens qui sont à son service.
« Songez à l'avenir ; les filles du quartier,
« Qui vont se balladant, font un pauvre métier.
« Vous le savez déjà ; toutes ces belles filles
« Sont des fleurs dont l'éclat attire les chenilles...
« D'affreux passants... et c'est tous les jours comme ça.
« Madame, tout à coup, se leva, m'embrassa,
« Et reprit : Mon enfant, on est franche à votre âge ;
« J'ai recueilli l'oiseau dans un vilain orage,
« Il ne saurait trahir l'asile hospitalier ?...
« — Oh ! non, madame ! — Alors prenons ce tablier.

VII

« Ces airs mystérieux m'avaient un peu glacée.
« Mille réflexions troublèrent ma pensée.
« A quel service étais-je ? hélas ! dans quel milieu ?
« Je me sentais glisser au fond d'un mauvais lieu.
« Pourtant, je ne vis rien la première semaine
« De mon entrée en place ; une remarque à peine ;
« Sans intérêt d'ailleurs. On soupait, on jouait
« Très avant dans la nuit, au jour on s'en allait.
« Les femmes se mêlaient aux jeux avec les hommes.
« Ces derniers y perdaient souvent de grosses sommes ;
« Ces dames les volaient abominablement.
« Ces messieurs en riaient spirituellement.
« Mais pourquoi tant d'égards ?... Ah ! pourquoi ? Ces vo-
« Des basses passions étaient les racoleuses. [leuses
« Or, ces messieurs, tenant à ne pas se brouiller
« Avec ces femmes-là, se laissaient dépouiller.
« Une d'elles, un soir, je la regardais faire,
« Se penchant, dit tout bas : — Monsieur, j'ai votre affaire.

« Avec moi, la traînée, on ne se gênait plus.
« Et Dieu sait, en six mois, les coquins que j'ai vus !
« Des gens entraient, sortaient, le nez dans leurs cravates.
« Je voyais amener des enfants en savates,
« Des enfants de la rue, à peine adolescents.
« Ah ! combien j'en ai vus, qui n'avaient pas onze ans,
« Sales comme des porcs et beaux comme des anges !
« On avait ramassé tout cela dans les fanges.
« On les débarbouillait, peignait et décrassait.
« Pendant deux ou trois jours, madame les dressait.
« Dans une chambre à part, au sortir de la table,
« On les faisait passer dans un lit confortable ;
« Les filles d'un côté, de l'autre, les garçons.
« Chacun, probablement, recevait ses leçons...
« Au milieu de la nuit, on voyait comme une ombre
« Ramper le long des murs, avec un éclair sombre
« Dans les yeux ; s'arrêter pendant quelques moments...
« Alors, des petits cris, puis des gémissements
« S'élevaient étouffés sous des rideaux de serge
« Où l'acheteur prenait livraison d'une vierge.
« D'autrefois, changeant d'air, c'était d'autres chansons :
« Je ne sais quoi tenté sur des jeunes garçons...
« Et je me rappelais le mot de cette infâme :
« — Monsieur, j'ai votre affaire — et j'avais froid dans l'âme !

VIII

« La police, un matin, balaya tout cela.
« Et moi, je me traînai vers la bourbe... Voilà
« Comment j'en suis venue à ce point de détresse ;
« Tombant, me relevant et retombant sans cesse.
« Traînée à tout moment où je ne voulais pas ;
« Où je mettais le pied, je faisais un faux pas.

« Pour m'être mariée, amère destinée,
« Je fus pendant vingt ans par les cheveux traînée.
« C'est complet. L'affreux sort, dans ses sales traîneaux,
« Traîne ici la traînée aux pieds des tribunaux. »

— Fille Godard, la cour, en veine d'indulgence,
Vous condamne à trois mois !.. Nous levons la séance.

LE CRUCIFIÉ

I

On n'est bon qu'à Paris est un nouvel adage,
Croyez-en mon récit. C'était dans un village...
Le nom importe peu. De braves paysans,
Lesquels, c'est convenu, sont des gens de bon sens,
Encore un préjugé qu'il nous faut contredire,
Poussaient, le nez en l'air, de gros éclats de rire
En face d'une ferme. Ils s'amusaient un brin,
Ces jolis descendants d'Estelle et Némorin.
Oui, leur joie était vive : un vieux batteur en grange
S'occupait d'une chose horriblement étrange :
Sur une grande porte il clouait un hibou
Qui s'était le matin laissé prendre en son trou.
De ce crucifiement bien connu dans l'histoire,
Nos gens s'ébaudissaient et tous criaient : Victoire !

Le marteau qui clouait cet animal vivant,
Ce plumage léger qu'ébouriffait le vent,
Ces regards pleins encor des ombres des ténèbres,
Ces cris désespérés, échos des nuits funèbres,
Mettaient tout le village en ébahissement.
Ces croquants s'amusaient épouvantablement.
La nuit tombait. C'était pour la bête expirante
Le jour qui se levait. Dans sa pensée errante,
L'animal pouvait voir, mais bien confusément,
S'il souffrait, qu'on riait de ça probablement.
Que lui reprochait-on? Quels étaient ses dommages?
Lui, qui n'avait volé beurre, lard, ni fromages!
Pourquoi cet échafaud? ces injures? ce clou
Dans les pennes? Quel tort vous a fait ce hibou?
Au soleil vous a-t-il disputé votre place ?
Soleil ! C'est bon pour vous, aveugle populace!
Il voyait dans la nuit mieux que vous en plein jour,
Ce solitaire, allant de la chasse à l'amour!
Et comme il s'agitait, qu'il souffrait le martyre
Dans les convulsions d'un effrayant délire,
Un passant, qui venait de Paris, s'arrêta
Avec étonnement devant ce Golgotha ;
Avisant dans la foule un vieux à barbe grise,
De ce crucifiement témoigna sa surprise.
— Tuer cet animal est bête comme chou,
Fit-il; pourquoi?... Le vieux répond : — C'est un hibou...

II

C'est un hibou ! Voilà! Donc c'est faire œuvre pie
Que d'étouffer la voix de la philanthropie.
Ce paisible habitant des séjours ténébreux,
Tapi dans les chêneaux des hauts clochers poudreux,

C'est l'oiseau de malheur, hêlant par les nuits mornes
Au bord des chemins creux, sur le sommet des bornes,
Dans les vieux donjons noirs, sur les croix, sur les murs
Du petit cimetière où dorment les obscurs.
D'où vient-il? Et pourquoi s'abat-il dans la plaine,
Rôdant, se lamentant ainsi qu'une âme en peine?
Le voilà sur mon toit. Que vient-il m'annoncer?
Quelqu'un de la maison s'en va-t-il trépasser?
De mes bœufs ou de moi, du porc ou de ma femme,
Messager de la mort, lesquels vont rendre l'âme?...
L'ignorance, la peur, la superstition
Poursuivent le hibou. C'est de tradition.

III

Ainsi cet animal, ami de nos veillées,
Etranger aux parfums des fleurs et des feuillées,
Parce qu'à sa manière il chante sa beauté,
Ses nocturnes amours, ces belles nuits d'été,
Sa chanson nous fait peur. Nous en tirons mystère.
Et pourtant savez-vous? ce grave solitaire,
Pendant que le chien dort roulé sur le fumier,
Les garçons dans la ferme et même le fermier,
Le hibou veille, il chasse, en braconnier il rôde,
Tandis que l'ennemi s'avance à la maraude.
C'est le garde-champêtre ami de la moisson;
C'est un suisse terrible au seuil de la maison.
Oui, cet œil jaune et rond, qui flambe dans nos brumes,
Ces ongles étoupés, cette boule de plumes,
Ce vol silencieux, ces regards en dedans,
C'est un ami, l'ami des greniers abondants.

IV

L'œil au guet, le hibou se tient dans les charpentes.
Gare aux folles souris, trottantes, trottinantes,
Complétant les réseaux des souterrains profonds,
De la cave au grenier perforant les plafonds !
Le grand veilleur de nuit, sur une vieille poutre
Suit l'ennemi ; ses yeux le percent d'outre en outre.
Il entend accourir ces bataillons pressés
A l'entour du fournil, sur les grains entassés.
De ces raisins pendus on vient faire vendange.
En passant sous la porte, on ira battre en grange ;
Eventrer même un peu ces sacs où sont les noix.
Sur le minuit, que d'œufs gobés en tapinois !
Et fouinant du nez, déjà nos sourielles
Disent : Mes sœurs, laissons au porc les pommes blettes,
Le son... En attendant que nous mangions son lard,
Egratignons ce beurre ; il est bon, par hasard ;
C'est du suif en bâton... Ecornons ce fromage..
Dans la terrine au lait trempons-nous un potage !...
Souris et souriceaux, de ci, de là trottant,
Les mères, les petits, est-ce assez dégoûtant !
Pataugent dans la crème et dans les confitures...
On sait tout : le brigand mourra dans les tortures !

V

Alors, bons villageois, soyez contents, morbleu !
Dansez, chantez, riez, et rendez grâce à Dieu.

L'oiseau noir du sabbat sur une porte expire.
Ah! si quelqu'un jamais doit se mourir de rire,
Ça doit être le chat gourmand et paresseux,
Fripon insouciant, cafard voluptueux.
Car il n'ignore pas que le hibou, son frère,
Dont ces juifs ont creusé la couche funéraire,
Sauva des flots de miel, des meules de froment,
Des tas de foin, des sacs d'avoine assurément;
Que loirs et campagnols, rats des champs, rats de ville,
Tout y passait. Par an, il en croquait six mille.

L'homme a crucifié son ami. Les jours gras
Vont renaître pour vous, rongeurs. — Vivent les rats!

L'UTOPISTE

Août 1844.

I

La nuit tombe; de loin, la touchante hirondelle
Vers son nid fécondé revient à tire-d'aile.
D'autres petits oiseaux, abrégeant leurs chansons,
En hâte, avec amour, regagnent les buissons,
S'abattent dans les blés, glissent sous les feuillées
Pleines en ce moment de voix émerveillées,
Tandis que l'alouette, au solitaire accent,
D'un ciel tout de saphir, joyeuse, redescend.
L'ombre gagne. Soudain le faneur brun et leste
Ramasse au bout du champ ses sabots et sa veste.
La fourche sur l'épaule, il longe les halliers
Et, traversant les prés bordés de peupliers,
Songeant à qui l'attend là-bas, à Madeleine,
Il prend l'étroit sentier qui sillonne la plaine
Et conduit au village où ses yeux vont cherchant
Le vieux chaume noyé dans les feux du couchant.

II

Comme entre eux babillaient le feuillage et la source,
Deux hommes fatigués d'une pénible course
Au penchant des coteaux ombreux allaient s'asseoir
Aux pieds de la saulée, à cette heure du soir,
Près d'un petit ruisseau qui, sur ses bords fertiles,
Arrosait en fuyant quelques plantes tranquilles.
Le premier qui marchait courbé sur son bâton
Ainsi qu'un pèlerin qu'on voit à l'horizon,
Etait un doux vieillard voûté, grand et robuste.
L'autre, son compagnon, non chêne, mais arbuste,
Semblait interroger bien au delà du ciel
Quelque chose à la fois de vague et de réel.
Un large vêtement d'une toile grossière,
Guêtres et lourds souliers inondés de poussière,
Tel était leur costume. On voyait le vieillard
Porter on ne sait où son triste et long regard.
Des soupirs étouffés, des plaintes orageuses
Jetés de loin en loin aux brises voyageuses
Trahissaient le secret et la morne langueur
Qui remuaient au fond dépeuplé de son cœur.
Puis, un sourire errant sur sa lèvre muette,
Il laissait retomber son regard et sa tête.
Le jeune homme, attentif non sans quelque souci,
Front pâle, cheveux blonds, prit la parole ainsi :
— Père, consolez-vous, les cieux ne sont pas vides :
Je sens qu'il est dans l'air des généreux fluides
Qui nous portent vers Dieu dont l'immense bonté
Aspire en souriant toute l'humanité.
Oui, lorsque d'ici-bas, les âmes par volées
S'en vont frapper de l'aile aux voûtes constellées,

Dans l'infini des cieux s'ouvre l'éternité.
— Ah! mon fils, répondait le vieillard attristé,
Dans l'œuvre du Très-Haut il est plus d'une énigme.
Non, rien n'est expliqué de ce thème sublime.
Hélas! plus d'un docteur, la tête dans la main,
Dit, croyant l'entrevoir : « Attendons à demain! »
Mais demain le mot fuit, et las de le poursuivre,
Le penseur désolé s'affaisse sur son livre,
Et sur les pas du temps se flétrissent ses jours,
Ses jours usés sans fruit. Mais lui, comme toujours,
Ainsi que le vieux Faust, avide de science,
Il creuse, il fouille, il cherche, ange de patience,
Dans toutes les splendeurs de la création
Ces éternels sujets de méditations.
Eh! qu'en retire-t-il? Déjà le ciel se couvre,
L'horizon s'obscurcit, le sépulcre s'entr'ouvre,
Alors qu'il va, pensif, à l'ombre des cyprès,
De la mort qui l'attend épier les secrets.
Mais là rien ne trahit l'insondable mystère
Qui repose muet sous quelques pieds de terre...
Que de flambeaux j'ai vu s'éteindre dans la nuit
Des ténèbres que Dieu met entre l'homme et lui!
Les hommes, ô mon fils, dans la sphère où nous sommes,
Sont-ils faits pour l'erreur ou l'erreur pour les hommes?
On ne sait. Je suis vieux. Je vois dans nos cités
Des actes effrayants, des monstruosités
Se commettre au grand jour et traîner sur les dalles,
Dans un infâme éclat, leurs infâmes scandales.
Je suis vieux. Je m'en vais. Oui, mon fils, je m'en vais,
Tristement convaincu que ce monde est mauvais,
Qu'il est et qu'il sera l'éternel incurable,
Le sublime rampant, le divin misérable.
En vain le soleil luit sous un ciel vaste et beau,
Chacun s'en va criant : Nous manquons de flambeau!
Qu'importe la boussole aux passagers des âges

Si la mer est sans fond, sans port et sans rivages ;
Si comme le follet sur le bord des étangs
L'homme passe et n'est plus qu'un fantôme du temps ;
Atôme prisonnier dans son immense cage,
De la fatalité le fatal héritage ?
Que de maux, que de maux pour nous autres vieillards
De voir nos beaux levers n'être plus que brouillards !
On dirait que la France, en reniant sa gloire,
De ses jours de grandeur veut dépouiller l'histoire.
A quoi nous ont servi tant de brillants exploits
A nous qui refaisions nos mœurs, nos arts, nos lois,
Aux sinistres lueurs de ces luttes civiles
Qui semblaient dévorer les hameaux et les villes?

III

— Gémir ce n'est pas vaincre. A quoi sert de gémir?
Il s'agit de lutter, il s'agit d'affermir,
Répondit l'utopiste. En vain la vieille Europe
Sous quelques oripeaux surannés s'enveloppe.
Les spectres du passé, fantômes éclatants,
Aujourd'hui ne sont plus que les représentants
Des choses qui s'en vont, d'un monde qui chancelle
Sous les éruptions d'une Europe nouvelle.
— Rêves, illusions, poétiques erreurs,
Purs mais derniers reflets du foyer des grands cœurs,
S'écria le vieillard d'une voix sourde et lente,
Jetant aux vents des nuits sa plainte désolante.
Oui, les blés sont en fleurs, même en grains, mais pour qui?
Puisque le moissonneur n'aura pas son épi ?
Des serviteurs du Christ pourquoi cette hécatombe
Quand vos dogmes nouveaux n'engraissent que la tombe?
Vous avez cent fripons pour un homme de bien,

Des tribuns, des vendeurs... et des Titus, combien ?
Aux pieds des parvenus du hasard on escompte
Les trahisons en tas. A peine si l'on compte.
Sous ton soleil blafard, ô résignation !
Le peuple s'accroupit dans la stagnation.
Malheur au tâcheron qui délaisse sa tâche !
L'esclave résigné ne fut souvent qu'un lâche !
Se soumettre à son sort, c'est l'avoir mérité...
— Mais qui lutte est absous de son adversité,
Répondit l'utopiste avec sagesse et force.
Toute sève l'hiver se fige sous l'écorce ;
La terre sur le grain referme ses sillons;
L'enfant perd sa gaîté sous de mornes haillons.
Plus de chants, plus d'amours : les campagnes désertes
Comme d'un linceul blanc de neige sont couvertes.
L'oiseau frileux se tait ou jette tristement
Un faible cri, timide écho de son tourment;
Et l'affreux vent du nord, courbant l'homme qui tremble,
Abat, brise, balaie et le chêne et le tremble,
Fend la pierre et le sol, glace les fleuves; mais
Il ne peut qu'engourdir; anéantir, jamais!
Dieu le regarde, il fuit, tout se fond, et la sève
Bouillonnante du sol au plus haut fût s'élève.
De nos sillons rouverts sortent des flots de blés;
L'arbre voit dans ses fleurs mille oiseaux rassemblés;
Puis les étangs, les lacs, qui soulèvent leur voile,
Les déchirant soudain, réfléchissent l'étoile.
Ainsi que l'Univers, pour fleurir à propos,
Les peuples fatigués ont besoin de repos.
Qui va trop vite tombe ; et qui ne sait attendre
Vient se briser au but qu'il ne peut plus défendre.

Vous souriez! C'est vrai, toujours l'adversité
Au fond des cœurs blessés met l'incrédulité,
Dernier fléau du siècle ; aux mains de la souffrance

Il brise le bâton et dit : Plus d'espérance!
Faut-il, autres Samsons, faire crouler sur nous
Le temple de la paix et nous écraser tous?
Travail de désespoir aveugle et de ténèbres
Qui ne laisse après lui que fantômes funèbres.
Minons mais construisons, et que dans notre main
L'outil saint du labeur soit pur de sang humain.
D'un siècle ensanglanté naît la tristesse amère,
Ne léguons pas cette ombre au soleil d'une autre ère.

— Paroles de rêveur, fit le vieux plébéien.
Pour vaincre, l'action est le plus sûr moyen;
Dans sa course elle entraîne, et détruit, et féconde.
Et dégage le bien du linceul du vieux monde!
— Qui vante l'action ou qui veut la hâter
Doit du fait à la cause avant tout remonter.
Mon père, il faut attendre et réfléchir encore.
Par la réflexion toute œuvre s'élabore;
Le fusil de l'émeute éclate dans la main
De celui qui s'en sert au nom du genre humain.
— Quand sous les feux du jour s'affaisse la ramée,
O mon fils, quand la plaine immense est enflammée,
Quand de mornes vapeurs qui traînent sous le ciel
Engorgent nos poumons d'air pestilentiel,
Quand le vieux défricheur qui gerbe ses lavandes
Respire tout en eau la poussière des landes,
Lorsque tordus, enfin, sous l'haleine des vents,
S'agitent avec bruit les peupliers mouvants,
On dirait que le Temps, qui plane sur les âmes,
Pour tout réduire en cendre a des ailes de flammes;
Mais à l'horizon noir brille et brille l'éclair;
Le nuage répand à flots la pluie et l'air;
Et la terre, ô mon fils, qui semblait se dissoudre,
Plus belle reverdit sous un coup de la foudre!

— Quoi! nous retournerions au coup brutal du fait?
— L'orage fut toujours précurseur d'un bienfait.
— Hier il a détruit du pauvre le refuge.
— Celui qui veut le bien n'aura que Dieu pour juge!
L'avenir, c'est Lazare, et ce monde d'ennui
C'est la tombe qu'il faut foudroyer aujourd'hui!

IV

Et le vieillard laissa tomber sur sa poitrine
Ce cri de désespoir et sa tête chagrine.
Un silence terrible, effrayant, désolé,
Se fit alors au bord du chemin isolé;
C'était l'enfantement, une dernière crise,
Un de ces courts instants qui vous sauve ou vous brise,
Qui dans le sein d'un Dieu nous fait chercher la paix,
Ou qui dans le néant nous rejette à jamais,
Ne nous laissant pas même, au milieu de la route,
Ce mobile écriteau qu'on appelle le doute.
Les branches du bouleau tremblaient de plus en plus,
Les feuilles chuchotaient; des petits cris confus
S'élevaient par instants du fond de l'herbe haute,
Puis on entrevoyait un insecte qui saute;
Tandis que loin du cep quelques lièvres peureux,
Inquiets, s'enfonçaient dans les taillis ombreux.
Cependant le vieillard, dans son doute inflexible,
Fixant à l'horizon un regard indicible,
Et de toute sa taille aussi se redressant,
La parole enflammée et le geste imposant,
Reprit — : Mon fils, là-bas, sur le fronton des temples,
Dans les panthéons même on biffe les exemples.
C'est ainsi que chez nous, les vendeurs des trois jours,
Colporteurs mensongers prostitués aux cours,

Sans pudeur ont livré l'Égalité nubile
Au vieux Pharisien acquéreur plus qu'habile,
Et la vierge liée au socle du veau d'or
Après avoir subi Nabuchodonosor,
Profanée aux regards de la mère patrie,
Succombe, et de ce viol naquit la bourgeoisie !
A quoi bon invoquer devant les maux d'hier,
Qu'on oublie à cette heure, un passé riche et fier ;
L'empire qui jetait une lueur profonde,
Astre qui s'élevait du fond d'un nouveau monde,
Des bras de la victoire arrivée au zénith,
Sous un grand coup de vent s'abat, tourne, finit,
Et tout saignant encor d'une longue épopée,
Superbe, s'engloutit avec sa lourde épée,
Tandis que s'abattant sur nos murs renversés
A son nid revenait l'autour des temps passés,
Insultant du revers de ses funestes ailes
Sous nos yeux consternés, ces deux tombes jumelles,
Celles de la Victoire et de la Liberté,
Qui n'ont pas dû revoir leur autel déserté !
Hélas ! les jeunes gens, dont l'âme est amoindrie,
Ne portent plus d'amour aux dieux de ma patrie !

V

— Et voulant consoler cette grande douleur,
Faisons, dit l'utopiste, un rêve de bonheur,
Rêve que, dès demain, au monde on puisse dire.
— J'écoute, fit le vieux, essayant de sourire.
Et son fils commença : — Toujours la Liberté
Fut la fille du ciel chère à l'humanité !
Oui, je vois s'élever, à l'ombre de ses ailes,
Des populations les phalanges nouvelles,

Les ténèbres d'en bas, sous son souffle puissant,
Pour des astres prochains s'en vont s'éclaircissant.
Mon père, plongeons-nous dans cette nuit profonde
Sous laquelle est caché le mystère du monde,
Pour ressaisir le fil de la tradition
Que le temps oublieux mêle à son tourbillon.

A lui-même inconnu, le premier né des hommes,
Sous des flots de rayons, dans une mer d'aromes,
Recevait sans gaîté, réduit au seul instinct,
Le prisme radieux qu'étale le matin.
Isolé dans l'Eden, pour lui tout est stérile,
Le soleil est sans feu, la nature immobile
Fait pour Adam les jours plus sombres que les nuits,
Car le temps inutile ajoute à ses ennuis.
Vaguement tourmenté, sans douleur et sans joie,
Dans l'immense gazon qui sous les vents ondoie,
Il cueille pour sa faim le beau fruit mûr qui pend
A l'arbre au pied duquel glisse un affreux serpent,
Monstre qui dessécha sous sa bave funeste
Et les fleurs et les fruits de l'asile céleste.
— Plus loin j'expliquerai ce symbole effrayant. —
Or, Adam s'ennuyait de son séjour, n'ayant,
Et pour tout idéal qui dore l'existence,
Que les pâles soucis enfants de l'ignorance.

Dieu le voit, et soudain prenant l'homme en pitié :
« Adam, reçois de moi ta plus sainte moitié. »
Dieu dit. Et sous l'azur, que son regard élève,
Tout à coup apparaît le doux visage d'Eve.
Eve sourit. Adam, pour la première fois,
Dans son cœur étonné croit entendre une voix.
Il écoute, voilà, sous l'on ne sait quel charme.
Dans ses regards troublés l'homme sent une larme.

Il s'arrête, il soupire, épris de mille feux.
Enfin la femme est là, sous des flots de cheveux,
Dont chaque anneau doré d'un rayon de l'aurore
L'enveloppe et la fait plus séduisante encore.
L'homme reçoit alors dans sa confuse ardeur
La première leçon de la sainte pudeur.
Eve lui dit : L'amour, cette fleur solitaire,
Veut pour s'épanouir les ombres du mystère,
Et s'enfuit en laissant les désirs inquiets
Voltiger sur ses pas comme des feux follets.
— Est-ce une vision trompeuse qui s'achève?
Crie Adam étonné. Que m'importe! ange ou rêve,
Pour te suivre quelqu'un m'a mis des yeux au cœur...
— Ainsi l'homme toujours poursuivra le bonheur!
Interrompit le vieux courbé sous sa tristesse.
— Telle est la volonté de la haute sagesse,
Repartit l'utopiste, et sous le coup fatal,
L'homme a placé là-haut son dernier idéal...
Puis il continua : Donc, le sein plein de flamme,
L'homme voulut revoir ce que rêvait son âme.
Et comme il sanglotait, las d'être seul, un jour
Eve mit dans son cœur le miel de son amour.
Dès lors tout exista. Le zéphir en voyage,
Comme un hôte invisible agite le feuillage.
Des arbres verdoyants, touffus et sans aînés,
Inclinent vers le sol des rameaux fortunés.
Le raisin se trahit sous la feuille des treilles,
Les prés sont étoilés et de fleurs et d'abeilles.
Tout s'anime à la fois. Le soleil radieux
Monte, monte, embrasant l'immensité des cieux.
Ce n'est que joyeux cris, que suaves haleines
Dans les creux des rochers, sur les eaux, dans les plaines.
De la création c'est l'hymne universel,
Qui, baigné de parfums, rend grâce à l'Eternel.
Pour la première fois Adam va se connaître,

La vierge de l'Eden lui révèle son être,
Et dans l'enivrement d'un immense baiser,
L'homme sort de la brute et commence à penser.
Quelle était donc cette Eve? ô sublime mystère!
Et que révélait-elle aux ombres de la terre?
Ce qu'elle était? Voilà, sur le torrent des jours,
Ce que l'homme rêveur se demande toujours.
Ce n'était point assez d'avoir créé d'un geste
Le ciel, la terre et l'eau. Pour la bonté céleste,
Ce n'était point assez d'avoir fait l'homme, non.
Il fallait plus encor pour que l'œuvre fût bon.
Aussi de son séjour ouvrant le sanctuaire,
Dieu, voulant d'un rayon sanctifier la terre,
Dit à l'amour : « Soyez! » et l'amour fut, et Dieu
Dit encore : « Volez loin du céleste lieu!
Descendez sur la terre et que l'œuvre s'achève.
Régnez dans l'univers sous la figure d'Eve.»
Mon père, telle était la femme dans l'Eden.
Enfin parmi les fleurs du mystique jardin,
Eclose avec l'amour, précurseur du génie,
Eve dispense alors sa tendresse infinie,
Et son amour ajoute à ses dons précieux,
Car il a dérobé la poésie aux cieux.

VI

Et le vieillard prêtant une attention profonde
A ces graves récits des premiers temps du monde,
Reprit : — Mon fils, d'où vient que cette joie a fui,
Que tout meurt et s'éteint dans un long jour d'ennui?
Le soleil redescend derrière la montagne.
Pâles, nous grelottons sous la nuit qui nous gagne,
Et l'homme, las d'errer des plaines aux sommets,
Dans le jour qui décroît s'attarde pour jamais.

— Mon père, en ce temps-là de douceurs ineffables
Il se fit cependant des choses incroyables.
Le noir esprit du mal, comme un mortel frisson,
Pour frapper l'homme au cœur assaillit sa raison.
Or, l'amour exilé dans le sein de la femme
Venait de reployer les ailes de son âme,
Car aimant la beauté, la grâce, la douceur,
Enfant, il s'attachait aux lèvres de sa sœur.
Mais l'homme, devenu l'ennemi de lui-même,
Fatigué d'adorer celle qui toujours l'aime,
L'homme fermant son cœur à qui lui tend les bras,
A cette ombre sans cesse attachée à ses pas,
Las de la proclamer son étoile choisie,
Son calice embaumé, sa sainte poésie,
Oui, l'homme insatiable, épuisé de bonheur,
Par d'incessants désirs accable le Seigneur.
Il rêve d'autres biens. Il gémit ou blasphème,
Tandis qu'à ses genoux, d'un sourire suprême,
Eve, belle d'amour, caresse ses douleurs,
Et semble l'enivrer de tendresse et de pleurs.

Cette fois Dieu fut sourd. L'homme, vampire étrange,
Après s'être endormi sur le cœur de son ange,
Se réveille et lui dit : — Verse-moi des trésors,
Des charmes, des plaisirs inconnus jusqu'alors.
Eve lui répondit : — Je n'ai que les seuls charmes
Que le ciel m'a donnés, se tait, verse des larmes,
Et tout redevint triste. On vit l'oppression,
Et l'abus de la force, et la division
Déraciner l'Eden. Eve, presque captive,
Jette aux pieds de son maître une plainte craintive,
Se voile et sous le joug elle perd la beauté,
L'amour, la poésie avec sa liberté.
Adam, lui, perd l'Eden, riante solitude,
Terrible châtiment de son ingratitude.

Dieu punit les ingrats : c'est pour l'avoir été
Que l'homme fut frappé dans sa postérité.
Le serpent tentateur, père, c'est l'athéïsme
Qui lui fit mordre au fruit amer de l'égoïsme ;
Non cet ange aux yeux bleus qui, loin de l'accabler,
Victime de sa chute, aime à l'en consoler.
— Donc, pour l'éternité, notre race maudite,
De son jeune berceau pour jamais est proscrite,
S'écria le vieillard. Les siècles dans leurs cours,
Rapides et nombreux, se succèdent toujours,
Elèvent d'une main et détruisent de l'autre,
Emportant et sans choix le tyran et l'apôtre.
Ainsi l'humanité, comme un honteux haillon,
Du temps capricieux suivra le tourbillon,
Gémira dans l'exil jusqu'à ce que, flétrie,
Elle remonte au ciel, sa première patrie ?
Mon Dieu ! cet idéal que l'on rêve ici-bas
Dans la cendre du sol n'existerait-il pas ?
Ah ! voici que mon cœur, au terme de la route,
S'emplit de plus en plus des ténèbres du doute.

— Non, non, fit l'utopiste, à l'étoile du soir
Dieu n'a point arraché les rayons de l'espoir ;
Mais il a dit à tous : — Les cieux, les eaux, la terre
Tourneront désormais dans la nuit du mystère,
Et l'homme ne verra pointiller l'avenir
Qu'aux lointaines lueurs du vague souvenir.
— Enfin, dit l'utopiste, enfin, de course en course,
L'homme purifié remonte vers sa source.
L'Eden va refleurir ainsi qu'aux premiers jours
Sous les vents embrasés du souffle des amours.
La foi qui chancelait reprend son équilibre.
La tendresse renaît sur le monde ; Eve est libre !
Elle écrase du pied, sur le gazon natal,
Le ventre venimeux du froid serpent du mal.

Elle appelle, et sa voix, tendre comme une lyre,
Réveille sur la terre un fraternel délire,
Du peuple vagissant réchauffe la langueur
Et l'arrache au linceul glacé de la douleur.
Le rire de la joie éclate avec des larmes;
On respecte les mœurs, les vertus ont des charmes.
Dans le banquet commun les fruits sont partagés :
Il n'est plus de remparts, il n'est plus d'étrangers.
L'égalité sourit. L'égalité, mon père,
Ce n'est pas un niveau, c'est plus, c'est une mère!
Tout se change : du fond d'effroyables débris,
Où des pauvres pleuraient, sont de calmes abris.
On ne voit plus passer, dans les brouillards des rues,
Le front décoloré sur des épaules nues,
Nos faibles sœurs qu'un jour d'affreuse pauvreté
Livra pour quelques sous à la perversité.
Le baiser maternel qui fleurissait leur joue,
Père, n'est plus sali par des lèvres de boue.
L'amour dompte les cœurs sans les tyranniser;
Le grand siècle est venu; tout va s'organiser.
A l'abri de nos droits, le travail, la patrie,
Vont sur les nations répandre l'industrie.
La misère d'un seul fait la honte de tous :
Cachons-la sous des fleurs et non sous des verrous.
Sachons sanctifier, loin des grandeurs serviles,
La faucille des champs et le marteau des villes.

Or donc cet idéal, qu'on ne peut définir,
Des biens qu'on a perdus n'est que le souvenir.
Mon père, interrogez les cieux, la terre et l'onde.
Dites, où monte-t-il, ce grand soupir du monde,
Ces longs tressaillements de la création,
Ces rêves de bonheur, cette aspiration
Qui nous fait admirer aux heures solennelles
Les immenses tableaux des beautés éternelles?

Où va ce mouvement, ce flot précipité,
Ce flux et ce reflux qu'on nomme humanité?
Où va-t-il? Ecoutez! où va le vent qui passe,
Et ces hymnes de nuit qui vibrent dans l'espace;
Où montent ces soleils, ces astres éclatants,
Ces globes enflammés, frères jumeaux du temps?
Dieu le sait. A chacun il imposa des règles :
Aux soleils dans les cieux, aux grillons dans les seigles.
Depuis les gouttes d'eaux qui tombent par milliers
Ainsi que des rubis sur les fleurs des halliers,
Jusques à l'Océan, dont la voix des abîmes
S'élève tristement comme un chant de victimes,
Tout gravite à la fois dans l'éternel chemin
Où l'homme né d'hier arrivera demain.
Ainsi l'humanité tournant sur elle-même
Remonte incessamment son échelle suprême.
L'homme n'invente rien, mon père, et l'avenir
Qu'il rêve et qu'il poursuit n'est que le souvenir.

— Mon fils, dit le vieillard, hâtons-nous de répandre
Les rêves de bonheur qu'ici je viens d'entendre.
Offrons notre martyre aux puissances d'en haut :
Un sang pur doit encore ennoblir l'échafaud!

VII

A peine avait-il dit ces paroles funèbres,
Que l'on vit s'élever du milieu des ténèbres
Une flamme soudaine et rouge qui jetait
Sur le feuillage vert un éclatant reflet.
C'était le feu lointain de quelque pauvre pâtre;
La nocturne lueur qui dénonçait son âtre

A la frayeur des loups. Alors, de leurs rameaux,
Trompés par cet éclat, mille petits oiseaux
Descendent trop hâtifs du milieu du feuillage,
Tournent autour du feu qui monte davantage,
Et, croyant que c'était le jour qui se levait,
A la flamme aspirante ils laissent leur duvet,
Jettent des cris plaintifs et retombent sans ailes
Dans le brasier d'où part un foyer d'étincelles.

Le vieillard regardait ce drame de trépas
Quand son fils lui cria : — Terrible exemple, hélas !
Oui, lorsqu'une pensée apparaît incertaine
Dans la nuit, aux regards de la foule lointaine,
Mon père, gardons-nous de tout brutal réveil
Qui pourrait la jeter dans un risque pareil.
Souvent le malheureux que le besoin dévore,
Agitant un flambeau, nous dit : Voici l'aurore !
Et d'autres malheureux, du fond de l'horizon,
Accourent aux lueurs de ce morne tison ;
Mais comme ces oiseaux s'abattent dans les villes
Et tombent aux brasiers de nos guerres civiles,
D'où la pensée alors, effrayée en naissant,
Se voile et disparaît dans un fleuve de sang !

Ici le jour parut, et la robe de Flore
Se teignit tout à coup du pourpre de l'aurore.
L'herbe des prés luisait comme un champ de cristal,
Le lys majestueux blanchissait dans le val ;
Voilà que par les airs un hymne saint commence ;
Les eaux, les bois, les champs mêlent leur voix immense,
Saluant les rayons du soleil radieux,
S'élèvent pleins d'amour dans la splendeur des cieux.
L'utopiste, frappé de ce tableau sublime,
Etreignant dans ses bras le vieillard qu'il ranime,

S'écria : — Le soleil brille éclatant et doux !
Ainsi la vérité doit se montrer à tous.
La foule, réveillée à son feu qui féconde,
Va peupler de ses chants les vieux échos du monde !
Le vieillard, souriant à ce rêve lointain,
S'écria : — Proclamons le retour à l'Eden ;
Dans mon cœur desséché le sang se renouvelle.
Voici le jour, partons ! J'ai la bonne nouvelle...

Et l'écho répéta cette voix du saint lieu :
— Fils, il est un Eden ! — Mon père, il est un Dieu !

FIN DU PREMIER LIVRE

LIVRE II

LES ÉCHOS DE LA RUE

DÉDIÉS

A BÉRANGER

DÉDICACE

BÉRANGER,

Il y a six ans déjà, vous m'écriviez ces paroles bienveillantes : « Doué, comme vous l'êtes, de pensées généreuses, de courage, « de sensibilité, ne vous écartez pas de la voie que vous avez « choisie; vous en serez récompensé par l'utilité qui en résultera « pour vos frères en souffrance et par le suffrage de tous les « hommes de cœur. »

Vous m'avez dit : Courage! et j'ai fait ce livre.

Acceptez-en la dédicace comme expression de la reconnaissance d'un enfant de la rue, de l'un de ceux à qui vous avez fait espérer un peu de gloire dans l'application au travail et la pratique de la sagesse. A défaut de mérite littéraire, dédiés à vous, les *Échos de la rue* auront du moins une signification.

Tout à vous de cœur,

SAVINIEN LAPOINTE.

Plaisance, juin 1850.

FOLLE

Octobre 1881.

I

Oui, folle on la disait : sa belle chevelure
Sur un front nuageux flottant à l'aventure ;
Dans ses yeux point de pleurs. Et cependant un mal
Cruel, intérieur, comme un ver sépulcral
Détruisait lentement cette femme encor forte,
Roulant par les chemins comme une feuille morte.
De son visage, avant qu'il n'ait ce teint fiévreux,
Les contours éclataient en rayons lumineux.
Ce qui reste aujourd'hui de sa beauté plastique
Semble un débris confus de quelque marbre antique.
Les badauds ameutés se ruaient sur ses pas
Comme autour d'une farce un jour de Mardi-Gras.

Ne pouvant s'expliquer sa brutale parole,
L'un l'autre se disait : — Elle est ivre, elle est folle.
Lamentable raison des heureux et des sots :
La folie ou l'ivresse, il n'est point d'autres maux.

II

Et comme trébuchant dans sa course rapide,
Riant ou sanglotant, inspirée ou stupide,
Secouant au soleil des haillons sans couleur
Sous lesquels saillissaient les os de la maigreur,
On la vit accoster, l'arrêtant au passage,
Un homme qui fumait au fond d'un équipage :
« Monsieur l'industriel, vous imprimez, dit-on,
« Pour ces beaux magasins la laine et le coton ?
« Vos travailleurs noyés de vapeurs assassines,
« Du matin jusqu'au soir encombrent vos usines ?
« Vous rêvez, n'est-ce pas, de bras à bon marché ?
« Quant aux bras féminins, ils sont sans débouché.
« Les femmes sont de trop ; peut-être aussi les hommes,
« Dont les deux ou trois francs appauvrissent vos sommes.
« Puisqu'on a proclamé le travail au rabais,
« Embauchez mes enfants ; pour dix sous prenez-les !
« Petits, vous ramerez sur les flots d'or du riche.
« Non : *Plus d'enfants oisifs !* comme dit une affiche.
« Il est temps de gagner le pain que vous mangez
« Au prix de tous les maux et des plus grands dangers ! »
Ces enfants, fleurs sans air que la bise déflore,
Répondaient en pleurant : La rue est chaude encore ;
Laissez-nous y courir, mère, et jouer un peu.
Si la rue est au roi, le soleil est à Dieu.
« Non ! non ! Suivez cet homme : au comptoir des victimes
« Vous toucherez ce soir vos cinquante centimes. »

III

Et chacun d'écouter avec étonnement
Les singuliers propos de cette âme en tourment,
Laquelle allait mêler sa verve de sibylle
Au cornet à piston qui fait danser Mabille.
Et pâle, secouant dans ses cris acharnés
Les barreaux verts du bal de ses doigts décharnés,
La folle apostropha quelques honnêtes filles
Qui passaient et de loin souriaient aux quadrilles,
Avec le gai panier du saint travail au bras :
« Laissez dans vos greniers tant d'ouvrages ingrats.
« Fuyez les magasins où l'on souffre, où l'on rampe.
« Jetez l'aiguille aux vents, éteignez votre lampe.
« Travail et chasteté sont des dieux vermoulus.
« De la simplicité? Personne n'en veut plus.
« Ce front que vous penchez sur des métiers arides,
« Sous la neige bientôt va se charger de rides.
« Tous ces mille besoins, compagnons du malheur,
« D'un hiver trop hâtif amènent la pâleur
« En mêlant à l'éclat de vos belles années
« Le nénuphar des eaux aux couronnes fanées.
« Que gagnez-vous? la faim... Que trouvez-vous? la mort.
« La preuve que le bien peut avoir son remords.
« Pour présent, le dédain. Pour avenir, l'hospice.
« Somnambules rôdant au bord d'un précipice,
« Allons, réveillez-vous! parfumez vos cheveux
« Avant que le grésil ne s'attache sur eux.
« La chasteté d'ailleurs ne fait pas de caprices.
« On sourit aux vertus, on couronne les vices.
« Dépouillez ces haillons dans vos logis fiévreux.
« L'estime n'est qu'un leurre offert aux malheureux. »

On entendit la voix d'une mère indignée
S'écrier : Ecrasons cette immonde araignée!

IV

L'autre, sans s'émouvoir, continuait ainsi :
« La peine est sous vos toits, les plaisirs sont ici.'
« Mazurquez, redovez sous l'orchestre qui grince.
« Les Don Juans étriqués sortis de leur province
« Par nos chemins de fer accourent tout fleuris :
« Ils ont fait connaissance avec Jean de Paris.
« Ces lions campagnards, altérés de vos charmes,
« Gras de l'or paternel, viennent faire des leurs.
« L'amour et la beauté chantent parmi les fleurs :
« Ce n'est que pour les sots que sont faites les larmes.
« Admirez de ce bal les soyeux tourbillons.
« Hier, ces enfants-là n'avaient que des haillons ;
« Papillons aujourd'hui, l'avant-veille chenilles :
« Parbleu, je le sais bien, puisque ce sont mes filles.
« Ça se mourait de faim et d'ennui sous un toit.
« C'est duchesse à présent ; ça fume, danse et boit.
« Qu'attendez-vous encor, puisque vous êtes belles
« Et que cela se vend ? Vendez !... faites comme elles. »

Une enfant de seize ans à ce discours de mort
Trembla comme une fleur sous les bises du Nord.

V

Ici, cuivres, tambours et marches militaires
Retentirent, suivis d'un flot de prolétaires.

Un régiment passait. La folle s'arrêta,
Et, relevant la tête, en long rire éclata.
Des hommes travaillaient sur un échafaudage
Qui s'élevait du sol jusqu'au sixième étage.

« Que faites-vous là-haut, bâtisseurs de maisons,
« Héroïques couvreurs, intrépides maçons,
« Victimes du vertige, et que l'ingratitude
« A baptisés du nom de « vile multitude »?
« Que faites-vous là-haut? disait-elle à ces gens
« Qui ne comprenaient pas ces propos affligeants.
« Laissez là, croyez-moi, vos grands travaux d'esclaves!
« Vous êtes ouvriers, vous deviendrez des braves.
« Vos bardes ont en vain poétisé l'outil;
« Jetez ça loin de vous, ramassez le fusil.
« Construire n'est pas vaincre. Apprenez mieux l'histoire :
« Vous ne serez jamais que des brutes sans gloire.
« La gloire, mes enfants, elle est sous les drapeaux,
« Non dans les plis grossiers des tabliers de peaux.
« Où sont vos croix d'honneur pour des faits intrépides?
« Quand vous tombez blessés, où sont vos Invalides?
« Malheur! Quand le travail vous arrache une main,
« Si votre faim tend l'autre aux heureux du chemin :
« La police vous guette, enfants, hommes ou femmes,
« Pour vous précipiter dans ces dépôts infâmes.
« Travail n'est pas service. Enrégimentez-vous :
« L'avenir appartient aux hommes de courroux.
« Désertez le chantier pour le camp militaire.
« Le premier des honneurs est d'opprimer la terre.
« Dans les vapeurs du sang l'épaulette fleurit,
« Et pas plus qu'au travail à la guerre on périt.
« Puis cela mène à tout : le hasard multiforme
« Pour ses grands coups de dés a choisi l'uniforme.
« Le matin conquérant, et le soir dictateur...
« Vends-toi, bon à tuer ; voici le recruteur !... »

Clairons sonnant, tambours roulant sur quatre lignes
Couvrirent à propos ces paroles indignes.

VI

L'oreille contre terre, on la vit écouter,
Puis sourire; et sa voix aussitôt d'ajouter :
« Bravo ! ceci va bien ! c'est la guerre civile.
« La colère et le feu vont dévorer la ville.
« Arrachez ces pavés, gens de rien, malappris,
« Constructeurs de palais qui n'avez pas d'abris.
« Tisserand, va chauffer aux foyers de leurs schismes
« Tes nouvelles douleurs et tes vieux rhumatismes.
« Infortuné mineur, à plat ventre et rampant
« Dans tes noirs souterrains, ainsi qu'un vil serpent,
« Va secouer ta torche, ajoute à l'incendie
« Sous les convulsions de ta face enlaidie.
« Vous tous qui végétez au fond de vos greniers
« En prenant corps à corps la faim dans les métiers,
« La mansarde aujourd'hui se jette dans les rues.
« L'émeute enguenillée appelle ses recrues.
« Qu'attendez-vous encor, va-nu-pieds des faubourgs,
« Pour sonner le tocsin en réponse aux tambours ?
« Et vous, semeurs de blés, qu'il vente, tonne ou neige,
« Que l'inanition sur vos guérets assiège ;
« Vous qui pressez le vin et qui buvez de l'eau ;
« Vous, les las de souffrir, gens à blouse, à sarrau,
« Dites, qu'attendez-vous ? C'est l'heure où la vengeance
« Met le fer et la flamme aux mains de l'indigence.
« Armez-vous !... vengez-vous !... »
Une immense clameur
De la folle étouffa l'éloquente fureur.

VII

Alors, se dirigeant vers nos places publiques
Pleines de chants honteux et de regards obliques
(La folie a sa ruse), on la vit cette fois
S'avancer doucement, baisser même la voix,
Et comme chuchotant, murmurer à l'oreille
D'êtres infortunés, jeûneurs de l'avant-veille :
« Quoi ! vous restez oisifs à gémir dans un coin
« Quand voltige sur vous l'oiseau noir du besoin !
« Rôdeurs, voyez là-bas cette boutique avare.
« Lorsque viendra la nuit, armez-vous d'une barre.
« Vos bras sont musculeux, brisez-moi ces volets.
« Comme des fils d'archal, tordez ces gonds épais.
« La probité qu'est-elle ? Un faux mât de cocagne
« Où Crésus suspendit les préjugés du bagne. »

Parlant plus bas encor, mais d'un regard moins sûr,
Au fond d'une ruelle, à l'angle d'un vieux mur,
Elle accosta dans l'ombre une enfant nue et blême,
De la place Maubert innocente bohème ;
En route lui disant : « Vous aurez des habits
« De soie et de velours, du linge et des rubis.
« Seulement, taisez-vous ! et suivez-moi, petite... »
On ne l'entendit plus, mais allant vite, vite,
Elle entraîna l'enfant qui disparut ainsi...
Sur une porte infâme on lui cria : Merci !
La foule grossissante, indignée et farouche,
Voulait au nom du ciel qu'on lui fermât la bouche.

VIII

« Le ciel ! répondit-elle, en êtes-vous bien sûr ?
« Qu'appelez-vous ainsi ? Ce petit coin d'azur

« Où le regard troublé cherche, tâtonne, plonge,
« Pour en tirer, sait-on ?... Un céleste mensonge.
« Je sais, » dit l'ignorant. Et l'aveugle : « J'y vois. »
Comme elle était à bout de colère et de voix,
La police intervint, les sergents, les gendarmes.
Quelques vieilles du peuple, alors, fondaient en larmes.
Le commissaire enfin, la dernière raison
De la société, l'aborda sur ce ton :
— Où courez-vous? — Monsieur, je n'en sais rien. Ma mère
De la sienne reçut cette existence amère.
— Et vous venez ? — Monsieur, j'ignore d'où je viens ;
D'une longue douleur seule je me souviens...
— Vous vous nommez? — Mon nom ! fit-elle au commissaire,
Vous voulez le savoir... mon nom... c'est LA MISÈRE !

MOUCHERON L'APPRENTI

Juillet 1844.

I

Qu'a-t-il, le forgeron, le travailleur habile
Aux membres musculeux ? Il paraît tout débile
Et tout pâle aujourd'hui.
Qui peut l'avoir brisé comme cela ? Pauvre homme,
Il nous fait peine à voir, lui Médard, qu'on surnomme
Le *bravo* de l'ennui !

La semaine dernière encor dans sa boutique,
Il riait, il chantait, parlait à la pratique
De son heureux patron,
Ou pressait dans ses bras un tas d'enfants ingambes,
Qui venaient, frais marmots, se heurter à ses jambes...
Qu'a-t-il, le forgeron ?

Allons donc nous instruire auprès de la marchande,
Dont l'éventaire à fruits sur la place affriande
Nos chers petits garçons.
Quoiqu'il m'en coûte, à moi, de charger ma mémoire
Du récit douloureux d'une terrible histoire,
Puisqu'il le faut, osons!

La mère, dites-moi, quelle douleur égorge
Cet homme qui là-bas, dans le bruit du marteau,
Le visage brûlé par les feux de la forge,
Les yeux en pleurs, s'accoude aux lèvres de l'étau?

II

Mon fils, voilà quinze ans bientôt, à la Saint-Pierre,
Médard entra, prenant la tête de sa mère
Dans ses bras, sur son cœur, et, sous un doux souris,
Lissait ses cheveux blonds semés de cheveux gris.
Il aimait tendrement sa mère, ce jeune homme;
Il n'est besoin pour ça d'être né gentilhomme.
La maman devina que son garçon allait
De quelque passion confesser le secret;
Car, voyez-vous, monsieur, les mères sont habiles
A surprendre la foi de leurs enfants nubiles.
« Mère, lui dit Médard avec un air d'espoir,
Tu sais, Marie, enfant qui, du matin au soir,
Travaille et qu'on surprend à coudre le dimanche,
Intéressante à tous, si sereine, si blanche,
Point coquette, n'ayant, au soleil des beaux jours,
Qu'une robe d'indienne et frais bonnet toujours,
Prélevant quelquefois, sur son labeur, la dîme
Pour les pauvres; jetant, l'hiver, bonté sublime!

Quelques miettes de pain aux tristes passereaux
Qui viennent, grelottant, frapper à ses carreaux ?
Marie... eh bien !... je l'aime ! Or, cette douce fille,
Mère, si tu le veux, sera de la famille ? »

Deux ans après, monsieur, on rencontrait Médard
Dans la rue, au soleil, qui, sous un doux regard,
Berçait un bel enfant, mains blanchettes et fines,
Qui déjà lui faisait mille petites mines.
A l'homme il faut un but, ou, sans cela, l'ennui,
Le désordre aveuglé, le doute sans appui,
Le font incessamment, comme un brick sans mâture,
Dans la nuit du chaos flotter à l'aventure.
Rien n'avait dit alors au monde officiel :
Une étoile de plus vient d'apparaître au ciel.
Médard s'en consolait : un joli petit être
A son ciel un peu noir, pour lui, venait de naître.
Aussi fallait le voir passer, aller, courir,
Porter son fils au fond d'un tablier de cuir ;
L'homme se fait enfant alors qu'il devient père:
Doux miracle, monsieur, que la nature opère.
Mon Dieu ! comme il riait, le pauvre forgeron,
Avec son tout petit, son petit Moucheron !
Il le nommait ainsi dans sa parole amère.
Dieu, qui veut que les fils ressemblent à leur mère,
Avait fait celui-là si chétif, si souffrant,
Qu'un soir maître Médard, pleurant et souriant,
Le nomma Moucheron : surnom mélancolique,
Qui peint tout ce qu'avait l'enfant de rachitique.
Pourtant il s'élevait, et même, en grandissant,
Dans son corps délicat se colorait le sang ;
Ses yeux prenaient de l'âme et de l'éclat ; en somme,
Sous les traits de la femme on entrevoyait l'homme.
Médard en était fier ; la mère, dans son cœur,
Avec effusion bénissait le Seigneur.

Le dimanche arrivé, contents de la semaine,
On allait tous les trois s'ébattre dans la plaine,
Prendre l'air, déployé sous un vaste horizon.
La maman, orgueilleuse au bras de son garçon,
L'agaçait, l'entraînait, belle de ce délire
Que la probité met sur les lèvres du rire.

III

Un jour, tandis qu'au loin, avec un soin coquet,
Moucheron, pour sa mère, arrangeait un bouquet,
Médard dit à Marie, assise sous l'ombrage,
D'où l'on voyait passer le faste en équipage :
« Femme, notre garçon grandit, il a treize ans.
D'en faire un ouvrier ne serait-il pas temps?
Ne laissons pas germer la paresse inféconde
Dans ce cœur où déjà la sève surabonde.
La pâle oisiveté, qui fait nos jours pesants,
Parfois n'est-elle pas l'ouvrage des parents,
Qui n'ont pas su montrer à leur fils, jeune encore,
Combien le pur travail soutient, console, honore?
Car, l'amour paternel, comme tous les amours,
Faible dans sa douceur, n'a pas raison toujours :
La peur de mettre un fils de bonne heure à l'ouvrage
A fait plus d'une fois avorter son courage.
Pour le nôtre, en ses mains, qu'un marteau besogneur
Lui prouve qu'il n'est pas l'enfant d'un grand seigneur. »

En ce moment passaient de folles amazones,
Avec de beaux messieurs, en lorgnons, en gants jaunes.
« Hélas! reprit Marie en suivant du regard
Ce groupe fortuné qui courait au hasard,
Hélas! et l'incarnat vint colorer sa joue,
J'avais, pour notre enfant, mieux rêvé, je l'avoue. »
« Fille, reprit Médard en lui prenant la main,
De ces gens qui, là-bas, détournent le chemin,

Pour notre cher enfant le sort te fait envie :
C'est acheter bien cher le clinquant de la vie,
Qu'y mettre ce prix-là ! Sais-tu, ma pauvre enfant,
Ce qu'il faut de sueurs, de labeur écrasant,
Combien de travailleurs sont morts dans une année
Pour donner à ces gens cette folle journée ?
Equipage, chevaux, costume éblouissant,
Ah ! sont acquis trop cher acquis au prix du sang !
Que mon petit Médard garde aujourd'hui sa veste ;
Plus tard, il apprendra que la vertu modeste
Doit fuir ces vains plaisirs que les désordonnés
Achètent à grands frais, sous nos yeux consternés.
Tous ces hochets, or faux, qu'on étale avec pompe,
Ne sont que morne éclat, feu follet qui nous trompe.
Les honnêtes plaisirs, et c'est un lot de Dieu,
Au pauvre, humble de cœur, ma femme, coûtent peu.
Les diamants des rois sont moins beaux que nos roses.
Il faut savoir peser la probité des choses.
J'ai trouvé le bonheur dans ma simple maison :
Je n'en rêve pas plus, femme, pour mon garçon. »
« Mais, répliqua Marie à ce discours superbe,
Et de ses doigts distraits arrachant un brin d'herbe,
Mais sans aller si loin dans mon ambition,
Je rêve pour mon fils une profession
Qui le mène aux honneurs, sinon à la fortune.
Dans le chemin des arts n'en serait-il pas une ? »

Un sourire pénible éclaira tristement
Les yeux bleus de Médard. Il reprit doucement :
« Je reconnais bien là les trompeuses chimères,
Qui, pour perdre les fils, troublent le cœur des mères :
Les arts, ma pauvre femme, y songes-tu ? leurs fruits
Avortent dans la fleur sous le vent de nos nuits ;
Et puis l'arbre est si haut ! Avant d'atteindre au faîte,
Au moment d'arriver souvent on perd la tête ;

C'est ainsi que l'espoir, en déployant son vol,
Abandonna Moreau sur les cailloux du sol (1).
N'envions pas ceux-là, qui, forts dans la carrière,
Vont d'un pas ferme et sans regarder en arrière ;
Femme, nous ignorons leurs profondes douleurs.
Le manteau de l'orgueil nous cache bien des pleurs.
Va, personne de nous, ma pauvre bien-aimée,
Ne voudrait à ce prix un peu de renommée.
Allons, c'est convenu, mon petit Moucheron
Sera, comme son père, un brave forgeron
Travaillant tout le jour, sans souci de la veille,
Allant à l'atelier dès que le coq s'éveille,
Ne demandant à Dieu, le long de son chemin,
Que sa place au soleil et son morceau de pain.
Au diable, après cela, velours, dentelle ou soie !
Sous la laine, en sabots, on voit bondir la joie.
Que nous faut-il de plus ? Avec un peu d'esprit
On dirige sa barque, on meurt et tout est dit ;
Mais on lègue en partant, au logis qu'on délaisse,
Les vertus d'un bon cœur ; or, bonté vaut noblesse. »

Là-dessus, Moucheron accourut essoufflé
Avec de beaux bleuets, puis un épi de blé,
Et, se prenant le bras, la petite famille
Quitta, non sans regret, l'ombre de la charmille
En regagnant Paris au milieu des refrains
Qui, dans l'air chaud du soir, s'envolaient par essaims.

IV

« Allons, mon pauvre enfant, disait un jour Marie,
Puisque Médard prétend qu'à servir l'industrie

(1) Voir la note à la fin du livre.

On trouve gloire et bien, et comme le soldat
Sur le champ de bataille, on sert aussi l'Etat,
Voici ton tablier, mon pauvre petit homme.
Tu n'es plus un enfant, aujourd'hui l'on te nomme
L'apprenti Moucheron. Abandonne à la fois
Tes bons petits voisins et tes jouets de bois.
Mon fils, de tant d'amis que les patrons gourmandent,
Presque tous te suivront ; combien déjà t'attendent
Dans ces champs de labeur où l'on tombe toujours
Sans récompense aucune, hélas ! et sans secours !
Mais, va, comme disait ton père un jour de fête :
L'estime en reviendra toujours au plus honnête. »

— Madame, à l'atelier, Médard est triste et seul ?
— Oui, monsieur, triste et seul !
— Son fils ?...
— Est au linceul !
Voici : le mois dernier, par un jour de septembre,
Epris du pur soleil qui riait dans la chambre,
L'enfant s'écria : — Père, oh ! quel ciel ! quel beau temps !
Qu'il ferait bon courir dans l'herbe, au bord des champs !
— Ah ! petit Moucheron, ton aile est enchaînée,
Hein !... va, nous ne ferons qu'une demi-journée :
Puis après, vite au bois ! d'abord, à l'atelier.
Habits bas, dépêchons ! il nous faut travailler
Comme quatre à nous deux. Lorsque la tâche est faite
On est plus gai ; partant, point de deuil dans la fête,
Disait Médard. Allons, Moucheron, au soufflet !
Et le père, attisant la flamme qui ronflait,
Jetait un bloc de fer à la forge stridente,
Lequel bloc s'allongeait sur l'enclume tonnante.
Entre ces quatre murs enfumés, vaporeux,
Bras nus, l'homme et l'enfant sont en sueur tous deux.
Moucheron, Moucheron, empoigne la tenaille !
A moi ce lourd marteau ! commençons la bataille.

Très bien ! et v'lan ! et v'lan ! la barre se tordait
Comme un reptile au feu sous le marteau-cadet.
Médard était superbe à voir : « Très bien ! courage,
Père, » criait l'enfant au travailleur en nage.
Tout à coup, au milieu de l'étincelle en fleur,
Le marteau, fatigué sur l'enclume en labeur,
Se rompt, et, décrivant une courbe assassine,
Du pauvre enfant, monsieur, va frapper la poitrine...
Avec un cri sauvage et sourd, le forgeron
S'élance sur le corps du petit Moucheron.
Hébété, stupéfait, de ses bras il l'enlace.
D'abord de la blessure il veut sonder la place;
Triste père ! ses mains se rougissent de sang...
Puis d'un bond, l'œil hagard, pâle, se redressant,
Ivre de désespoir, courant de porte en porte,
Avec des cris affreux, le pauvre homme l'emporte.
« J'ai tué mon enfant ! » criait-il au faubourg,
D'une voix strangulée. Alors il court, il court,
Puis s'arrête, chancelle, et tombe dans la rue,
Livide, entre les mains de la foule accourue...
Et sa femme, monsieur, dans ce drame infernal...
— Assez, la mère, assez ! ce récit me fait mal...

V

O gloires des combats, de lauriers affolées !
Laissez-nous ajouter à vos sanglants trophées
La blouse et l'instrument qui n'ont pour piédestal
Dans leur triste abandon que le pavé brutal !

DEVANT UN MAGASIN

Devant ce magasin, pauvre fleur des mansardes,
Angélique ouvrière, à rêver tu t'attardes.
Dans tes beaux yeux je vois l'émotion
Que te cause l'aspect des étoffes nouvelles.
Ces rubans font tourner bien des jeunes cervelles.
Pour ces chapeaux quelle dévotion !

Ta chevelure est blonde. Un chapeau ? quel dommage !
Il nous déroberait l'éclat de ton visage.
Dans un thibet, rêver ensevelir,
Ah ! maladroite enfant, ta souplesse et tes charmes !
Le petit dieu narquois en verserait des larmes,
Et son flambeau pourrait bien en pâlir.

Ecoute, mon enfant, vive bergeronnette,
Rayon qui luit dans l'ombre, il faut rester simplette.
A dix-huit ans, on est l'astre du jour.
La toile te va mieux que la soie à nos dames.
Je ne te dirai rien sur le devoir des femmes ;
Mais leur beauté, ma fille, c'est l'amour.

MON RETOUR

Octobre 1844.

I

Souvent le grain tombé de sa tige natale,
Plein des feux du soleil, à l'aube qui s'étale,
Sous l'aveugle ouragan qu'on nomme le destin,
D'un bond est emporté vers quelque bord lointain ;
S'incruste, prend racine, et, sublime mystère,
Enrichit de ses dons les champs d'une autre terre.
Ainsi j'ai fait un soir que, d'un pas attristé,
J'entrais pâle et souffrant dans l'immense cité.
Oui, j'ai grandi vingt ans dans Paris, serre chaude,
Où tout croît au hasard : la justice et la fraude ;
Mais le vent qui me prit tout petit à mon sol
Me ramène aujourd'hui d'un gigantesque vol,
Et je revois la plage et ces chaumes agrestes,
De mes ans disparus chers et précieux restes,

Et je salue enfin la modeste maison
Que je quittai n'étant qu'un tout petit garçon.
Après avoir trouvé dans ma route obscurcie
Un bâton voyageur, un peu de poésie,
Sens, je viens te revoir, toi, tes bords florissants,
Oasis embaumé de mes plus jeunes ans.

II

L'ange du souvenir à la lèvre vermeille,
Causeur mystérieux, m'a souvent à l'oreille
Fait entendre la nuit ces enfantines voix,
Que jetaient par les airs mes amis d'autrefois.
« Ecoute, disait-il, au fond de nos vallées
« D'où l'on voit s'élever ces légions ailées
« Et ces gazouillements qni sortent du buisson,
« Le chant de la fauvette et celui du pinson.
« Entends-tu les soupirs de la douce mésange,
« Les cris du roitelet qui va de grange en grange?
« Lève un moment la tête, et sur l'arbre fleuri
« Vois le chardonneret égayer son abri;
« Vois le grand cerisier qui, sous l'aile des brises,
« S'agite et laisse voir des bouquets de cerises;
« Et ces milliers de voix qui sortent des sillons,
« Et les airs et les fleurs tout pleins de papillons;
« Enfin, tout ce qui naît au fond de la feuillée
« Ou qui va s'envoler à l'aube émerveillée;
« Et, courbé dans sa vigne, enfant, ne vois-tu pas
« Ton grand-père dont l'âge a ralenti les pas?
« Puis le bois de Montard, tout émaillé de fraises;
« Puis les petits garçons empêtrés dans les glaises;
« Puis, au loin, dans la tour, entends-tu le bourdon,
« Qui semble te crier : Viens donc ! viens donc ! viens donc?»

Ainsi le souvenir que, rêveur, on écoute,
Me ramenait toujours au début de ma route.
Je reviens ; mais le deuil, hélas! de toute part
Obscurcit l'horizon si clair à mon départ :
Je ne retrouve plus sur le seuil de leur porte
Mes chers petits amis. Le temps qui tout emporte
A dispersé les uns ; les autres ne sont plus.
La mémoire se perd, et tout devient confus ;
Le vieillard que j'aimais, sous la pierre glacée
Repose maintenant, et, la tête baissée,
Je m'arrête sur l'herbe où je cherche en pleurant
Mon aïeul bien-aimé, mon bon aïeul absent.
Ah ! Dieu ne nous rend pas ce que garde la tombe.
Qu'est-ce donc que la vie ? Une étoile qui tombe,
Après s'être égarée aux nuages d'en bas,
Que l'on subit, qu'on pleure et qu'on n'explique pas.
Quel est son but? Dieu seul en connaît le mystère ;
L'homme aux pieds de la mort est réduit à se taire.
Le prêtre dit : « L'enfer plein des cris du remord
« Voit un juif qui fut bon, dans les feux, qui se tord. »
Le philosophe dit : « La raison, la science,
« Sont nos dieux ici-bas ; la mort, c'est l'ignorance. »
Prêtre d'un dieu vengeur, je frémis sous le tien ;
Prêtre de la raison, tu ne m'expliques rien.
Convenez-en tous deux, vos paroles superbes
En disent moins ici que ces fleurs, que ces herbes,
Dont l'éclat ondulant sous la splendeur du jour
Semble couvrir les morts par un reste d'amour.
Telle est la vie, hélas! Tout naît, vit et succombe ;
Vous partez? Au retour, vous heurtez une tombe ;
La voix qui vous criait : Cher enfant, reviens-nous!
S'éteint, et le désert s'allonge devant vous.

111

Ainsi je m'exprimais, lorsque des voix sans nombre
Ravirent mes esprits à la tristesse sombre.
Insectes dans les airs, mouches et papillons,
Abeilles sur les fleurs, libellules, grillons;
Chants des oiseaux au loin, voltigeant dans les plaines,
Des forêts et des prés les suaves haleines,
Tous les bruits du passé, tous les sons d'autrefois
Me jetèrent à flots leurs innombrables voix.
— Le voilà! le voilà! le voilà! disaient-elles;
Éclatez, boutons d'or; oiseaux, battez des ailes;
Riez, échos des bois, faunes des anciens jours.
Le petit Savinien qui nous aime toujours,
Qui prit de vos parfums pour embaumer son livre,
Nous revient, le voilà! Si le bonheur enivre,
Qu'il le soit, à cette heure, en écoutant les cris
D'allégresse poussés par nous, ses bons amis.
Et les bois et les prés de chanter tout en fête :
Salut! salut! salut à lui, notre poète!
Aussi, l'âme attendrie et les yeux tout en pleurs,
Je répondais aux bois et souriais aux fleurs.

Mais alors d'autres voix, à ces voix étrangères,
Aussi douces pourtant, pourtant aussi légères,
De ce grave entretien de l'âme avec les champs,
Troublèrent les propos rapides et touchants;
Et ces voix d'ajouter : « Viens parmi nous; ta lyre
« A de l'enthousiasme éveillé le délire.
« Si ton foyer natal s'est éteint dans la nuit,
« Le nôtre va pour toi se rallumer, il luit.
« Pourquoi rougir? L'orgueil confond le cœur lui-même.
« Il faut considérer l'accueil de qui nous aime.

« Tes amis, cher enfant, tu les retrouveras.
« Beaucoup, pour te fêter, vont tuer le veau gras.
« Viens chanter avec eux, viens vite. Que t'importe,
« Quand l'amitié t'attend, la hauteur de la porte?
« D'ailleurs, le talent mène à la fraternité;
« Viens, que la *Voix d'en bas* chante l'égalité
« Du peuple qui s'élève, étoile ou crépuscule;
« Viens, fuis la capitale aux douleurs incrédule!... »

IV

Ah! dis-je en souriant, voilà beaucoup de bruit
Pour un pauvre garçon que l'ombre toujours suit,
Et qui ne songeait pas faire monts et merveilles
Pour quelques vers heureux, fruit de ses longues veilles.
Un jour, j'aborderai le rivage et le port
Où, parmi des périls, fleurit le rameau d'or;
A mes concitoyens, dont l'amour m'encourage,
Revenu triomphant d'un dangereux voyage,
Alors j'irai l'offrir, dussè-je à quelque écueil
Briser en mille éclats ma lyre et son orgueil.

LA JEUNE MOISSONNEUSE

A MADAME DESLYS

Blonde comme un épi qui brille dans la plaine,
Où s'en va-t-elle ainsi la jeune Madeleine,
En jupe retroussée et les jambes sans bas ?
Et depuis quand voit-on si matin jeune fille,
Car à peine il fait jour, porter une faucille
Bien lourde pour ses petits bras ?

— Holà ! fille des champs, la Bourguignonne agile,
Ne dort-on plus chez vous ? Est-ce comme à la ville
Où la richesse même a créé le besoin ?
Vos pas ont éveillé l'oiseau dans la bruyère ;
Derrière vous déjà disparaît la chaumière.
Ma fille, où courez-vous si loin ?

— Je vais là-bas, là-bas, au pied de nos montagnes,
Dans ces champs pleins d'épis, rejoindre mes compagnes,

Travailler jusqu'au soir pour notre vieux fermier.
— Le soleil, à midi, sera chaud dans la plaine!
— Oui, mais nous irons boire à la grande fontaine
Où se mire le peuplier.

— Du fromage, un pain noir, voilà pour la journée?
— Naguère on y joignait la gourde fortunée.
Mes parents ont vendu, sans forces, vieux et las,
Le seul quartier de vigne au seigneur du village,
Ne pouvant relier, ni tailler, vu leur âge,
Les ceps autour des échalas.

Assez longtemps le lait nous tint lieu de piquette;
Quand le pauvre vend tout, le riche tout achète;
Dans l'étable manquaient litière, foin et son;
Chez nous point de *beuvée* (1); adieu la belle vache!
Un jour vint le berger avec son chien Moustache:
Que de larmes dans la maison!

Il nous restait encore, à défaut de laitage,
Un petit coin de blé, vieux lambeau d'héritage;
Mais, plus de vache, hélas! partant, plus de fumier.
Le champ dépérissait; point d'engrais! comment faire?
Comment le réchauffer? Il fallut s'en défaire
Et le céder au gros fermier.

Sous le ciel bourguignon, dans ces champs qu'on renomme,
Pas un épi pour nous, pour nous pas une pomme;
A peine reste-t-il un toit où s'abriter.
Les œufs ont disparu, le poulailler est vide;
Dans les cours du fermier, riche et toujours avide,
J'entends nos poules caqueter.

(1) La *beuvée* est composée de pommes de terre, de pain et de son, ou d'avoine.

Pour cultiver la vigne et porter la faucille,
Pour donner beurre et lait, pain, vin à la famille,
Un frère nous restait, le sort le fit soldat.
Vieux parents, jeunes sœurs, souffrent dans la misère,
Tandis qu'au loin, dit-on, notre bien-aimé frère
Garde les trésors de l'Etat.

— Bonne espérance! adieu! la moisson sera belle.
— Adieu, monsieur, pour nous le sol devient rebelle,
Et je vais moissonner, pour les granges d'autrui,
Le champ de mon aïeul, si cher à la glaneuse...
— Dieu garde des serpents la pauvre moissonneuse,
Svelte et blonde comme un épi.

LE NUMÉRO 3 DE LA RUE DE L'ÉTOILE

(Quartier de l'Arsenal)

Novembre 1844.

A MADAME LA BARONNE JAMES DE ROTHSCHILD

Douze pieds cubes d'air, pas plus ! Un froid humide
Arrache le papier, qui, sur un mur fétide,
Retombe désolé.
Mon Dieu ! que la misère est chose triste et sombre !
Cette chambre est peuplée, et pourtant dans son ombre
Chacun est isolé.

De l'histoire du peuple, ô page déchirante !
C'est la destruction ; oui, c'est la fièvre lente,
C'est le froid, c'est la faim ;

Ce sont dix beaux enfants roulés dans la paillasse,
Se disputant le choix de la meilleure place
Dans ce logis malsain.

C'est un père malade, au regard morne et cave,
Dont le front inquiet, ainsi qu'un front d'esclave,
Se tient baissé toujours ;
C'est une pauvre mère inventant des ressources,
Qui de ses seins flétris, pour raviver les sources,
Presse en vain les contours.

Dix martyrs que la faim, toujours prête à renaître,
Éveille quand le jour vient blanchir la fenêtre,
Triste ou gai, froid ou chaud :
Qui n'ont, pour se nourrir, que misérables viandes,
Que légumes vieillis, fruit de maigres offrandes,
Pour foyer qu'un réchaud.

Du linge..., ils n'en ont pas. Point de draps, chose immonde ;
Voilà ce que je vis chez ces damnés du monde,
Par le Dante ignorés.
C'est l'enfer entrevu. Deux froides couvertures,
A l'état de haillons, couvrent dix créatures
Sur deux lits délabrés.

Je viens quêter pour eux, et vous serez, madame,
Tout ce qu'est la beauté par le cœur et par l'âme,
Sensible ; on me l'a dit.
La sensibilité, madame, porte en elle
Un baume, et tient caché sous l'ombre de son aile
Du pain, du vin, un fruit.

Pauvres petits oiseaux, éclos malgré l'orage
Qui déchira leur nid déshérité d'ombrage ;
Ils sont gais, ils sont beaux ;

Judith gazouille et rit, le tout petit Lazare
A l'œil frais d'un vaurien, et Job, fleur douce et rare,
Brille sous ses lambeaux.

Mais la mère se meurt, madame, elle est phtisique ;
Sa fille aînée aussi. La faim, fantôme étique,
Brise le plus doux vol.
Ces deux femmes, dont l'âme incessamment rayonne
Comme de beaux épis oubliés à l'automne,
S'inclinent sur le sol.

Et l'homme est sans état ; sans état comment vivre ?
Voilà certainement, madame, un triste livre
A parcourir pour tous.
Sans état ! et de plus, la détresse est affreuse,
Le malheur d'ignorer la langue généreuse
Que l'on parle chez nous.

Pauvre enfant d'Israël, d'Israël, oui, madame :
Pour beaucoup c'est un tort qu'un préjugé proclame.
Écoutez jusqu'au bout !
Ah ! de tant de douleurs faisons-nous l'interprète ;
Laissons parler le cœur ; quand la bouche est muette
Le cœur révèle tout.

Cette femme chez qui l'âme a trahi la force,
C'est l'arbre qui n'a plus de sève sous l'écorce,
C'est Agar au désert !
L'homme est le voyageur que le simoun dévore ;
C'est Ismaël cherchant l'ombre du sycomore
Dans les feux de l'éther.

Ces enfants, que sont-ils ?... La tribu haletante
Qui ne sait, dans sa course, où déployer sa tente.
Ils tombent ; mais pour eux

Point de rocher d'Horeb ; point de terre promise,
Point de manne au désert que fécondait Moïse
En regardant les cieux.

Madame, vous avez et la manne et l'eau pure,
Source qui doit jaillir avec un doux murmure
Dans leurs sentiers perdus.
Vous avez des trésors ignorés de la foule.
Ah ! d'un nouvel Horeb que l'abondance coule
Pour ces fils éperdus.

Quand se traîne au dehors le brouillard de novembre,
Un peu de bois serait du soleil dans la chambre.
Pauvres petits amis !
Il me semble les voir, entre des draps superbes,
S'étendre avec bonheur, ainsi que dans les herbes
Nos pâtres endormis.

S'ils n'ont pas vu chez eux pénétrer le Messie,
Si leur faim n'a pas vu le noir corbeau d'Elie,
Leur nef, l'oiseau de paix,
C'est que vous ignoriez. Mais bientôt, point n'en doute,
L'ange aimé de Tobie, en abrégeant la route,
Portera vos bienfaits.

L'ARAIGNÉE

IDYLLE

Une énorme araignée avait, pour quelque drame
Tout noir de trahisons,
Étendu son tissu, comme un voile de femme,
Aux branches des buissons.

Le soleil descendait derrière la montagne,
Ainsi qu'un pèlerin,
En laissant après lui, dans toute la campagne,
Un souvenir serein.

La brise reployait ses ailes sur la terre
Pour ouïr les ébats
De la création à l'heure où le mystère
Soupire et parle bas.

La chaleur retenait l'insecte à la liane,
Le ver sous le granit,
L'enfant dans son berceau, le pâtre en sa cabane,
Et l'oiseau sur son nid.

Puis, on voyait courir, sous les feuilles tombées
De leurs rameaux en fleurs,
Des reines, des lézards, de petits scarabées
Et des mulots rongeurs.

L'araignée, attentive au milieu de sa toile
Tendue aux moucherons,
En rajustait les fils en manière d'étoile,
Les disposait en ronds.

Une mouche étourdie en passant vint s'y prendre.
Adieu, folles amours!
« Homme, bourdonna-t-elle, ah! si tu peux m'entendre,
« Viens vite à mon secours! »

Le farouche animal tenait dans son antenne
La mouche à l'œil hagard.
Je brisai le réseau, j'en chassai l'inhumaine;
Mais il était trop tard!

La pauvre fille ailée à mes pieds tomba morte.
Tandis qu'elle expirait,
Sur des fleurs, l'araignée, horriblement accorte,
Courait, courait, courait.

J'avais été clément, clémence inopportune,
Car, pour de nouveaux glas
Et de nouveaux forfaits, l'insecte, au clair de lune,
Raccommodait ses lacs.

Ainsi vient la douleur dans un rayon de gloire.
A quoi cela tient-il ?
Au hasard louche, à rien, à quelque tache noire
Qui pend au bout d'un fil.

LE DINDON

IDYLLE

Un dindon dindonnait autour de sa dindonne
Dans une basse-cour,
Près du tas de fumier. Je crois, Dieu lui pardonne,
Qu'il s'agissait d'amour.

Il rôdait gravement. Flottait sur sa poitrine
Un beau rabat vermeil,
Alors que de son bec, la crête purpurine
Fleurissait au soleil.

Son regard flamboyait. Notre amoureuse bête
Poussait de tels glouglous...
S'il les eût entendus, j'affirme qu'un poète
En eût été jaloux.

Sur ses flancs frissonnaient ses ailes métalliques
Aux reflets bleus et verts,
Poursuivant sa beauté de longs regards obliques,
L'attaquant à revers.

Elle, sans s'émouvoir, à tant d'amour rebelle,
Grattait et becquetait.
Dindonnet s'irritait. Dindonnette était belle.
Dindon se lamentait.

Il appelle, on le fuit. Il flatte, on fait la moue.
Tout ruisselant d'azur
Et d'or tout battant neuf, un paon faisait la roue
A l'ombre d'un vieux mur.

Dindon va l'imiter, il gonfle son plumage,
Se pousse du poitrail,
Étale éperdument, avec un doux ramage
Sa queue en éventail.

Il tournait, glougloutait, se dressait, Dieu sait comme !
Plein d'une aimable ardeur...
Si bien qu'en ce dindon je croyais voir un homme,
Ma parole d'honneur.

C'EST AINSI QU'ELLE EST MORTE

Juin 1846.

I

Dans l'un de nos réduits que la misère encombre,
Une vieille du peuple, aussi frêle qu'une ombre,
Veillait et de ses mains soulevait doucement
Le rideau sous lequel dormait un jeune enfant,
Front pâle, sérieux, plein de mélancolie,
Comme sont ceux du pauvre à l'aube de la vie.
La vieille murmurait, en s'essuyant les yeux :
« Prolonge ton sommeil, ange tombé des cieux.
« Tu ne la verras plus, quand le jour viendra luire,
« Auprès de ton berceau tristement te sourire ;
« Le temps qui tout flétrit, sans égard pour mes pleurs,
« A frappé ta nourrice au comble des douleurs,
« Cher ange ! et la voilà pour toujours endormie,
« Celle qui fut ta mère et ta première amie. »

En vain lui disait-on d'un air très sérieux :
« Ayez la tête jeune, enfant, et le cœur vieux.
« Raisonnez, n'aimez pas. Mais jusque dans l'église,
« Sur la croix élevez les yeux de l'analyse,
« Pour savoir si Jésus, qui saigne au sacré seuil,
« En s'immolant pour nous n'est point mort par orgueil.
« Songez qu'aux jeunes fronts il est parfois des rides,
« Comme manceniliers il est des fleurs perfides ;
« Que souvent sous les traits qui nous semblent sereins,
« On voit, comme des vers, remuer les chagrins ;
« Et que l'homme est ainsi ; son amour qui cajole
« En débauche, plus tard, s'épand sur son idole. »

Julie, à ce discours, sans regarder au fond,
Répondait : « Je vous plains d'être à ce point profond.
« Moi, je crois, sans peser tant de savantes choses,
« Au Christ sur le Calvaire, à l'amour sous les roses. »

Julie avait aimé, Julie aimait encor.
Son amour grandissait. Je ne sais quel trésor
Remuait dans son sein et gonflait sa poitrine.
La malheureuse enfant, loin d'en être chagrine,
Disait : « Georges sera joyeux ; dans quelques jours,
« Ses mains vont recevoir l'ange de nos amours.
« Les premiers des liens sont, je crois, ceux de l'âme ;
« Les autres, que sont-ils ? mensonges ! » Pauvre femme !
L'heure terrible vint ; mais lui ne revint pas ;
Lui, Georges. Ni tes jours aux portes du trépas,
Ni les cris de l'enfant, rien ! tout fut inutile.
Hélas ! cet homme avait le cœur froid du reptile !
Après avoir pleuré longtemps amèrement,
Elle se renferma dans son isolement,
Sourit au nouveau-né, du fond de tant d'alarmes,
Et la maternité s'embellit de ses larmes.

II

Huit jours se sont passés, et la voilà debout,
Quoique bien faible encor, cousant, songeant à tout:
Au ménage, à l'enfant. Pourtant la pauvre fille,
Pour des besoins sacrés, n'a rien que son aiguille.
Seize heures d'un travail pénible et décevant
Lui donnent le profit d'un misérable franc;
Qu'importe! la voilà, devant ce suif jaunâtre,
Veillant avec ardeur, l'hiver, sans feu dans l'âtre;
Blême, vêtue à peine et soufflant dans ses doigts,
Pour broder une guimpe entre ses genoux froids;
Jetant de temps en temps sur la barcelonnette
Les éclairs maternels de son âme inquiète;
Se lève, pâle ainsi que l'ange du malheur,
Se penche et sur l'enfant souffle un peu de chaleur.
Le presse sur son sein, le couvre de ses lèvres,
Et reprend son travail sous le frisson des fièvres.

Eh bien! quand cette mère allait par la cité,
Côtoyant les maisons d'un pas précipité,
A l'heure où la boutique au carrefour s'allume,
Se hâtant, pauvre enfant, comme un oiseau sans plume,
Et qui dissimulait, traversant le ruisseau,
Des souliers délabrés qui partout prenaient l'eau,
J'ai vu l'opinion, qu'en doute je révoque,
Des jugements humains souveraine équivoque,
D'un oblique regard toiser tant de vertu
Et sourire au fripon parfaitement vêtu.

III

Un an s'était passé. Les gens du voisinage
Allaient, venaient, riaient, ignorant son courage ;
Hors une pauvre femme, ancienne du quartier,
Qu'on laissait par pitié finir dans le grenier.

Dans ce cercle de fer qu'on appelle une année,
Que faisait-elle alors, la triste abandonnée ?
C'était avant le jour, quand le nord aux carreaux
Soufflait un bas-relief plein de fleurs et d'oiseaux,
Le visage glacé par une âpre froidure,
Les deux bras nus plongés dans une eau trouble et dure
Pour le pauvre petit, qui dans l'aube rêvait,
Langes, bonnets, fichus, qu'au plus vite on lavait ;
Ensuite, on retirait de l'armoire en décombre
Le morceau de pain sec qu'on dévorait dans l'ombre,
Qu'on arrosait de pleurs, heureux lorsqu'un doux fruit
Au déjeuner furtif tombait dans le réduit.
Après, on reprenait son aiguille et sa chaise,
Les deux pieds rapprochés sur des restants de braise ;
Ou bien, lorsque le jour, sombre comme un sultan,
Accourait sur les toits, soudain dans son tartan
Julie enveloppait le bel enfant de George,
Et lui donnait du lait mêlé d'un peu d'eau d'orge,
Et le petit jasait. Pauvre petit garçon
Si doux ; jamais ses cris ne troublaient la maison ;
On eût dit que ses yeux, sur les traits de sa mère,
Découvraient la douleur d'une existence amère.
Il faisait mille efforts pour marcher d'un pas sûr,
Alors qu'il chancelait en se tenant au mur,

Ou criait d'un ton bref en relevant la tête :
« Maman ! » Julie alors souriait l'âme en fête ;
Le sang rejaillissait à son front sans couleur ;
Puis elle s'élançait vers le charmant causeur,
Ou bien, aux jours d'été, le petit George en cotte,
Elle allait promener sa passion dévote
Sur le sable, au soleil, risquant parfois un sou
(Au pauvre tout est cher) pour avoir un joujou,
Une pelle de bois ; et puis, vite à l'ouvrage
Sous les grands marronniers qui versent leur ombrage
Sur cet essaim d'enfants bien mis, égayant l'air,
Et l'arbre au pied duquel naît un sourire amer.
Oui, l'enfant grandissait ; mais notre sœur Julie
Recélait dans son sein le ver de la phtisie.
Veille, travail, chagrin, dans l'air de la douleur
Sur sa tige inclinée avaient flétri la fleur,
Le corps était brisé par une âme trop forte,
L'onde manquait au lis. — C'est ainsi qu'elle est morte.

IV

Asile ! asile ! asile à l'orphelin qui dort
Sous les funèbres plis du manteau de la mort ;
Sœur de Vincent de Paul, chez le fils de la Vierge,
Emporte cet enfant dans ta robe de serge ;
Donne ce petit frère au bel enfant Jésus ;
Que les plus malheureux en soient les mieux reçus.
Des larmes à la mère ! à la mère une tombe !
Sur l'homme, quel qu'il soit, que la honte retombe.
Il s'agit bien ici du préjugé du sang ;
Celui qui fait le mal descend au dernier rang.
Honte à ce misérable, à ce bas fratricide,
Qui souffla dans un cœur son amour homicide,

Qui s'assied au banquet de la société,
Et de la trahison ose armer sa gaité.
De la femme tombée ou que l'on put séduire,
Même dans notre siècle, il est lâche de rire.
Mais telles sont nos mœurs : il passe triomphant,
Lui qui tua la mère et délaisse l'enfant.

HISTOIRE D'UN ÉPI DE BLÉ

Octobre 1846.

LE FERMIER

— Certainement que Paul est un gentil garçon,
Disaient les moissonneurs allant à la moisson :
Il aime nos enfants malgré notre misère,
Malgré ses beaux habits. Dieu le garde à sa mère !
Comme il passait près d'eux, chacun de s'écrier :
— Salut ! salut au fils de monsieur le fermier !
— Salut ! bons villageois. La troupe basanée
Commença dans la plaine une rude journée.
Paul rentrait à la ferme où, d'un pas clandestin,
Il s'était échappé, devançant le matin.
— Pour qui ces fleurs, mon fils ? — Père, c'est votre fête.
Et, laissant éclater son âme satisfaite,
Le bon cultivateur prit l'enfant dans ses bras,
Et lui dit : O mon fils ! Dieu voit tout ici-bas.

Faites que son esprit toujours vous accompagne.
Toutefois, suivez-moi là-haut, sur la montagne...
Le soleil s'élevait magique et triomphant,
Quand, au sommet du mont, l'homme dit à l'enfant,
Après avoir coupé dans le champ de ses pères
Un épi de froment, bienfait des jours prospères
(Or, c'était un épi long, gras, doré, carré) :
« Mon fils, prenez ce don et qu'il vous soit sacré
« Comme un saint Évangile. Il en a l'éloquence
« Et la simplicité ! C'est votre récompense. »
Paul contemplant l'épi, comme un enfant dévot
A l'accent paternel, rêvait, ne disait mot.
« Mon fils, l'agriculture, imposante et féconde,
« Est le premier des arts, la richesse du monde.
« A gouverner un jour si j'étais appelé,
« Mon sceptre d'or serait un simple épi de blé !
« Je l'étendrais sur tous, et nulle faveur folle
« Ne troublerait la paix de mon peuple agricole.
« Le repos d'un État, la force d'un pays,
« Se maintiendront toujours à l'ombre des épis.
« Le sobre citoyen qui défriche la terre
« Est, au jour du danger, la France militaire.
« Jamais nos brocanteurs, nos avides marchands,
« Ne pourront concevoir la morale des champs.
« (Tirer cinq liards d'un sou, voilà tout le commerce.)
« La fortune publique est fille de la herse.
« La charrue a créé l'amour du sol. La foi
« Se plaît dans les sillons où Dieu grava sa loi.
« Le plus humble comprend, quand la plaine est fleurie,
« Que cet air qu'il respire est l'air de la patrie ;
« Malgré la pauvreté dont il est accablé,
« Il greffe son amour sur cet épi de blé !
« Paul, ces grains fraternels ont une même tige.
« A vivre ainsi liés quel pouvoir les oblige ?
« Trouvez l'enseignement contenu dans ceci,

« Et vous serez ma gloire. » — O mon père, merci!
Fit l'enfant sérieux. Pour gagner la campagne,
Le fermier descendit du haut de la montagne
Où l'odeur des sillons, des luzernes, des bois,
Avec les chants de l'homme arrivaient à la fois.

L'EPI

« Chers voisins, » disait Paul aux enfants du village,
Rassemblés avec lui sous un même feuillage ;
« Seriez-vous pas contents d'avoir des biens à vous,
« Une ferme, des champs où tout serait à tous ? »
« Eh ! » firent les enfants, ouvrant un œil comique
A ce plaisant début d'un songe fantastique.
« Vous le serez un jour, si vous avez la foi,
« Si vous vous aimez bien, si vous croyez en moi.
« Faible, petit ou grand, il faut marcher ensemble,
« Ainsi que ces fourmis qu'un même soin rassemble. »
Chaque enfant souriait à son petit voisin ;
Mais Paul, montrant l'épi que recélait son sein :
« Voilà, mes bons amis, la richesse commune.
« Cet épi de froment contient une fortune. »
Eux de rire aux éclats. Monsieur Paul leur faisait
Contes de Barbe-Bleue ou du Petit-Poucet,
Et leur donnait pour mûre une pomme aigre, verte.
« Çà! — dit le narrateur, — tenez la main ouverte,
« Que j'y sème de l'or ! » Le groupe, un peu troublé,
Obéit, et chacun reçut un grain de blé.
« Ces grains deviendront sac ! » cria l'enfant prophète ;
« Maintenant, écoutez ; votre fortune est faite. »
Le visage de Paul rayonnait enflammé.
Sa voix était puissante et son geste animé.
« Là-bas, il est un champ inutile en jachère ;
« Je puis en disposer, c'est celui de mon père.

« Nous allons labourer, fumer, ensemencer,
« Remuer ce vieux sol et le recommencer.
« Toi, Jean, l'aîné de tous, plus fort et plus capable,
« Va prendre la charrue et les bœufs dans l'étable.
« Pierre prendra la herse et Jacques le traîneau.
« Moi, Paul, je sèmerai, j'endosse le sarrau.
« Quarante grains de blé semés en bonne terre
« Donnent quarante épis. Voilà tout le mystère.
« On sera, l'an prochain, le ciel nous secondant,
« Quarante fois plus riche ; et, toujours fécondant,
« Quadruplant, ressemant, à la dixième année,
« Nous aurons une plaine immense et fortunée. »
Les enfants regardaient avec étonnement
Ce bon petit voisin et leurs grains de froment.
Il semblait que Jésus, entouré d'auréoles,
Venait leur raconter de douces paraboles.
Comme de gais oiseaux, alors, en ce temps-là,
Aux champs de l'avenir le groupe s'envola.

LA RÉCOLTE

C'est l'heure du goûter. La cloche du village
Nous annonce midi. Frères, quittons l'ouvrage.
Et chacun de courir à sa gourde, à son pain,
Et de s'aller blottir sous le hallier voisin,
Tandis qu'avec amour fauvettes des charmilles
Célébraient dans les fleurs le règne des faucilles.
« Oui, père, — disait Paul, alors que ses amis
« Reprenant leur travail moissonnaient les épis,
« Sur le fond du travail on prélève une somme
« Pour monsieur le fermier, un grand cœur, un saint homme
« Qui nous a confié ses meilleurs instruments,
« Ses plus forts animaux, son grain, même ses champs,
« Et dont les bons conseils, aidant notre génie,
« Ont servi fort souvent la jeune colonie.

« Herse, charrue et bœufs, grenier, fermes, hangars,
« Sur les produits communs lui désignent dix parts.
« Nous allons échanger (l'échange est notre règle)
« Le surplus du froment contre les fers de l'aigle,
« Mais pas un sac de blé n'ira chez nos voisins
« Qu'autant que du pays les greniers seront pleins.
« Nos institutions ne sont point encor faites ;
« Nous nous aimons, c'est tout. Il fait noir dans nos têtes.
« Mais la flamme du cœur s'élève quelquefois
« Dans les chemins brumeux où s'attardent les lois,
« Enhardit la raison timide par nature
« Et féconde une idée errant à l'aventure.
« La faucille, en ce jour, de courage a doublé
« Pour scier lestement ce vaste champ de blé !
« De tous côtés, voyez ! les vestes sont à terre
« Et la sueur au front. Ce travail est austère.
« Certes, grande est la peine et grande est la chaleur.
« Quelle gaîté, pourtant ! Moissonneur, botteleur,
« L'un coupant le sillon, l'autre liant la gerbe,
« Se disent : Compagnon, la journée est superbe !
« Voyez ! l'enthousiasme inspire assurément
« Ces hommes acharnés sur ce champ de froment.
« Dix arpents à couper pour ce soir ! quel spectacle !
« Le cours pressé du temps n'est pas même un obstacle.
« L'agilité se triple : armé de son secours,
« Nous ferons dans un seul l'ouvrage de trois jours.
« Véritable combat, lutte sainte et terrible,
« Où l'homme exténué se déclare invincible.
« Sciant, gerbant, chargeant, chacun fait son devoir.
« Il faut que tous ces blés soient en meules ce soir
« Ou rentrés. Le travail, avec un air de fête,
« Au danger de la pluie arrachant sa conquête,
« De la plaine à la ferme accourt, va, part, revient,
« Charge d'énormes bœufs, les pousse ou les contient.
« Une idée est un champ, un épi l'abondance.

« J'ai semé votre don sous le ciel de la France,
« Et j'ai vu s'élever, avec la liberté,
« L'amour, l'ordre, la paix et la fraternité ! »

L'ORAGE

A peine avait-il dit, qu'un vent sec et rapide,
Obscurcissant des cieux la profondeur limpide,
Accourt en mugissant, du fond de l'horizon,
Interrompt le travail, disperse la moisson,
Et, dans un long fracas, les arbres du village,
Tordus et retordus, craquent sous leur feuillage.
— Des larmes et du sang, frères, pleuvent sur nous !
S'écrie un moissonneur en tombant à genoux.
— Un autre : Des clameurs éclatent sur nos têtes !
— Un autre : Moi, je vois des flots de baïonnettes !
— Un autre : Quels torrents mêlés de bruits confus
Semblent jaillir du sol qui ne les contient plus !
— Un autre : L'on dirait des hordes vagabondes
Poussant vers nos abris leurs colonnes profondes !
Le ciel tonne, vomit flammes et tourbillons.
L'aquilon en fureur, dépeuplant les sillons,
Soulève la poussière, emporte les charmilles,
Et de toutes les mains fait tomber les faucilles.
— Quel orage ! fit Paul, interrompant ses pleurs.
— Mon fils, cet ouragan, ces flammes, ces clameurs,
Dieu ! c'est l'invasion débordant la frontière !
Ici, Paul, exalté, l'œil en feu, l'âme altière,
Au mot d'invasion, qui semble l'outrager :
« Aux armes ! compagnons ! La patrie en danger
« Sous ses drapeaux flottants aujourd'hui nous appelle. »
— Eh bien ! répondent-ils, allons mourir pour elle.
Ils partent. Le fermier, en les suivant des yeux :
— Bientôt vous reviendrez puissants et glorieux,

Dit-il, semer vos champs embellis par les charmes
De la prospérité. Dieu bénisse vos armes !
Je vais rentrer ces blés pour une autre saison ;
C'est le soin des vieillards de garder la moisson,
D'expliquer aux enfants la faucille et le glaive ;
L'une fonde les droits ; mais l'épée en relève.

Depuis, les fils sont morts au cri de Liberté,
De Dieu sauve la France ! et le vieillard lui-même.
Mais leurs nombreux épis, que l'avenir ressème,
Se lèvent au soleil de la Fraternité !

MON GRAND-PÈRE

Grand-père lentement, et la tête inclinée,
Revient au chaume avant la fin de la journée ;
L'abeille vole encor sur les fleurs du buisson.
Père ordinairement ne laisse là l'ouvrage
Que lorsque le soleil, abandonnant la plage,
A disparu sous l'horizon.

Grand-papa! grand-papa! quel malheur nous menace?
Ta gourde est pleine encore, ainsi que ta besace.
Tes sabots à tes pieds paraissent bien pesants.
Quel mal t'a fait quitter ton travail et ta vigne?
— Mon pauvre enfant, ce mal est un bien triste signe,
Je touche à mes quatre-vingts ans.

Le soir, autour de l'âtre où le sarment pétille,
En dérobant ses pleurs, accourut la famille.
— Mes enfants, dit alors le vieux cultivateur,

Nous allons rendre l'âme à qui nous l'a donnée ;
Oui, du repos pour moi l'heure est enfin sonnée ;
La mort est la fin du labeur.

Avant de remonter peut-être à d'autres sphères,
Il faut que je vous parle un peu de nos affaires ;
J'ai beaucoup travaillé ; car, soixante-dix ans,
J'ai porté tour à tour bêche, serpe ou faucille ;
Malgré cela, d'où vient le démon qui nous pille ?
Vous êtes pauvres, mes enfants.

Nous allons nous quitter, mais non pas sans nuage.
Je vous laisse en partant un bien triste héritage ;
Vous serez moins heureux que moi dans l'avenir ;
On baisse la main-d'œuvre et la besogne augmente ;
Dévorant un pain noir, le pauvre se lamente ;
Les mauvais jours vont revenir.

Dans l'âge vigoureux, privé du nécessaire,
Subissant à la fois soleil, pluie et misère,
Sobre, laborieux, dès l'aube allant aux champs,
J'acquis ce peu de bien malgré corvée et chôme ;
Alors nous engraissions, pour les besoins du chaume,
Un porc et nous étions contents.

A Pâques, à la Noël, lorsqu'on tuait la bête,
Les pauvres de l'endroit prenaient part à la fête ;
Mes enfants leur portaient du boudin et du lard.
Si j'ai manqué souvent messe, vêpres et prône,
Dieu pardonnera tout en faveur de l'aumône,
Dieu qui n'a point d'enfant bâtard.

Ce plaisir de donner va manquer à votre âme.
Vous-mêmes vous verrez votre foyer sans flamme ;

La loi vous interdit les approches des bois
D'où l'enfant rapportait fagot de branches mortes;
L'égoïsme au malheur ferme toutes les portes,
Et la glaneuse est aux abois.

Heureux si sous le toit, qui tous nous a vus naître,
On n'entend pas gronder la voix d'un autre maître.
Les fermiers, aujourd'hui, veulent tout acquérir.
Dans dix ans, ils auront nos champs et nos faucilles,
La vigueur des garçons, l'agilité des filles.
Les vieillards n'ont plus qu'à mourir.

Grand-papa! grand-papa! tu pâlis sur ta chaise;
Parle encor; du foyer je ravive la braise...
Ton visage est glacé, tu ne me réponds pas!
Ma mère, tout en pleurs, vient d'allumer un cierge;
Mes tantes sont aux pieds de la très sainte Vierge;
Grand-papa!... — Pour qui donc ce glas?...

L'ANE AU PÈRE GUILLAUME

Il a fui le chardon, l'eau claire : affreux symptôme!
Que va-t-il devenir l'âne au père Guillaume?
Ni boire, ni manger ; il n'était pas gourmand ;
Mais encor broutait-il le chardon par la plaine,
Étanchait-il sa soif à la même fontaine
A vec un naturel charmant.

La mort n'épargne pas nos plus chers domestiques,
Les plus accommodants, même les plus rustiques,
Criait maître Guillaume en se tordant les bras.
Mon pauvre âne se meurt, malgré ses bons services!
Affectueux ami, débonnaire et sans vices,
Doit-il succomber au trépas?

Il faisait l'agrément de toute la famille.
Choyé par mon garçon, caressé par ma fille,

Respecté du barbet à moi-même rétif;
Patient, Dieu le sait, jusqu'à nous mettre en nage ;
Devisant gravement, ainsi qu'un personnage,
Dans son esprit contemplatif.

Assez bon compagnon, d'ordinaire fort triste :
Mais on a ses soucis auxquels rien ne résiste,
Ni même la santé, ni le meilleur destin.
Comme un savant toujours il allait tête basse ;
Dans le cerveau d'autrui sait-on ce qui se passe ?
Il était triste par instinct.

Au jour de belle humeur comme il était docile !
— Martin, criais-je alors, nous allons à la ville.
Et lui de gambader. — Je laisse le bâton.
Et lui de nous montrer en riant ses dents blanches,
Pour braire longuement, comme font, les dimanches,
Les chantres de notre canton.

Allant son petit train, sobre dans sa pitance,
Jamais il n'entraînait son maître à la dépense.
Et l'on maltraite encore un naturel si doux !
Quand on agit ainsi, sait-on qui l'on outrage ?
De l'homme ou du baudet sait-on quel est le sage ?
Battre, c'est la raison des fous.

Si ta maîtresse, ami, fut quelquefois revêche,
Ton maître eut toujours soin que ta paille fût fraîche.
Il t'a versé le son de la prospérité.
Du pauvre paysan toi seul es la fortune ;
Grâce à toi j'augmentai notre léger pécune,
Ce fruit de la sobriété.

Indispensable ami, ne t'en va pas encore :
Ton vieux maître décline à sa dernière aurore !

Les jambes ne vont plus ! qui donc sans ton secours
Portera le fumier, au champ si nécessaire,
Les seigles au moulin? Ta mort, c'est la misère
Qui menace mes derniers jours.

Ici bas tout s'éteint, rois et bêtes de somme.
Mon pauvre âne s'endort, hélas ! du dernier somme.
Encor si le curé, pour ce triste animal
Osait prier, versant l'huile sainte et le baume;
Certe, il l'a bien gagné : comme le vieux Guillaume,
Toute sa vie il eut du mal.

Dieu ! voilà qu'il expire ! et derrière la haie,
Armé du long couteau, sifflant, traînant la claie,
Le sanglant écorcheur vient, les bras retroussés...
T'écorcher ! Oh ! non pas ! Je veux que l'on t'enterre
Comme un cher compagnon, comme un fils de la terre,
Pour tes bons services passés.

LES PETITS VAGABONDS

I

Dieu des infortunés ! quelle brume infernale
S'étend sur ce point noir de notre capitale ?
Le citadin a peine à tenir le pavé :
Par de grands coups de vent son manteau soulevé
Ne le garantit plus du froid : il court. La neige,
Qui tombe à lourds flocons, tourbillonne, l'assiège
Et l'aveugle. Nos quais sont luisants de verglas.
Le cheval essoufflé s'abat à chaque pas ;
Même dans son chemin plus d'un passant s'égare,
Tâtonne et cherche au loin la lumière d'un phare.

Qu'aperçoit-on là-bas, dans l'ombre ? Une lueur
S'élève lourdement du milieu de la place !
Ah ! c'est le feu qui prend, n'en ayons pas frayeur,
Aux menus chalumeaux d'une pauvre paillasse.

De petits vagabonds, déguenillés et noirs,
Debout, couchés, assis sur le bord des trottoirs,
Regardent tristement les rouges étincelles
Que la bise des nuits emporte sur ses ailes ;
Et de face et de dos, autour de ce brasier,
Grignotent les débris d'un pain dur et grossier.

II

Le vent est froid, deuil et torture ;
Et des enfants, ciel inhumain !
Des enfants qui pour couverture
N'ont que les brumes du chemin.

Hier, ils dormaient sous des langes,
Une mère auprès d'eux veillait.
Qui donc les jeta dans nos fanges
Par ce temps, à l'heure qu'il est ?

Pressés par le besoin, sans doute,
Leurs désolés parents ont dit :
Enfants, il faut vous mettre en route,
Le pain manque à notre appétit.

Et ces glaneurs infortunés,
N'ayant trouvé ni sou ni maille,
Autour de ce grand feu de paille
Pleurent, pauvres, abandonnés !

III

Quel bruit soudain frappe la terre,
S'approche et grossit autour d'eux ?
Pour les enfants tout est mystère,
Et ceux qui souffrent sont peureux.

Ne craignez rien, mes fils, peut-être
Est-ce la douce charité
Qui, pour vous, fait courir le prêtre
Dans les ombres de la cité ?...

Ou bien, sans doute, quelque vierge,
Et sœur du bon Vincent de Paul,
Qui, souriante sous la serge,
Vient vous ravir au froid du sol ?...

Ou bien encore la sagesse
Qui, sous la figure d'un roi,
Vient préserver votre jeunesse
Des mains brutales de la loi ?...

Plus de pleurs ! le ciel se débrouille...
Voyez sourire l'horizon...
Grand Dieu ! ce bruit, c'est la patrouille ;
Fuyez ! ou demain la prison !

L'ÉVENTAIRE

I

La voix de l'éveilleur, en notes gutturales,
Chante au bas des maisons, dans le quartier des Halles.
Le gardien rentre, armé de son rotin,
Remet paisiblement le vieux dogue à l'attache.
Debout! gens des marchés; l'horloge à Saint-Eustache,
Vient de sonner quatre heures du matin.

Quatre heures! voyez-vous, dans tout le voisinage
Et partout, au premier comme au dernier étage,
Cette clarté qui soudainement luit
Colorer un moment la vitre, et disparaître,
Et tourner tremblotante, entre les mains du maître,
L'escalier noir qu'il descend avec bruit ?

Puis encore, entendez, dans les brises troublées,
Retomber lourdement la porte des allées ;
Ces longs appels qui vont donnant l'éveil,
Ce tumulte, ces cris, ces paroles accrues,
Et tout ce qui se fait, dans ces étroites rues,
De mouvement à l'heure du réveil.

Coiffé du chapeau rond à gigantesque marge,
Le fort, visage frais et la poitrine large,
Avec le coletin, médaille et reins serrés,
S'avance carrément dans ses souliers ferrés.

Puis autour des piliers, d'agiles écosseuses,
Le mouchoir sur les yeux, revêches ou rieuses,
Ouvrent habilement fèves et petits pois
Et dans l'aube du jour font éclater leurs voix.

II

Touchant tableau ! Voyez, à l'angle de la rue,
Cette femme au teint hâve et pauvrement vêtue,
Qui, sur son éventaire, où brille maint bouquet,
Porte un enfant, et rit à son joli caquet.
Elle rit ! Et pourtant ses pieds sont dans la boue,
Et ses beaux cheveux blonds s'égarent sur sa joue ;
Sa robe est en lambeaux ; et, dans cet air malsain,
A peine un châle étroit enveloppe son sein.
Pâle et triste elle rit, car son enfant l'égaie ;
Car, mère, elle comprend ce que son fils bégaie ;
Son geste est un discours, son regard est un mot :
Quel poète en dit plus que le cri d'un marmot ?...
Tendre femme ! La foule et la heurte et la pousse,
Et le pauvre petit tette son petit pouce ;

Car il n'a plus de lait, hélas! il a tout bu!
Oui, sans s'inquiéter de l'alguazil barbu
Qui poursuivait sa mère et peut-être allait prendre
Le bouquet que, pour vivre, elle cherchait à vendre ;
Sans que l'affreux sergent troublât son ciel d'azur,
L'enfant avait tari deux sources de lait pur ;
Et maintenant il pleure, à la voix des gendarmes
Qui chassent devant eux sa bonne mère en larmes.

Passants sur le pauvre éventaire,
Allons! déposez quelques sous;
Et, pour enorgueillir la mère,
Caressez l'enfant triste et doux!
Un sou pour le bouquet de roses,
Un mot d'espoir pour la maman.
Mère, enfant, fleurs, ces belles choses
Sont tout un monde, croyez-m'en !

LES DEUX MAÇONS

Janvier 1847.

I

Quel bruit ! quels cris ! Pourquoi, s'arrêtant au passage,
Ces ouvriers ont-ils la mort sur le visage ?
Que se passe-t-il donc ? Le regard est fixé
Sur un bâtiment neuf où, rangés tout au faîte,
Ce soir les charpentiers, hardis et l'âme en fête,
Cloûront le rameau pavoisé.

Mais non, tout a cessé : pince, cognée et scies,
Besaiguë et marteau tombent des mains saisies,
Tout demeure glacé par un commun frisson :
Les maillets, les ciseaux, les chèvres et les grues.
Le peuple, comme un flot, dégringolant les rues,
Vient battre au pied de la maison.

— Place ! laissez passer ! La foule aux grands yeux mornes
S'écarte, envahissant portes, trottoirs et bornes.
— Ce brancard où va-t-il ? — A la Morgue ! — Pourquoi ?
— Un maçon est tombé de son échafaudage...
— Mon Dieu ! fit une femme en cachant son visage.
Et tous suivirent le convoi.

II

Six heures vont sonner dans la tour Notre-Dame.
— A ce soir, disait Jean en embrassant sa femme.
Et courant au berceau de ses fils endormis :
— A vous aussi, bonjour, charmants petits amis.
— Jean, assure-toi bien de ton échafaudage.
— Sois tranquille. A ce soir. — Mon homme, bon courage !
Et, comme il descendait le faubourg Saint-Marcel,
Jeanne cria : — Bonjour au compagnon Michel !
Il ne l'entendit pas. L'heure était avancée.
La crainte du retard occupait sa pensée.
Donc, veste sur l'épaule et vivres sous le bras,
Vers le quartier d'Antin Jean allongeait le pas.

III

Sur le lieu du travail il arrive. On s'accoste.
La cloche ayant sonné, chacun court à son poste :
Des seaux d'eau sont jetés dans un cercle fumant ;
Autour, des Limousins préparent le ciment ;
Armé du long rabot, un bras nerveux active
Ce travail de la chaux qui se fond toute vive.
L'auge s'emplit. Des sas tamisent avec soin
Le plâtre que la masse écrasa dans un coin,

Tandis que le fardier arrive en hâte et rentre
Les chênes monstrueux enchaînés sous son ventre.
D'intrépides chevaux s'abattent sous les coups ;
Prolétaires menés tout aussi mal que nous.
Camion et bardeur, et la pierre de taille,
Se traînent lourdement sur ce champ de bataille.
Des brouettes aussi vont et viennent. Les voix
Du glorieux chantier s'élèvent à la fois.
Tout va, tout vient, tout court, comme différents fleuves,
Vers la maison qui croît sur ses assises neuves.
En haut les charpentiers, à ses flancs les maçons,
La poussière..., et partout sifflets, bruit et chansons.

IV

— Frère, disait Michel en riant, frère, il vente ;
Le boulin (1) sous nos pieds en tremble d'épouvante.
Si cela continue, abandonnant le mur,
Il pleuvra des maçons avant tantôt, c'est sûr.
Plus habiles que nous, voici des hirondelles
Qui, sans s'échafauder, pour des amours nouvelles,
Vont sur la Madeleine, à ses fleurs de granit,
Suspendre, en s'ébattant, leur voyage et leur nid.
Heureux oiseaux! Hélas! que n'avons-nous vos ailes!
Tout au moins vos amours touchantes et fidèles.
— Le libre sentiment a pour nom : réprouvé,
Fit Jean. Et là-dessus : Mon plâtre est achevé,
Reprit-il en râclant les parois de son auge.
Puis, s'adressant à Pierre, enfant de la Limoge :
— Pierre! une truellée au sas ; gâchez serré...

(1) Le *boulin* est une sorte de longue et lourde perche, scellée au mur, en travers de laquelle des planches sont posées. C'est là-dessus que les maçons travaillent jusqu'à l'étage le plus élevé.

— Voilà, fit le manœuvre, épais, lourd et carré.
Et les deux compagnons, sans dire une parole,
Contemplèrent des cieux l'imposante coupole.

— Jean, il faut me conter tes amours... — Mes amours
Ne sont pas de ces temps absurdes. — Dis toujours.
— C'était un jour d'hiver, jour de pluie et de grêle.
J'arrive sous un comble humide où l'eau ruissello ;
Une femme cousait près de l'âtre sans feu.
Et comme j'observais la pauvreté du lieu :
— Voyez, dit le patron parcourant la mansarde.
Ce mur se décrépit, ce plafond se lézarde ;
Travaillez, hâtez-vous. Et, mettant veste bas,
La chambre, en un moment, fut pleine de gravats.
— Monsieur, me dit alors la petite lingère,
Vous venez d'éveiller mes enfants. Pauvre mère!
En effet, deux garçons, deux beaux petits jumeaux,
Se mirent à jaser sous de mauvais rideaux.
Ces enfants, qu'étaient-ils, et quel était leur père?
Voici ce que j'appris d'une vieille commère
Qui, tout en fredonnant, les berçait dans ses bras.
— « Leur père est un monsieur qui ne les connaît pas.
« Parti pour la province, il a, selon l'usage,
« Laissé la pauvre fille et fait un mariage.
« Cet homme étudiait la justice et les lois,
« Dépensait à Paris l'or et le temps, sans choix.
« Après avoir couru pendant plusieurs années
« Les bals, les opéras, les fêtes fortunées,
« Gaspillé, prodigué, ruiné ses parents,
« Il crut de se ranger enfin qu'il était temps,
« Et, son diplôme en poche, a fui la capitale
« Pour endosser chez lui la robe magistrale. »

Mes travaux achevés, ramassant mes outils,
Ayant fait mes adieux aux deux pauvres petit .

J'allais m'en éloigner. Ils me tinrent si ferme
Que je demeurai là, cloué comme un vieux terme.
Charmants enfants! Gâteaux, sucre d'orge et biscuits,
Mon rire, leur caquet, nous faisaient vieux amis.
— Madame, ces enfants me demandent un père,
Dis-je en les embrassant. La bonne et douce mère
Comprit, sourit : ses yeux se couvrirent de pleurs...
Jeanne cessait de croire à d'éternels malheurs.

Le compagnon Michel suffoquait. Ses prunelles
De l'exaltation jetaient les étincelles.

Et Jean continuait : Je suis heureux : pour moi,
Relever qui succombe est article de foi.
Jeanne, autrefois si frêle, aujourd'hui quel visage
Riant, épanoui! C'est le ciel sans nuage.
La force, la santé, fleurissent ses attraits.
Le calme de son front en accuse la paix.
Je l'ai prise fantôme ; aujourd'hui, forte femme,
Elle étend sur nous tous les trésors de son âme.
Que de soins! que d'amour! que de tendres soucis!
Pour moi, pour nos enfants, propres, sinon bien mis.
Mon grand bonheur à moi, c'est de les voir à table
Boire, manger, jaser, crier, faire le diable,
Se ruer dans mes bras ou se pendre à mon cou,
Faire un vacarme tel qu'on en deviendrait fou.
Si le ciel n'avait pas, sage dans ses mystères,
D'un patient amour pétri le cœur des pères.
Qu'une pomme chez nous apparaisse, soudain
En deux elle est livrée à leur joyeuse main.
L'égalité, pour eux, n'est point une chimère.
La chose est simple, étant gouvernés par leur mère.

Donc, si je fais un vœu, Michel, mon vieux garçon,
C'est que le pain jamais ne manque à la maison.

Pauvre, exempt de remords, heureux, fier d'être un homme,
Ma truelle nourrit les fils du gentilhomme.

V

Ici Jean s'arrêta : des cris tumultueux
Ont troublé le chantier ; tout tressaille autour d'eux.
Une chèvre hâlant quelques pierres géantes
Tombe, du haut en bas entraîne les charpentes,
Brise l'échafaudage où sont Jean et Michel.
Tout se disloque, croule et, miracle du ciel,
Un boulin seul résiste au quatrième étage,
Demi-brisé pourtant. La foule accourt en nage,
Et reste épouvantée en voyant à cheval
Sur la perche, qui tremble à l'étage fatal,
Deux ouvriers maçons dont la vigueur agile
A temps les rejeta sur ce terrible asile.
— De la paille ! — Au secours ! — Jésus ! — Les malheureux
Se cramponnent en vain. Quel abîme sous eux !
— Frère, s'écria Jean, la mort veut une proie ;
L'un de nous est de trop ; le boulin craque et ploie.
— Oui, repartit Michel... Adieu, frère ! Demain,
Ta femme et tes enfants ne seront pas sans pain...
Il dit, la foule en bas pousse un cri de détresse.
Comme un ressort courbé le boulin se redresse...
Mais voici Jean, il pleure !... Abrégeons ce détail.
— Et lui, Michel ! — Michel ? Mort au champ du travail !

LES CRÈCHES

Adieu, vertu que chacun prêche!
Pour cet enfant vite une crèche :
Péché d'amour
L'a mis au jour.

I

Mourante, demi-nue et dévorant ses larmes,
Victime de son cœur, victime de ses charmes,
Une douce colombe, au logis du malheur,
Laisse éclater ses cris sur un lit de douleur.
La solitude est grande et l'espérance amère.
Que dirai-je de plus? — C'est une fille-mère.
Une fille! Déjà ce seul mot prononcé
Détourne la pitié; le cœur se tait glacé.
Le thème du devoir, que l'honneur apostille,
De ses clapissements accable cette fille;

Même on rit, j'en suis sûr, à l'étage voisin.
Quelqu'un vient, cependant. Qui donc? — Un médecin,
Qui, secouant en bas son manteau lourd de givre,
Monte au secours de Rose et pour rien la délivre;
Tandis que sur le seuil de la pauvre maison
Un bel ange éploré dit pour toute oraison :

Adieu, vertu que chacun prêche!
Pour cet enfant vite une crèche :
Péché d'amour
L'a mis au jour.

II

Le printemps revenait, chargé de fleurs nouvelles ;
Au faîte des buissons l'oiseau battait des ailes.
Le sang poussait au cœur cette aspiration
Qui nous fait sentir Dieu dans la création.
C'était l'un de ces jours où l'on rêve, où l'on aime,
Où l'on semble sortir au dehors de soi-même
Pour s'envoler, courir, bondir, leste et joyeux,
Dans les genêts peuplés d'accents mystérieux.
Rose en joli bonnet, souliers fins, robe blanche,
S'était jetée aussi dans les flots du dimanche,
Babillait, sautillait, folle d'enivrement,
Attachée avec grâce au bras de son amant.
Et puis, le ciel disait : « Aimez-vous, pauvres âmes! »
Vœu qui fut recueilli sur les lèvres des femmes
Par l'oiseau dans les airs, par la fleur dans les bois,
Par tout ce qui respire, enfin. — Dans quelques mois.

Adieu, vertu que chacun prêche!
Pour cet enfant vite une crèche :
Péché d'amour
L'a mis au jour.

III

Et depuis, l'abandon, pour la petite Rose,
A tenu lâchement sa porte sourde et close.
La misère est fort grande et la maternité
Devient donc impossible à tant de pauvreté.
Les tours... parlons-en bas. Elle dort, l'enfant tette
Un tel mot fait monter fièvre et lait à la tête.
Pauvre fille du peuple! Elle a failli. Pourquoi
La forcer à tomber dans le mépris de soi?
A qui n'a rien que sert un cœur honnête et tendre?
Se dit-on; dès demain, l'enfant va tout lui prendre:
Son travail, son repos, sa santé même; enfin
Ils vont subir tous deux les horreurs de la faim.
Mais l'ange répondit sur le seuil solitaire:
— Viens dans mes bras, accours, ma belle fille-mère!
Demain nous aurons soin du pauvre abandonné;
Demain nos voix diront, berçant le nouveau-né:

Adieu vertu, que chacun prêche!
Pour cet enfant vite une crèche:
Péché d'amour
L'a mis au jour.

UNE FLEUR POUR UN DIAMANT

Juin 1849.

La ville reposait, pleine de mauvais rêves.
La Seine, haute et large, alors battait ses grèves,
Bruissait en sanglots ;
A la pile des ponts, au bout des amarrages,
Les marnois déviaient, poussés jusqu'aux rivages
Par les vents et les flots.

— Mariette, où vas-tu ? Quel effrayant vampire
T'entraîna dans ces murs d'où la honte transpire ?
Dis, spectre inattendu ?
Le visage noyé, d'une pâleur tragique,
Pourquoi te tordre ainsi comme une épileptique ?
Mariette, où vas-tu ?

LA LOGE

« Oui, voisines, voici l'histoire tout entière.
(Voisines d'entourer notre vieille portière.)
C'était son seul trésor, pauvre mère Durand.
— Ma fille, disait-elle un jour, mon deuil est grand.
Tu me fermes ton cœur, je le sens, Mariette.
Tes pas sont inquiets, ta parole est discrète ;
C'est mal d'être en souci lorsqu'on a la santé.
Peut-être souffres-tu de notre pauvreté ?
Beauté, gaité, santé, voilà toute la femme.
Cependant nous devons, ma fille, y joindre l'âme.
— Ah ! répondait l'enfant. Et son regard plongeait
Dans la rue, attentif, rêvant à quelque objet.
— Ah ! voyez donc, maman, la belle demoiselle !
Le gracieux chapeau ! la ravissante ombrelle !
Comme elle a l'air heureux dans sa robe aux longs plis !
Ah ! maman, qu'on est bien avec de beaux habits !
La mère détourna ses yeux pleins de tristesse.
Survint la nuit. L'enfant sortit avec adresse
Pour suivre, savez-vous ?... un méchant farfadet
Qui vers les magasins l'égarait et rôdait. »

— Mariette, où vas-tu ? Quel effrayant vampire
T'entraîna dans ces murs d'où la honte transpire ?

« Voisines, gardez bien vos enfants, quand surtout
Près de la bergerie on sent l'odeur du loup.
N'ayez jamais pour eux ces coupables faiblesses,
Ces lâchetés du cœur, ces fatales mollesses,
Qui font des idiots, des ingrats, des méchants,
Et des enfants surtout qui ne sont point enfants.
Le chapeau fait rougir du pauvre voisinage ;
La robe de dentelle aspire à l'équipage.

Sont-ce bien des chiffons, trouble-têtes pareils,
Qu'il s'agit d'exalter ? Non, mais de bons conseils
Qui, semés à propos dans l'esprit et dans l'âme,
Au lieu d'une pimbêche, en fassent une femme
Honnête, simple et droite. Or, la simplicité,
Voisines, va de pair avec la probité.
Soyons de notre état ; qui monte d'un étage,
Au trimestre suivant quelquefois déménage.
Bref, tandis qu'au logis mère se désolait,
Au portail Saint-Eustache un monsieur attendait !
Le lendemain, la fleur, chaste et blanche parure
Qui de la triste enfant parfumait la ceinture,
Voisines, fut troquée abominablement
Contre quoi ? jour de Dieu ! Contre un froid diamant.
Hélas ! que voulez-vous ? Dans les pauvres familles,
Deux démons tour à tour se disputent nos filles ;
L'un tente l'estomac, l'autre l'esprit... enfin,
L'un se nomme guenille et le second la faim ! »

— Mariette, où vas-tu ? Quel effrayant vampire
T'entraîna dans ces murs d'où la honte transpire ?...

SUR LE PONT

— Je vais parmi ces flots noyer mes tristes jours...
— Au secours, batelier, au secours, au secours !
De l'autre bout du pont, accourait dans le givre
Mon bon ami Rouget, non pas tout à fait ivre,
Quoiqu'il chantât alors ses chants les plus joyeux.
C'était un grand gaillard, mangeant bien, buvant mieux,
Débardeur par état, dévoué par nature,
Insouciant par goût. Il passait d'aventure.
Sitôt qu'il entendit : — Qu'est-ce donc, Savinien ?
— Une femme dans l'eau ! — Tombée où ? — Là ! — C'est bien !

Voilà mon vieux Rouget, jetant sa veste à terre,
Qui plonge bravement la tête la première.
Sous l'arche bouillonnaient les flots entrechoqués,
Un silence de mort régnait autour des quais.
La lune, seule alors, sur ce triste théâtre,
Projetait, en fuyant, sa pâleur olivâtre.
On eût dit le séjour du crime condamné,
L'agile débardeur luttait comme un damné
Dans l'onde qui sur lui précipitait sa rage.
Du haut du parapet, je lui criai : Courage !
Et mon robuste ami, vainqueur des flots qu'il fend,
Se cramponne à la berge avec la pauvre enfant.
— Ne me ramenez pas à mon asile infâme !
Criait, d'un ton de mort, la malheureuse femme.
— Où voulez-vous aller, madame ? — A l'hôpital.
— Toujours, se dit Rouget, c'est le terme fatal.
Encore une qui va de l'égout à l'hospice !
Que ne la sauvait-on du premier précipice ?
Ah ! bah ! grommela-t-il, non, l'homme ne vaut rien.
Et, ramassant sa veste : — Au revoir, Savinien.
L'honnête débardeur traversa la nuit noire,
Étourdissant l'écho de ses refrains à boire,
Tandis qu'à l'Hôtel-Dieu, la Mort, hâtant ses coups,
Etendait un linceul sur le malheur absous.

JOURNAL

Et j'ai suivi cet homme... et j'ai laissé ma mère
Se flétrir dans les pleurs d'un mortel désespoir.
Du luxe éblouissant j'ai cherché la misère,
Et dans son tourbillon je tombai sans y voir.

J'ai six mois de beauté chez le baron Saint-George ;
Pourtant on s'aperçoit que, dans ces derniers jours,

Mes attraits ont fondu, comme aux feux d'une forge,
Sous le souffle assassin des brutales amours.

Je souffre. Ma gaîté s'abîme dans les larmes,
Et monsieur le baron, plus joyeux que jamais,
Court à d'autres bazars marchander d'autres charmes.
Il me chasse... quel temps! Je ne sais où je vais...

J'ai faim! — Un financier, comprenant ma détresse,
Tout ce qu'il en pourra tirer à son profit,
S'éprend soudainement d'un accès de tendresse.
La police rôdait. L'affreux marché se fit.

Pour me débarrasser de ce juif méphitique,
Je tombe dans les bras d'un très riche vendeur :
J'échappe de l'ornière et butte à la boutique.
Voilà comme on descend au fond de l'impudeur.

Un artisan me plaît dans cette route amère ;
J'ose l'aimer. L'amour m'accable de ses cris :
Pour toi, ce n'est, dit-il, qu'une heureuse chimère,
Et son flambeau s'éteint sous le vent du mépris.

Il est tard ; un orchestre éclate avec ivresse.
C'est un bal, entrons-y. J'y danse horriblement
Et captive un commis que l'absurde intéresse...
Nous partons. Quelle nuit! J'ai pleuré longuement.

Ce matin, deux janvier, me voilà délaissée ;
Je suis sans logement. Je retourne à ce bal.
Minuit sonne... que faire? Une vieille empressée
M'offre un asile avec un sourire infernal.

Je suis ivre. Je passe ainsi le Pont-au-Change.
J'entre dans la Cité. Le chemin est glissant :

La vieille me conduit, je tombe sur la fange,
Et je m'éveille au jour dans les bras d'un passant.

... Et j'ai suivi cet homme ! et j'ai laissé ma mère
Se flétrir dans les pleurs d'un mortel désespoir.
Du luxe éblouissant j'ai cherché la misère...
Quel immonde travail ! Je me tuerai ce soir !...

CONVOI

Et dès le lendemain roulait au cimetière
Le corbillard du pauvre. Une vieille en prière,
Seule, suivait à pied derrière le convoi
Et, sur le bois funèbre où dormait un corps froid,
S'affaissait dérobant ses larmes désolées.

Des femmes s'accostant sur le bord des allées,
Se signaient et disaient : « Pauvre mère ! » Soudain
Le corbillard s'arrête au terme du chemin.
Sur le cercueil voici la terre qui retombe,
Malgré la voix en pleurs qui murmure à la tombe :
« Brisée à dix-huit ans ! pauvre petite fleur,
« Va, sois bénie. Adieu ! ma dernière douleur ! »

La prostitution est le plus lâche outrage
Que puissent nous léguer les mœurs de l'esclavage.
Où va ce financier ? Au prône ? aucunement.
Il flâne désœuvré dans la foule en tourment :
L'or crève ses goussets, le diamant éclate,
Flamme cristallisée, au nœud de sa cravate.
Survient des mauvais jours la stérile saison ;
C'est pour tout argentier l'heure de la moisson.
Le pain ne répond pas au travail des aiguilles,
Le travail manque aux mains des mères et des filles.

Et, dans l'hiver, sans feu, ces affamés oiseaux
S'abattent par milliers sur le bord des ruisseaux
Où l'usurier, jetant une aumône grivoise,
Aux infamants deniers, hélas! les apprivoise ;
Ou, prises dans la glu du cruel oiseleur,
Ne peuvent regagner l'asile de l'honneur.

Pour qui ce magasin plein d'objets en trophées ?
Qui l'habite ? Sans doute un doux peuple de fées,
Les grâces de l'Olympe, aimant à déloger,
Dans ces charmants palais viennent d'emménager?
Pour vivre honnêtement ces belles demoiselles
Avec esprit chez nous se font industrielles ?
— Mais non : voici là-bas des héros de comptoir,
Faméliques enfants, qui du matin au soir
Allongent le caquet, raccourcissent le mètre,
Commis disciplinés sous l'œil grondeur du maître.

Place aux femmes ! messieurs, laissez nos fleurs d'amours
Gérer ces magasins dans leurs brillants atours.
La main de la beauté va bien à ces dentelles,
La grâce est bien parmi ces étoffes nouvelles.
A tous ces cœurs souffrants, victimes de la faim,
Rendons la liberté ! Liberté, c'est le pain.
Le sérail de Crésus, pour nourrir son ulcère,
Se recruta toujours dans les temps de misère ;
Crésus est argentier, partant spéculateur,
Et le besoin toujours fut son entremetteur.

Quant à vous, jeunes gens, retrouvant votre force,
La sève interrompue entre l'arbre et l'écorce,
Courez à la charrue, à l'enclume, à l'étau;
Défrichez, cultivez, soulevez le marteau.
Que vos bras désormais, loin des œuvres de femme,
Relèvent tout à coup les vertus de votre âme.

Aux hommes, les travaux ardents et meurtriers ;
Aux femmes, la douceur des faciles métiers.
Place à tous les besoins, à toutes les natures,
Et que l'appât grossier des fatales parures
Laisse dans l'avenir, sans plus les fourvoyer,
Les filles à leur mère et l'amour au foyer.

L'ENFANT QUI POURSUIT UN OISEAU

CONTE

Je n'aime pas que l'on offre à l'enfance
De noirs tableaux pour première leçon.
Aux doux récits donnant la préférence,
Moi, j'aime assez la morale en chanson.

Écoutez-moi. C'était, mes petits hommes,
Dans un jardin superbement fleuri ;
Parmi les choux, parmi prunes et pommes.
Vous m'écoutez ? Prunes vous ont souri,

Pommes aussi. Je comprends, vilains drôles ;
On voudrait bien, au risque des bâtons
Qui tomberaient à plat sur les épaules,
En prendre un sac, et les croquer ?... Gloutons !

Dans ce jardin était une chaumière ;
Sur le pommier se dérobait un nid ;
Mais, un matin, monseigneur Petit-Pierre,
Le fils du chaume, hélas ! le découvrit.

L'aube déjà blanchissait la demeure,
A s'envoler s'essayait un pinson.
— Oui, l'on fait bien de se lever bonne heure,
Se dit l'enfant ; mon père avait raison.

Ce bel oiseau qui dans l'arbre sautille
Sera pour moi ; petit fils, je t'aurai.
L'oiseau traqué s'abat dans la charmille ;
On le poursuit ; plus d'asile sacré !

— Bon ! dit l'enfant, ses plumes sont nouvelles.
Il va, là-bas, tomber dans le chemin ;
Petit oiseau, le duvet de tes ailes
Ne pourra pas te soustraire à ma main.

Disant ces mots, l'enfant part, l'oiseau saute ;
— Fuir le danger, c'est prouver sa raison ; —
Voltige, atteint une branche plus haute.
Pierre, confus, saccage le buisson.

L'oiseau s'envole, et l'enfant, tout en fête,
De lui crier : Tu n'iras pas plus loin ;
Pour t'enfermer déjà la cage est prête !
Il le relance à travers le sainfoin.

Puis dans les blés, sur l'épi qui se ploie
Sous le fardeau du pauvre fugitif,
Les bras tendus, l'enfant court avec joie .
L'oiseau repart et s'abat dans un if,

S'enfuit encor. L'autre court de plus belle .
Gare les fleurs ! les vignes ! la moisson !
Les champs de pois ! la luzerne nouvelle !
Il faut passer où passe le pinson.

— Là-bas ! là-bas ! il rase enfin la plaine :
Vite ! courons ! le pauvret n'en peut plus.
Pierre en sueur, haletant, hors d'haleine,
Triomphe et va mettre la main dessus.

Non, pas encor. L'oiseau gobe une mouche,
Avise un mur, saute dans un verger
Et disparaît. Le soleil qui se couche
D'une ombre épaisse annonce le danger.

Alors voilà Pierre pleurant de honte,
Les pieds meurtris et le regard penaud :
Oh ! se dit-il, ce n'est pas là mon compte.
Pierre, mon fils, tu n'es qu'un maître sot.

Il avait faim, la nuit devenait noire ;
Heureusement un gardeur de troupeaux
Qui l'entendit, frappé de son histoire,
Le ramena, lui tenant ce propos :

— Mon cher enfant, c'est toute l'existence ;
Le moindre but, et souvent le plus près,
Coûte toujours plus de mal qu'on ne pense :
Rose au matin, le soir il est cyprès.

On s'évertue à déserter son âtre,
Sans consulter sa force et sa raison ;
Puis l'on s'égare, heureux lorsqu'un vieux pâtre
Nous reconduit à la pauvre maison.

L'HOMME DE PEINE

Mai 1851.

I

Sa femme, aux bons moments, travaillait à l'aiguille
Pour aider le cher homme à nourrir sa famille.
Cinq enfants, c'était dur ! L'été comme l'hiver,
Ce brave homme trimait sur un chemin de fer.
Il charriait la houille et manœuvrait la plaque.
Sur la voie on disait : « Philippe en a sa claque »,
Lorsque, les bras tendus, bras de fer et d'acier,
Cet hercule, à la fois homme, cric et levier,
Le cœur toujours content, l'humeur toujours active,
Bondissait du bardage (1) à la locomotive.
Aussi bien qu'un rimeur, la force a son orgueil.
D'aucuns le regardaient de loin, du coin de l'œil,

(1) Sorte de quai où l'on dépose les colis.

Avec étonnement, une secrète envie,
Quand, sous huit cents kilos, il écrasait sa vie.
Ardent comme un zouave et froid comme un Anglais,
Il défiait les forts à la lutte du faix.
Du reste, il était doux, ce pauvre homme de peine,
Ce lion qui léchait les anneaux de sa chaîne.
Samson l'eût admiré, quand, de son large dos,
Sur les camions trapus il jetait les fardeaux,
Et pleuré rien qu'à voir la sueur du courage
A flots précipités tomber de son visage,
D'où jaillissaient parfois les rayons triomphants
Qui montaient de son cœur, foyer de cinq enfants.

II

Cependant, il eût pu, les fêtes, les dimanches,
Terrible Savoyard, les deux poings sur les hanches,
Se montrer en public dans un rouge maillot
A faire écarquiller l'œil de quelque Margot,
Et crâner, étalant ses formes colossales
Pour le plus grand bonheur des princesses des Halles,
Et puisque les ruisseaux ont leur célébrité,
Comme un autre y puiser la popularité ;
Etre l'*homme canon* aux robustes épaules,
Soulever un haquet chargé de vingt-cinq drôles ;
Etre l'*homme au pavé*, pauvre homme ramassant
Les petits sous boueux que l'on jette en passant,
Et, fier de ses succès, au coin de quelque place,
Etre tout à la fois Héraclide et Paillasse.
Mais non, il préféra (voyez l'homme de peu !)
Le pain du plébéien et son bourgeron bleu !

III

S'usant en conscience, on le mit à la tête
D'une équipe : il y fit des prouesses d'athlète ;
On aime à cultiver le peu de fleurs qu'on a.
Pour la charger en gare, un jour on amena,
Par six chevaux traînée, une chaudière immense.
La tâche était pour lui. Son équipe en silence
Le suivit, apportant de l'ardeur et des reins,
Sous la grue affectée au service des trains.
La chaîne, avec fracas, glissa comme un reptile
Sur l'énorme poulie enrouée et docile ;
Bientôt les lourds crampons, griffes de fer et doigts,
Plongèrent dans les flancs de ce terrible poids...
L'homme était moucheron auprès de cette masse.
Il faut la remuer pourtant, la mettre en place.
L'épaule qui rougit sous les efforts qu'on fait,
L'haleine qu'on retient dans l'ardeur qu'on y met,
Les muscles ramassés sous la veine gonflée,
Le regard injecté, la parole essoufflée,
Tout agit à la fois, tout concourt pour asseoir
Le monstrueux colis sur le convoi du soir.
La chaîne aux lourds anneaux est fortement tendue,
Sur son axe on entend comme gémir la grue...
Malgré tous ces efforts et tout cet attirail,
Le fardeau cependant déviait hors du rail.
Mais, comme un madrier, l'intrépide Philippe
Se glisse sous le faix que lâchait son équipe,
Le cale, le soulève... Il est *cric* un moment,
Il s'est pris corps à corps avec l'événement,
Se doublant, déployant sang-froid, courage, adresse :
Atlas est sous le monde ; il penche, il le redresse...

Une minute encore et cet homme, ce mur,
Ce pauvre homme de peine est écrasé, c'est sûr !...
Mais non, par un effort inouï de courage,
La masse est ramenée à l'endroit du bardage.
Sur le rail plein d'éclairs et de roulements sourds
Le colis voyageur poursuit son long parcours.

IV

« Depuis ce moment-là, mon homme, dit la femme,
« N'a cessé de cracher le sang et rendre l'âme...
« Pauvre Philippe !... Ainsi, voilà quel fut son sort :
« A gagner notre vie, il a trouvé la mort. »

UN JOUR DE L'AN

Janvier 1855.

I

L'un s'en va, l'autre vient. Janvier chargé d'étrennes
Renaissait, apportant des rois dorés, des reines ;
Pantins ébouriffés, peinturlurés de fard,
Bébés bouffis et blonds attifés de brocart,
Avec chevaux de bois, des chariots, des quilles,
Tout ce qui fait courir petits garçons et filles
Rêvant de mariée au voile blanc et long,
De châteaux-forts, de lacs, de cavaliers de plomb,
De petits établis près du petit ménage,
Symbole du travail et rêve d'un autre âge ;
De bergères menant moutons enrubannés
Aux pieds d'argent, de boucs noblement encornés,
De caniche aboyant sur planchette roulante,
De coq empanaché, de poule vigilante,
De la ferme en sapin, aux rameaux en papier,
Que d'espérance autour du bonhomme Janvier !

II

Ce n'est que déballage aux abords des boutiques
Où pour troubler l'esprit des jeunes fanatiques
Le tentateur s'est fait artiste industriel,
Donnant la vie à chaque objet matériel :
Au pinson de fer-blanc si plein de gais ramages,
Au jésus sur la paille entre l'âne et les mages,
Dans l'étable où les bœufs ruminent gravement,
Aux magots accroupis, toujours en mouvement,
Au négrillon roulant les yeux, branlant la tête.
Mon Dieu ! fais que chacun ait sa marionnette.
Du petit au plus grand : bambin, roi, sage ou fou.
La sérieuse affaire est d'avoir un joujou.

III

C'était Paris, avec ses bibelots étranges,
Le Paris des pantins, du sucre et des oranges.
Ce jour-là je flânais le long des boulevards,
Sous un ciel froid et gris estompé de brouillards.
La police accordait, faveur vraiment princière,
A tous les mendiants d'étaler leur misère,
Leur plaie et leurs haillons aux regards des passants.
Ces amères faveurs reviennent tous les ans.
Donc ces jours ramenaient sous les portes cochères,
Au pied des murs, en tas, des enfants et des mères
Qui d'une main transie imploraient quelques sous ;
Mais Janvier pour ceux-là n'avait point de joujoux.
J'y songeais, quand je vis au détour d'un passage
Une femme du peuple au fier et doux visage.

Son grand air m'intrigua bien plus que sa beauté
Qui pourtant éveillait ma curiosité.
Deux enfants la suivaient : un garçon, une fille,
Oiselets déjà loin, bien loin de leur coquille.
Leurs vêtements étaient ceux des honnêtes gens ;
Les deux petits avaient les traits intelligents,
L'œil ouvert, le pied vif. La mère, sa toilette
Etait la propreté des talons à la tête.
Ils allaient tous les trois, sans but, comme au hasard,
S'arrêtant longuement près de quelque bazar.
Le petit s'attardait devant chaque bonhomme
De bois et de carton qu'il lorgnait Dieu sait comme ;
De son côté, sa sœur soupirait doucement
Pour ces gentils bébés aimés si tendrement.
La maman suffoquait, comprenant dans son âme
Ce que ses chers enfants convoitaient. Pauvre femme !
Non, voir n'est pas avoir. C'est un grand déplaisir
De ne pouvoir combler quelque innocent désir.

IV

Et voilà du gamin que le regard s'allume.
Etonné, fasciné, cloué sur le bitume,
Il observe, il attend. Le grand fascinateur
Est un polichinelle, ardent agitateur.
Il en avait rêvé toute la nuit dernière.
Il battait la patrouille, aussi le commissaire ;
Oui, c'est bien celui-là, tricorne empanaché,
Le bossu populaire et frais endimanché.
Le regard gouailleur et s'esclaffant de rire
Ainsi qu'il l'avait vu. Le gamin qui l'admire
Se disait à part soi (pour les enfants, on sait
Qu'un pantin est quelqu'un) ; donc l'enfant se disait :

— Oh ! s'il était à moi, ce roi des mascarades,
Comme on s'amuserait avec les camarades !
L'imagination de ses belles clés d'or
A ce petit rêveur ouvrait plus d'un trésor.
Que de songes brumeux lui passaient par la tête !
Peut-être qu'après tout il était né poète,
Et que les visions de son cerveau troublé
Le transportaient déjà dans un ciel étoilé.

V

Chez le père Guignol, du haut d'une baraque,
Dédaignant la critique et méprisant la claque,
Seigneur Polichinelle eut jadis des succès,
Quoiqu'il ne parlât pas toujours en bon français.
Mais plus d'un prétendait que ce gai bâtonniste
Était tout simplement un éminent artiste ;
Que les comédiens ordinaires du roi
N'étaient auprès de lui que des paillasses. Moi,
Je suis de cet avis. C'est à ce personnage
Que j'ai dû de rêver, bien longtemps avant l'âge,
Un théâtre forain où j'avais mes acteurs,
Mes chefs-d'œuvre joués sans collaborateurs,
Sans ciseaux, menaçant mes œuvres immortelles,
Et coupant de mes vers et les pieds et les ailes.
Si j'engageai le diable, un sujet mal famé,
C'est qu'il fallait venger mon Pandore assommé.
Comme je l'avais vu sous l'auvent théâtral,
Le pauvre enfant voyait le pantin magistral ;
Il regardait sa mère en dessous, sans rien dire,
Quand tout à coup, avec un triste et doux sourire :
— Bonne mère, fit-il, pour avoir ces joujoux,
Est-ce qu'il nous faudrait beaucoup de petits sous ?

— Beaucoup, mon cher enfant, lui répondit la mère.
Je les vis s'éloigner. Le petit prolétaire
Se retourna pour voir encor le grand moqueur.
L'enfant lui souriait à vous fendre le cœur ;
En route, on rencontra d'opulentes familles,
Dont les petits garçons et les petites filles
Emportaient à pleins bras des jouets de haut prix.
Comme ils étaient contents, ces beaux enfants bien mis !
Ils étaient au bonheur, ils étaient à la joie ;
Pour eux, les magasins n'ont point assez de soie,
Messieurs les confiseurs point assez de bonbons,
Et les marrons glacés ne sont point assez bons.

VI

— Que regardons-nous là ? Viens-tu, mon Henriette ?
Disait la pauvre mère à sa blonde fillette.
— Maman, ce gros bébé ne doit pas avoir chaud
Dans sa chemise étroite et courte en calicot ?
Bien sûr, le cher petit, il attend une mère...
N'est-ce pas, Jean? fit-elle, apostrophant son frère,
Et jetant des regards attendris et brouillés
Sur l'enfant de carton aux yeux bleus émaillés.

VII

On rentrait au logis, l'humeur un peu maussade.
— Avons-nous, mes enfants, fait bonne promenade ?
Leur demanda le père en réchauffant leurs mains.
Qu'avons-nous vu de beau le long de nos chemins ?
Racontez-moi tout ça. — Les enfants, mon cher homme,
Sans pouvoir en cueillir, ont vu plus d'une pomme,

Lui répondit la femme. Ah ! j'avais bien raison
De leur dire : Petits, restons à la maison.
Devant ces beaux jouets, ces amas de richesses
Étalés, entassés, rêvent bien des tristesses ;
C'est aussi par les yeux que nous vient la douleur.
Que de soupirs muets dans les replis du cœur,
Comme des flots pressés soulèvent la poitrine
Des petits indigents devant une vitrine !
C'est ainsi que j'ai vu mes enfants désireux,
Qu'intérieurement je pleurais avec eux...
Ah ! si de louis d'or j'avais eu les mains pleines,
Pour eux, Monsieur Janvier n'eût pas manqué d'étrennes ;
Mais ils s'en passeront, demain comme aujourd'hui.

Et les enfants pleuraient leur songe évanoui.

LES ALLUMETTES

Ils passaient dans la brume,
Qui va s'épaississant,
Quand vers le soir s'allume
L'étoile au firmament,
Et, le long des boutiques,
Murmuraient tous les deux :
« Allumettes chimiques,
« Achetez-nous, messieurs! »

I

Pauvres petits amis, sans linge, sans cravate,
A travers nos chemins ils traînent la savate,
Et les ruisseaux sont pris, hélas! et le grésil,
Que souffle un vent du nord, bat leur morne profil.

Ils vont ratatinés comme des hirondelles
Que l'hiver surprendrait et qui n'auraient plus d'ailes.
Sous les derniers rayons des beaux jours envolés,
La faim leur a crié : Petits enfants, allez !
Allez vendre ceci pour cette bonne mère
Qui nourrit de son lait votre plus jeune frère ;
Pour trente sous par jour, oui, pour ce maigre taux,
Votre père s'épuise à tailler des cristaux ;
Mais il prolonge en vain son ardente veillée ;
Je m'endors avec vous, avant vous éveillée.
Allez, pauvres enfants, vous heurter aux genoux
De la foule affairée : elle a bien quelques sous !

Alors, de borne en borne,
Ils vont déguenillés,
Avec un grand œil morne,
Avec les pieds mouillés,
Et, le long des boutiques,
Murmurent tous les deux :
« Allumettes chimiques,
« Achetez-nous, messieurs ! »

II

Et la foule, grand Dieu, plongeait dans mainte allée
Sans voir ces deux enfants que fustigeait l'onglée,
Qui trottaient, qui trottaient, suppliants sur ses pas.
Jésus ! on est blasé sur les douleurs d'en bas ;
L'habitude du mal dénature les âmes,
Et la pitié s'éteint même aux regards des femmes.
Ils étaient là tous deux, le frère avec la sœur,
Innocents chérubins, beaux comme la douceur ;

Aux vitraux des traiteurs collant leur triste mine,
Avec les bâillements fiévreux de la famine.
Donc, dans leur estomac qui souffre, qui pâtit,
Plus fort se réveillait l'aspirant appétit;
Ils pleuraient, mais en vain; sans détourner la tête,
La foule se croisait, sourde, aveugle, muette.
Ainsi les durs instincts, pervertissant nos mœurs,
Fermaient du même coup les bourses et les cœurs.

Mais eux, longeant la rue,
Dans nos brouillards si froids,
Désolés, tête nue,
Soufflaient entre leurs doigts,
Et, le long des boutiques,
Murmuraient tous les deux :
« Allumettes chimiques,
« Achetez-nous, messieurs! »

III

Donnez, ô bonnes gens que le bonheur enivre,
Vous, les heureux, pour qui jamais il n'est de givre;
Donnez à ces enfants perdus dans le chemin;
L'aumône est un rayon qui réchauffe la main.
Jeune homme, que Fleurette en cet endroit égare,
N'aurais-tu pas besoin d'allumer ton cigare?
Achète! Le portier, lorsque tu rentreras,
Aura soufflé sa lampe et tu n'y verrais pas.
Madame, qui passez là-bas, coquette, jeune,
Vous dont les beaux enfants ignorent froid et jeûne,
Sortez vite une main de ce douillet manchon,
Et de vos jolis doigts, à ce très cher bichon

Qui voudrait les baiser, qui vous regarde et n'ose,
En souriant, jetez quelque furtive chose :
Pour que la bienfaisance ajoute à vos attraits,
Donnez à ces enfants; madame, voyez-les.

Qui de gauche et de droite
S'en vont, sans savoir où,
Colportant une boîte
Qu'on leur pendit au cou,
Et, le long des boutiques,
Murmurer tous les deux :
« Allumettes chimiques,
« Achetez-nous, messieurs! »

JEAN-LOUIS

I

Barbouillé, délabré, les yeux pleins de malice,
Grande culotte rouge et bonnet de police,
Point de bas, des sabots, tel est de Louison,
Maréyeuse à tous vents, l'étrange et gros garçon.
Il grandit au hasard, étant né dans la rue.
Celle qui va criant : « Harengs frais et morue! »
Bourriche sur la hanche avec la hotte au dos,
Malgré bruit de haquets, de piétons, de chevaux,
Et les bises du nord, hurlant après ses trousses.
(Au ciel du pauvre, hélas! toujours des lunes rousses.)
Celle qui voit partout le grappin du sergent,
Pour nourrir Jean-Louis, court après quelque argent.
Jean-Louis n'a jamais su quel était son père;
Sa mère, à ce sujet, garde un profond mystère ;

Nous aussi; le pourquoi, c'est que nous l'ignorons.
Jean-Louis est le roi de ces jeunes lurons
Point ou mal dirigés, l'effroi du voisinage,
Essaim de passereaux fondant sur l'étalage
Des pauvres débitants, marchands de salaisons,
Marchands de beurre et d'œufs ou des quatre saisons.
Aux nocturnes assauts leur esprit diabolique,
Sans en prévoir la fin, dans les marchés s'applique.
D'abord ce n'est qu'un tour, tour vorace et méchant,
Qu'il s'agit de jouer à ce bon gros marchand;
Ensuite, ce péché qu'on nomme gourmandise
Dirige mon bandit dans plus d'une entreprise
Où l'orgueil du péril, l'orgueil entre dans tout,
Entraîne le moins brave à quelque mauvais coup.
Jean-Louis est rongé des plus méchants principes,
Il est sottisieux, il culotte des pipes,
Blasphème à tout propos. Triste précocité
Qui porte la couleur de la difformité.
Ses haillons retenus par un bout de ficelle,
L'éclair prématuré que jette sa prunelle,
Sa farouche démarche et son balancement,
Dans sa fleur ont tué les grâces de l'enfant.
Ce n'est point tout encore; à croix ou pile il joue.
La fièvre du joueur creuse et fane sa joue;
Il triche quand il peut, il y rêve toujours;
Le mal, autour de lui, professe; il suit ses cours.

II

Tenez, le voyez-vous, essoufflé, tout en nage,
Se faisant arracher les yeux et le visage?
Battant, battu, qu'importe? Il ne cède jamais.
D'ailleurs, comment céder? Un cercle de niais.

Feuillet mal inspiré du livre populaire,
Au cœur de ce bambin attise la colère ;
Là-bas, dans l'art du vol, il n'était qu'écolier ;
Ici, sa main s'exerce aux coups du meurtrier.
— Danger de l'incurie ou de l'indifférence,
Qui livre les enfants aux vents de la cité.
Quand la liberté même a son intempérance,
Pères, gardez vos fils de trop de liberté.

III

Pourtant le jour finit. D'une vieille masure,
Jean-Louis, en lambeaux, franchit l'allée obscure,
Tandis que débouchant du quartier Montorgueil,
D'un profit avorté l'âme pleine de deuil,
La pauvre maréyeuse, en s'essuyant la face,
Se traîne et chante encor : « Du bel hareng, il glace! »
Alors il s'attendrit, le rude galopin ;
Car il entend ta voix, ô gagneuse de pain!

Verrons-nous toujours l'indigence
Etaler son triste appareil?
Le ciel désert de l'ignorance
N'aura-t-il jamais son soleil?
Lorsque le peuple est sans boussole,
L'instinct grossier est sa raison ;
Quand la misère tient école,
Son avenir, c'est la prison.

LES BOUQUETS DE LÉGUMES

I

Midi. De chauds rayons colorent les cascades
Où maître Jean Goujon a sculpté ses naïades.
Les bas-reliefs, si souples de dessin,
Semblent s'épanouir sous une fraîche haleine,
Tandis que les lions, Africains à la chaîne,
Versent de l'eau dans le large bassin.

Autour de la fontaine, une pauvre sylphide,
Qui sans doute revient de quelque grand marais,
Tout imprégnée encor d'un crépuscule humide,
Passe et repasse avec ses verdoyants bouquets.

Pourtant nous ignorons à quelle ombre elle est née
Et quel vent la conduit. Depuis la matinée,

Elle court nos marchés en prolongeant ce cri :
« Mesdames, achetez poireaux et céleri! »

II

On devine à ses pieds un débris de chaussure,
De la boue et du temps ayant subi l'injure;
De pauvres vêtements trop larges et trop longs,
Prêts à l'abandonner, traînent sur ses talons.
Un lambeau de fichu, coiffure mensongère,
De la riante enfant ceint la tête légère.
Cependant elle est belle à travers tout cela;
Quelle fière tournure et quel grand air elle a!
La grâce qui sourit aux deux coins de sa bouche
Adoucit le foyer d'un œil un peu farouche;
Mais le pli du malheur à son front incrusté,
Sans lui nuire pourtant assombrit sa beauté.
Et la voilà, bravant coups de soleil et rhumes,
Qui s'empresse d'offrir ses bouquets de légumes,
Malgré les grognements du boutiquier jaloux
De ce mince négoce et de ces petits sous.
Terrible patenté, comme son regard flambe!
La petite, en courant, nous accuse une jambe
Alerte, fine et blanche; elle n'y songe pas.
Pourtant voici venir, basset flairant ses pas,
Un rieur aviné dont la gaîté malsaine
Lui braille à plein gosier une chanson obscène.
L'enfant, habituée aux airs plus que grivois,
Riposte, encanaillant et son geste et sa voix.
Pour parler cette langue est-elle donc sans mère?
Ses parents, qui sont-ils? — Le vice et la misère.
Ondine des ruisseaux, avant sa puberté,
Elle se flétrira sous un souffle empesté.

Elle est pauvre, il suffit ; on l'enlève à nos crottes ;
On la vend du même air qu'elle vend ses carottes.
Pour devenir, lavée aux flots d'un bain rosat,
Houri de gentilhomme ou de quelque forçat.

Parmi les fanges de l'orage,
Le cygne a perdu sa blancheur.
Le lis, déshérité d'ombrage,
Cache un reptile dans sa fleur.
La misère est l'entremetteuse
Des passions sans frein ni lois ;
Voici sa légende honteuse :
« Vis où tu peux, meurs où tu dois. »

LA PETITE VANITEUSE

Une petite fille
A sa maman disait,
Tout en poussant l'aiguille,
Car cette enfant cousait :

— Madeleine dessine,
Claire apprend à danser.
Jeannette, ma voisine,
Vient de vocaliser.

Élisa, pâle et brune,
Savante, fait les vers
Les plus beaux : *A la lune*
Argentant les flots verts.

Comme l'enfant du conte,
La pauvre Cendrillon,

Moi seule, j'en ai honte,
Je couds mon cotillon !

La maman de répondre :
— Mon enfant, autrefois
L'infortune vint fondre
Sur le palais des rois.

Ce fut triste ; les mères,
Les enfants, les vieillards,
Aux rives étrangères
Couraient de toutes parts.

Seul encor le langage
De ces gens éperdus
Témoignait dans l'orage
Du rang qu'ils n'avaient plus.

Pour eux les jours de joie
Se couvrirent de deuil.
Des costumes de soie
On effaça l'orgueil.

Vinrent les vieilles hardes,
La pauvreté, la faim,
Le froid dans les mansardes.
Vint la misère enfin.

Leurs nobles demoiselles,
Certes, savaient danser,
Faire des ritournelles,
Des vers et composer.

Mais ranger le ménage
Et repriser les bas

Était, pour leur courage,
Un bien grand embarras.

Rejetant le futile,
Plus d'une osa pourtant,
Contre un métier utile,
Troquer vers, danse et chant.

Va, va, poussons l'aiguille,
Ainsi que Cendrillon ;
Il faut savoir, ma fille,
Coudre son cotillon.

L'ENFANT

QUI ARRACHE LES AILES D'UNE MOUCHE

Ah! le vilain enfant, qui, le rire à la bouche,
Méchant sujet!
Casse l'aile d'argent d'une petite mouche
Qui voltigeait.

Pourtant nous l'admirions cette mouche folâtre,
Fille des airs,
Se jouant au soleil comme un phalène à l'âtre
Des noirs hivers.

Le petit insensible est plus tard méchant homme,
Objet de pleurs!
Quoi! petit meurtrier, vous grossiriez la somme
Des mauvais cœurs!

Si votre cruauté provient de l'ignorance,
Apprenez donc
Que tout ploie ici-bas, au gré de la souffrance :
L'homme est un jonc;

Que sentir, c'est souffrir. Pour cette pauvre bête
Clouée au sol,
Vous êtes la douleur qui, bruyante ou muette,
Brise son vol.

Tout s'est enfui depuis la chute de ses ailes :
La liberté,
Les courses dans l'espace et les brises nouvelles
Aux jours d'été.

Heureux fils, vous avez les cerises vermeilles,
Les longs chemins,
Les airs, les champs, le miel, des fleurs et des groseilles
A pleines mains.

Vous volez dans les bras d'une mère chérie,
Tout triomphant ;
Vous la suivez partout : aux bois, dans la prairie,
Heureux enfant !

Pauvre mouche ! à cette heure il n'est plus rien pour elle :
Ni fleurs, ni miel ;
Plus d'air, plus de soleil, plus de voix qui l'appelle ;
Ni champs, ni ciel.

A présent elle rampe, elle qui, gracieuse
Et bourdonnant,
Sur la vitre courait vive et capricieuse
A tout venant.

Vous avez mal agi : tout sert dans la nature,
Triste ou joyeux.
Quelquefois un insecte, errant à l'aventure,
Distrait nos yeux.

Nos yeux que la douleur, aux longs soirs d'insomnie,
De pleurs noyait,
Du sourire ont suivi la turbulente amie
Qui tournoyait.

Ah ! le vilain enfant, qui, le rire à la bouche,
Méchant sujet !
Casse l'aile d'argent d'une petite mouche
Qui voltigeait.

LA LAVEUSE

Que de givre dans l'air! quel gâchis par la ville!
Onze heures vont sonner; la nuit serait tranquille
Dans son obscurité si l'on n'entendait pas
L'aigre bise du nord qui hurle par les rues,
Les pleurs des chiens errants, pauvres bêtes perdues
Sous un déluge de frimas.

Sur la grève déserte où vient battre la Seine,
Les bras dans les glaçons que le courant entraine,
Que fait donc cette femme? A quel fatal labeur
Est-elle condamnée? Ou bien quel saint courage
La tient à deux genoux sur le grès du rivage,
Le corps gelé, la flamme au cœur?

Du savon, un battoir... Pourquoi ce linge à terre?
Je vous ai deviné, simple et touchant mystère.

Noble femme! Ses mains tordent péniblement
D'un pauvre travailleur la chemise grossière,
Rompue à maints endroits et pleine de poussière
Que le flot emporte en fuyant.

Intrépide laveuse! épuisée, elle achève
De savonner le linge entassé sur la grève.
C'est la blouse d'abord d'un tout jeune garçon,
La robe bleue à pois d'une petite fille,
Langes du nouveau-né, souci de la famille,
Trouble-sommeil de la maison.

Elle est là. Mais Paris avec soin se verrouille;
Sur les ponts, par les quais, s'avance la patrouille.
Tout s'illumine et rit dans le quartier d'Antin;
Les Phrynés sont en fête, et le vol à l'œil sombre,
Inquiet, effaré, traîne ses pas dans l'ombre,
Armé d'un outil clandestin.

Voilà ce que l'on voit dans Paris, à cette heure;
Non cette pauvre femme, âme supérieure,
Douce fée en travail sur ces terribles bords,
Qui, seule dans la nuit, sur une pierre, lave
Bas, chemises, mouchoirs, sous le froid qu'elle brave
Avec d'héroïques efforts.

Mais ses enfants couchés, pour qui veille le père
Sous le toit ennobli par l'amour de la mère;
Ses enfants, de leur sort assez peu soucieux,
Mettront dans quelques jours, bruyants, la mine franche,
Empressés de courir, ce linge du dimanche
Et s'envoleront tout joyeux.

Enfin, le dernier né, méchant despote en lange,
Qui lui prend tout le jour, qu'on appelle: mon ange!

Caressé, dorloté du matin jusqu'au soir,
Aura fichus, bonnets, couches, fraîches brassières...
Sainte Vierge Marie, exaucez les prières
De la pauvre mère au lavoir !

L'ENFANT A LA GUITARE

La pauvre enfant chantait, suivant la foule avare,
Et, sous ses doigts,
L'accompagnement faux d'une vieille guitare
Aidait sa voix.

La pauvre enfant disait : Quel froid ! ma mère est morte.
Brume et douleur !
L'instrument murmurait : Passant, la bise est forte.
Ouvre ton cœur.

La pauvre enfant disait : Quel givre ! et comme il tombe !
Le jour finit.
L'instrument murmurait : La petite colombe
N'a plus de nid.

La pauvre enfant disait : Hélas ! rien ne m'appelle.
Il se fait tard.

L'instrument murmurait : Quoi ! riche, rien pour elle.
Pas un regard !

La pauvre enfant disait : Quel froid ! ma mère est morte.
Le ciel est noir.
L'instrument murmurait : Chrétien, ouvre ta porte
Au désespoir.

L'enfant se tut ; la faim la traina d'un œil sombre
En lieu fatal.
Et l'instrument pleura, tombant brisé dans l'ombre :
« Livrée au mal ! »

LE PAPILLON D'OR

Août 1867.

CONTE

A MADEMOISELLE MARIE B...

Elle vous ressemblait, Marie.
Dire qu'elle vous ressemblait,
C'est vous dire, sans flatterie,
La charmante enfant qu'elle était.
Elle se rendait à l'église,
A l'église de Clignancourt.
Simple en tout point était sa mise :
Rien de trop long, rien de trop court ;
Ne laissant traîner après elle,
Dans son petit sentier d'azur,
Pas plus d'ombre qu'une hirondelle
N'en peut laisser dans un ciel pur.

Et sans soulever de poussière,
Sans éveiller le moindre bruit,
Elle allait suivant la lumière
De son cœur et de son esprit,
Même ignorant comment on nomme,
Elle encor dans son paradis,
Ce déchu qui s'appelle un homme
Parmi les fanges de Paris.
Écoutez. Ce fut un dimanche,
Le jour où l'on va prier Dieu,
Que Blanche (elle s'appelait Blanche)
A pied se rendit au saint lieu.
Une rose à peine fleurie,
Qu'on aurait pu nommer : Marie,
Pour son éclat, pour sa candeur,
Brillait tranquille sur son cœur.
Et toutes deux semblaient sourire.
Fillette et fleur, c'était charmant!
La fleur souriait au zéphire,
Et Blanche au ciel probablement,
Quand, à quelques pas de l'église,
D'un jardin que je vois encor,
Apparut, porté sur la brise,
Un gracieux papillon d'or.
Dans les cheveux de Blanche il vole.
A leurs charmes il ajoutait.
Et l'insecte prit la parole
Et Blanche rêveuse écoutait.
« Pour ces cheveux-là, ma mignonne,
J'ai diamants et de l'or fin ;
Je puis en faire une couronne
Pour ta tête de séraphin ;
Faire pleuvoir à tes oreilles,
Où l'on voit un douteux corail,
Des flots de perles sans pareilles

Produits d'un merveilleux travail.
Vous êtes sage, mon cher ange ?
Toute sagesse est un trésor.
Contre d'autres cela s'échange,
Disait le beau papillon d'or.
Chacun vous sait spirituelle.
Cette lumière a bien son prix.
C'est avec ça, ma toute belle,
Que l'on bat monnaie à Paris.
Oui, c'est pour requinquer les filles,
Les filles de la pauvreté,
Que les fils des riches familles
Viennent au monde. En vérité,
Blanche, c'est un métier de dupes
Que de s'attarder à prier.
Dieu pour toi n'a pas mis des jupes
Au fond de son vieux bénitier.
Nos princesses, que diraient-elles !
Cela fait réfléchir, sais-tu,
Si les petites demoiselles
Allaient avoir de la vertu?
La vertu n'est guère à la mode :
Au ciel elle a pris son essor.
On chante sur un autre mode
La gloire des papillons d'or
Sors de ta sainte rêverie.
Que de bouquets fleuris pour toi !
Dans les beaux jardins de la vie
Où je vais m'envoler, suis-moi ! »
Il part, vole, vole et se pose
— Est-ce un démon? est-ce un lutin ? —
Comme un étourdi sur la rose
Qu'alors Blanche avait à son sein.
A ce récit qui voudra croire?
Ne voilà-t-il pas que la fleur

Frémit, se penche et devient noire
Aux yeux de Blanche et sur son cœur.
Cependant Blanche, dans l'église,
Est entrée en disant : Seigneur!
Court au bénitier. O surprise!
On voit se raviver la fleur.
L'onde, source des cœurs fidèles,
Jaillit sur le papillon d'or ;
Il perd son éclat et ses ailes.
Même aux pieds de Blanche il se tord.
Le vitrail tout à coup scintille.
L'orgue a chanté : Gloire à la foi!...

Ce papillon, cette chenille,
Des noirs enfers c'était le roi.

EN CE TEMPS-LA

Août 1867.

I

J'habitais un grenier mansardé, non chambrette,
Nid de chauves-souris qu'aujourd'hui je regrette.
Trois chaises, une table, un vieux lit, des murs nus.
Voilà le mobilier. Mais, les beaux jours venus,
Le soleil de midi tapissait la muraille.
De mon mince grabat il réchauffait la paille.
Je n'ai jamais compris qu'on fût triste aux rayons
D'un soleil printanier, si gueux que nous soyons.
Sur la tuile encaissés, gobéas, capucines
Fleurissaient. On riait aux fenêtres voisines
De cet original qui trouvait le moyen
D'établir un joli parterre aérien

Aux corniches des toits où, dès la tâche faite,
Il chantait comme un fou, sinon comme un poète,
Ou déjeunait avec ses frères les moineaux
Qui faisaient comme lui leur nid dans les chêneaux.

II

Mais le printemps n'est pas d'une longue durée.
Son doux éclat s'éteint même dans l'empyrée.
Survint l'hiver, qui n'a ni moissons ni regains,
Avec ses levants gris et ses couchants sanguins.
Ce jour-là je rêvais, penché sur mon ouvrage.
La rime s'envolait. J'avais mauvais courage.
Il est vrai qu'il faisait bien froid en ce moment ;
Enfin, c'était mon jour de découragement !
Sur les quatre carreaux fêlés de ma fenêtre,
Des bouquets cristallins venaient de m'apparaître.
Je soufflais dans mes doigts qui tournaient aux glaçons,
De mon feu presque éteint rapprochant les tisons.
Je ne sais ce qu'en moi j'éprouvais à cette heure,
Ni ce que me disait la voix intérieure,
Touchant le vol léger de nos illusions,
A moi, déjà blasé sur les déceptions,
Moi qui, n'enviant rien : ni gloire, ni fortune,
Marchais insouciant dans mon beau clair de lune.
Que regrettais-je donc alors, sous ce ciel gris ?
Ce que je regrettais ?... Mes rosiers défleuris !

JOSÉPHINE

Écrit sur les remparts, bastion 43 (*Saint-Ouen*).

Décembre 1870.

De nos canons vengeurs c'était la perle fine.
Sur les remparts glacés assise crânement,
On la nommait ainsi : « la Belle Joséphine »,
Laquelle en promettait au soldat allemand.

Magnifique objet d'art ! Cette machine énorme,
Tout Paris accourait la voir sur son affût,
Menaçante, luisante, élégante en sa forme,
Bien qu'elle eût l'embonpoint bachique d'un vieux fût.

Pas un canon prussien ne venait à sa taille.
Nos bourgeois, croyant ça, dans l'orgueil s'enivraient.
Joséphine ! C'était la fin de la bataille ;
Joséphine ! C'étaient les portes qui s'ouvraient.

Et c'était la trouée... au ventre ayant la foudre.
Au feu de ses éclairs, la plaine s'allumait.
La gaillarde avalait cinq cents kilos de poudre,
Comme on avale un bock, sans avoir son plumet.

Les outils Krupp n'osaient plaisanter avec celle
Qui portait le tonnerre enfermé dans son flanc.
Nos marins la menaient comme une demoiselle.
Par peur de l'abimer, on la chargeait à blanc.

Même, on l'enveloppait d'une superbe housse...
Et quand on l'entendait hurler dans les frimas:
— C'est, disaient les badauds, Joséphine qui tousse !
Joséphine toussait, elle ne crachait pas.

L'INSURGÉ

A MON AMI G. LECHARPENTIER

Décembre 1871.

I

Le pauvre, dont je veux vous raconter l'histoire,
Cher ami, n'était pas un héros après boire.
Même il ne fréquentait les clubs que rarement,
Rarement il ouvrait un journal; seulement,
En cachette, il lisait dans les saints évangiles.
Comme on l'en plaisantait, ses amis, des gorilles,
Il ne parlait jamais de ce livre sacré.
Vous le voyez d'ici, c'était un illettré,
Un dédaigneux des vers... Ce brave homme des rues
N'aurait jamais écrit en rimes trop connues,
Pontificalement et doctoralement,
Du reste, il n'était pas très fort en « Châtiment »;
Que l'on pouvait tuer son homme sur la route,
S'appelât-il Philippe ou Guillaume-Choucroute.

Cependant il n'avait reçu titres ni croix
A la porte des cours des empereurs et rois.
Si cette vision, si cette idée infâme
Dans son obscur chemin eût traversé son âme,
Il eût été tout droit au but, comme Louvel;
Car, n'ayant jamais lu dans monsieur Machiavel,
Il n'aurait pas rusé, si bas soit son délire,
Pour tirer sans péril un couteau de sa lyre.

Ce n'est là qu'un côté de cet homme. Son nom?
Disons-le tout de suite, il s'appelait Simon.

II

Ouvrier marqueteur, c'était même un artiste.
Simon moralisait sans être moraliste;
Sans en faire métier, il aimait le devoir;
Donnant à Pierre, à Paul, qu'il soit blanc, rouge ou noir.
Car le plaisir n'est pas, en matière d'aumône,
Pour celui qui reçoit, mais pour celui qui donne.
(Il savait son saint Paul.) On le recherchait peu.
Voilà! C'était un ours, ami du coin du feu!

Tous deux nous habitions le pauvre voisinage
De la place Maubert, nous étions du même âge.
On se prêtait ses sous; tantôt lui, tantôt moi;
Mais lui le plus souvent. Ce n'est pas sans émoi
Que je revois ces jours de jeunesse indigente;
Le désert où chacun de nous dressait sa tente.
Simon vivait en lui. Cependant j'ai connu
Quelques-uns des secrets de cet homme ingénu.
Les révolutions ne l'intéressaient guères.
Ce sont là, disait-il, des procédés vulgaires.
Il faut faire au plus tôt, au nom des réprouvés,

La révolution des cœurs, non des pavés,
Non des coups de fusil; de l'amour, non des haines.
Ce n'est pas à nos pieds qu'on a rivé des chaînes;
Elles sont dans nos cœurs, chacun les porte en soi.
Si tu veux les briser, arme-toi contre toi.

Quant aux gouvernements, je suis sans préférences,
Nous disait-il un jour d'entières confidences.
Si vous hiérarchisez, vous admettez des rangs;
C'est le gouvernement libéral par les grands;
La vieille pyramide avec les gueux pour base,
Ayant à son sommet un dieu qui les écrase;
Un dieu de fer et d'or. Quel levier prendrez-vous
Pour en tirer ceux-là qui gémissent dessous?

III

C'était un sentiment, plutôt qu'une lumière.
Il cherchait dans son cœur l'introuvable hôtelière.
Fait d'intuition, son esprit rayonnait
Dans un nuage d'or où le Dieu l'enfermait.
Il voyait de trop loin pour voir juste. Ses rêves
L'emportaient au delà des coteaux et des grèves.
Il nageait dans l'espace. Il avait de ces airs
Si tragiquement doux, dans ses yeux bruns et fiers,
Que cela ressemblait à ces éclairs d'automne
Qui brillent dans la nuit, mais dont aucun ne tonne.
Eloquent, il l'était; critique, pas du tout.
Il ne discutait pas, il affirmait. Son goût
Naturel le portait vers les teintes mystiques.
Il admettait la foi, mais non ses fanatiques.

Tenant compte des temps, sous Dioclétien,
Simon aurait été martyrisé chrétien.

Il sentait, devinait, aspirait. La souffrance,
Il la faisait parler, dans sa grave ignorance :
Qu'ai-je besoin d'apprendre? Il me suffit de voir
Que le pauvre est partout l'instrument du savoir,
Disait-il. Ces savants dorés que l'on réputc
Font travailler les chiens avec des airs de flûte.
Un poids, une mesure, un niveau, c'est assez !
Tous vos gouvernements sont chemins défoncés.

IV

Nous nous étions brouillés ; son fier idéalisme
Ne pouvait s'arranger de mon naturalisme;
Je me trouvais guindé parfois sur ses hauteurs
Qui n'avaient que les vents du ciel pour auditeurs ;
Quand en soixante-dix (ici mon cœur se glace),
Autour d'un bastion je le vis mettre en place.
Il neigeait... Je montais ma garde en ce moment.
Les vents nord-ouest soufflaient abominablement.
Un jeune homme ganté, botté, tout de flanelle,
Venait de poser là ce pauvre en sentinelle ;
Le vieillard grelottant, mal vêtu, mal chaussé,
Coiffé d'un vieux képi soigneusement brossé.
La consigne donnée, et fumant son cigare,
Prenant un petit air crâneur assez bizarre,
L'officier s'éloigna vers le baraquement.
Simon allait, venait, l'arme au bras, tristement
Pensif, baissant le dos, luttant contre la bise
Qui couvrait de flocons neigeux sa barbe grise.
La nuit s'épaississait autour de nous, creusant
Comme un grand fossé noir toujours s'élargissant.
Paris allait se rendre à la faim qui l'assiège.
M'approchant de l'ami qui rôdait dans la neige :

— Garde à vous! lui criai-je, en déclinant mon nom.
Ma voix eut de l'écho dans le cœur de Simon.
Il me tendit la main.., mais je vis avec peine
Qu'il était emporté dans le courant de haine
Qui frappait un vaincu mourant, humilié...
L'ouvrier marquéteur donnait son coup de pié.
Ayant fermé la bouche ainsi qu'on ferme un livre,
Nous étions devenus des bonshommes de givre.

V

Quand survint la Commune, il en fut bel et bien.
Pourquoi ? qu'avait-il vu, ce vieux stoïcien,
Le bon, le doux vieillard, dans ces tempêtes rouges
Qui soulevaient les flots et la fange des bouges ?
A l'horizon lointain, qu'avait-il entrevu ?
Quelle idée avait pris son âme au dépourvu ?
Que pouvait-il bien voir monter des incendies ?
De ces affolements hideux ? de ces tueries ?...
De ces tas de pavés, lui qui n'en voulait pas ?
De ces flaques de sang, dont les trottoirs sont gras,
Que voyait-il surgir ?... Ce désolant naufrage
Que lui révélait-il ? Que lui disait l'orage ?
Quel bras avait poussé cet homme jusque-là,
Qu'armé comme un corsaire, il est où le voilà :
Les pieds boueux, les poings crispés et noirs, la bouche
Convulsive et mordant à même une cartouche ?

Ah ! ce qu'il avait vu, bientôt on le verra !

VI

Ce fut un jour de mai que monsieur Thiers entra
Guilleret dans Paris, du sang jusqu'à la gorge.

Simon ne revint pas à sa place Saint-George.
A la place Maubert ; un vieil habitué
Avait dit, sachant ça : « Le voisin est tué ! »

En effet, il l'était. La troupe versaillaise
Tristement enlevait ces montagnes de glaise :
Belleville et Chaumont ; tous tombaient... vint le tour
De Simon ; il tomba comme tombait le jour,
Aux abords d'un ravin, le long d'une masure
Isolée ; il avait au front une blessure,
Un trou... le sang coulait. Il était là, couché,
Abrité d'un auvent par les balles haché.
Quand on le découvrit, son visage était calme.
Quelque passant avait, en manière de palme,
Jeté sur ce cadavre un rameau verdoyant !
Ses yeux noirs, grands ouverts, semblaient ceux d'un voyant.
A des rappels lointains, il paraissait sourire
Et comme ayant encor quelque chose à nous dire.
Un pauvre avait glissé sous sa tête un pavé.
Il dormait là-dessus quand on l'a relevé
Encor tout rayonnant du mystérieux rêve
Qui l'emportait là-bas, là-bas où tout s'achève.

VII

La femme qui l'avait recouvert d'un haillon,
Lambeau décoloré d'un mauvais cotillon,
Le soir nous raconta qu'étendu sur la fange
Ce martyr aurait dit, comme eût dit un archange :
« N'est-ce pas, mon enfant, que le peuple est sauvé ?... »

Le pauvre homme avait cru que C'ÉTAIT ARRIVÉ !

L'OTAGE

Mai 1871.

I

L'évadé de la tombe en ce temps-là, mes frères,
Comparut à nouveau devant les Pharisiens
Et docteurs assemblés. Ces dresseurs de calvaires,
Nous en avons encore, étaient des Parisiens,
Des singes d'Israël, livrant à l'athéisme
L'ancien ressuscité, prévenu de déisme.
Sapé, scié, déjà le vieux chêne tombait,
Mais pour se relever sous forme de gibet.
Le taillandier forgeait : marteaux, clous et tenailles.
Un fédéré trouvait dans de vieilles ferrailles
La lance au fer sanglant. L'égoutier, un cruel,
Trempait dans les ruisseaux l'éponge, boue et fiel,
Dont il barbouillera, sous l'épine sauvage,
Du prophète expirant le saint et doux visage.

En échange du sang, s'échappant de son cœur,
Et qui de ses bourreaux lavera la souillure,
Hué, sifflé, giflé, le divin rédempteur
N'obtiendra même pas une goutte d'eau pure.

Or, ces faits se passaient, comme ils se sont passés
Voilà dix-neuf cents ans pour nos martyrisés.

II

Donc, le dieu des pardons et des miséricordes
Est de nouveau traduit, battu, lié de cordes,
Au pied d'un procureur, vieux juif, nommé Crémieux.
Lequel pour assesseurs a trois scribes fameux :
Renan, Littré, Paul Bert. Triangle égalitaire,
Né sous la même cloche, issu de la lumière
Et de l'humide... Il faut, d'après son long dossier
Et ses antécédents de bateleur-sorcier,
Traîner au pied du mur ce spiritualiste
En rupture d'enfer, ce mort récidiviste.

III

— Vous vous nommez Jésus? lui demanda Crémieux.
— Jésus de Nazareth. — Signalé dangereux...
Votre état? — Charpentier. — Patenté? — Prolétaire.
— Accusé de prêcher la grève du salaire?

— Partout le pauvre a faim et soif d'égalité.
— L'égalité ! Ce sont propos de révolté.
— Je vais aux nations qui s'égorgent entre elles
Enseigner de la paix les routes fraternelles.
— Ainsi vous voyagez ? Avez-vous des papiers ?
— Mes papiers, c'est le sable où s'impriment mes pieds.
— Vous demeurez ? — Le Fils de l'homme n'a pas même
Une pierre où s'asseoir. — Réfractaire et bohême,
Soldat ni citoyen, avec les vagabonds
Vous couchez dans les fours à plâtre et sous les ponts.
Votre âge ? — Deux mille ans. — Le nom de votre père ?
— DIEU !... — Nous l'assignerons; c'est sans doute un compère.

IV

Et le peuple riait. Soudain un auditeur
Demande la parole avec la bouche en cœur.
Mélange de pédant et de séminariste.
C'est un savant, dit-on, un orientaliste.
Il tourne vers Jésus un regard compassé.
On sent que ce monsieur est joliment dressé.
— Citoyen Fils de Dieu, pardon, votre doctrine
Ne saurait-elle avoir plus modeste origine ?
Vous ne prêchez pas mal ; mais vous semblez nier
Que vous êtes le fils d'un maître charpentier.
Je ne partage pas d'aucuns de mes confrères
Ce qu'ils ont contre vous de préjugés contraires.
Mais j'estime qu'il faut marcher avec son temps.
Que ne fréquentez-vous nos jeunes gens charmants,
Ces forts, ces studieux... adorable jeunesse
Acharnée à nos cours, qui s'y porte et s'y presse ?
Elle s'appelle : Assi, Rochefort, Ranc, Urbain,
Vermèche, Pipe-en-Bois, Maroteau... Quel chemin

Lumineux et rapide ont fait à nos écoles
Ces graves qu'on traitait hier de bêtes folles,
Rigaud, Ferré, Vallès, si haut, si radieux
Que la tête vous tourne à les suivre des yeux !
Que ne fréquentiez-vous encore ce Gilliste
Lequel pour vous *charger* à l'audience assiste.
(Longs applaudissements.)

V

Et le maître a jeté
Sur l'immonde cohue un regard attristé.
L'un d'eux, qui voit Jésus marqué pour le calvaire,
Va lui donner son coup de chausson de lisière,
Parler de notions, de bouquin, *de devoir*.
L'accusé lui répond : — Philistin, ton savoir
Ne nous dit rien. J'apporte aux simples de ce monde,
Non pas des notions, mais la lueur féconde :
La révélation. Je donne au cœur des yeux.
Par moi l'œil de l'aveugle a vu clair dans les cieux.
— Plus près de la raison nous plaçons la morale,
Reprend le philosophe onctueux qui s'emballe.
— La morale ? Elle n'est, docteur, qu'un des rayons
De la divinité !... (Cris, dénégations,
Grognements prolongés dans la ménagerie.)
Soudain un immortel est pris d'hydrophobie.
— Votre divinité, nous saurons l'enfouir,
A nos enterrements civils la convertir..
Comment, monsieur, comment ! Vous niez la matière ?
Mais c'est d'elle, insensé, que nous vient la lumière.
La putréfaction, c'est le progrès. Dans peu,
L'homme, hier babouin, va se révéler dieu.

VI

Paul Bert vint à son tour et dit : — La jeune France,
Vous l'entendez, proteste au nom de la science
Qui n'admet avec nous qu'un Dieu vivisecteur.
L'accusé lui répond : — La jeunesse, docteur,
Voudra savoir demain, des sciences rebelles,
Si le nid fait l'oiseau, si le nid fait les ailes.
Pour moi j'ai vu le nid et j'ai compris l'oiseau.
A ce moment un pauvre ose crier : bravo!
On le chasse. Aussitôt surgit dans l'auditoire
Le nommé Rabagas, dont on connaît l'histoire.
— L'oiseau de qui ? de quoi? Duquel nous parle-t-on ?
Rugit l'interrupteur... de l'aigle ou du pigeon?
Aigle ou pigeon divin sont jolis points de mire.
Deux sous! Qui veut tirer à l'oiseau de l'empire!
— Calme-toi, Rabagas, dit Crémieux, qui se tord.
Et montrant à Jésus un fort beau louis d'or :
— Connaissez-vous ceci? — De qui cette effigie?
— De César, empereur et roi de tabagie.
— Eh bien, maître Crémieux, il faut rendre à César
Ce qu'on doit à César. — Ah! vil *badingueusard!*
Riposte Rabagas, les yeux en papillotes.
Non, nous ne rendrons rien : montre, habits neufs, ni bottes!
Conseil de réacteur, doublé d'intransigeant.
La boutique est fermée, on ne rend pas l'argent.
Comment ! nous rendrions hôtels, baignoires, glaces,
Nos bureaux de tabac, coupés, rentes et places!
Jamais ! — Non, non ! A mort l'ivrogne, le réac !
Braillent les sans-le-sou. Rabagas a le sac ! ! !
Donc, vive Rabagas.

VII

L'instruction se corse.
On soupçonne qu'on est en présence d'un Corse
Ou de quelque mouchard. — Vous êtes, dit Crémieux,
Qui, pour y voir plus clair, semble quitter ses yeux,
Et tournant vers Jésus sa face hyperbolique,
Accusé de vouloir tomber la République.
Vos complices ? — Je vous le dis, en vérité,
Mes complices ce sont : la FOI, la CHARITÉ.
J'ajoute : Et l'ESPÉRANCE. (Hilarité farouche.)
— Jésuite ! qu'on lui plante un chardon dans la bouche !
(Tumulte indescriptible. On entend aboyer,
Grogner, beugler, hurler, rugir, mugir, gueuler.)
Dressant l'oreille, un âne aussi se met à braire.
Un bon rouge a crié : Silence, mon vieux frère !
C'est à qui mangera du Christ. — A qui le cœur ?
La table est mise. A qui cette place d'honneur ?
Allons, Grévy, Ferry, dégaînez vos fourchettes ;
Bons députés du centre, approchez vos assiettes !
C'est du Christ frais saigné... pour faire des ragoûts.
Peuple, on t'en gardera, quand ils en seront soûls.

VIII

L'accusateur public, dans un fort beau langage,
Requiert. On gardera l'accusé comme otage.
— Non ! non ! A mort ! à mort ! citoyen président.
— Écoutez, écoutez ! L'accusateur : — « Cédant
« A l'indignation en face d'un tel crime
« Et d'un tel criminel, ô peuple magnanime !

« J'ai pensé, comme vous, à soutirer son sang.
« Le chaudron était prêt... En y réfléchissant,
« Voyant ce meurt-de-faim malpropre, sans chaussure,
« Débraillé, mal peigné, puant la moisissure
« Des cachots de Poissy ; ce barbu, qu'un art faux
« Nous peint en robe bleue et beau parmi les beaux,
« J'estimai, citoyens, que de cet imbécile
« On pourrait retirer un parti fort utile. »
— Silence donc ! — « Mourir de la mort d'un Danton,
« Ça serait trop d'honneur pour cet aliboron. »
— C'est vrai ! — « D'un tel honneur mon civisme s'alarme ;
« Ce gueux n'ayant tué ni pompier, ni gendarme,
« Ni curé, ni *sergot*, pas même un empereur...
« Attendu ces griefs qui soulèvent le cœur,
« Je vous propose donc qu'on dépêche à Pilate
« Le desservant Bertaut, qu'il le voit et le tâte.
« Peut-être pourrait-on négocier Blanqui,
« En échange... déjà vous devinez de qui ?
« De ce pauvre idiot. Si l'affaire s'arrange,
« On garde l'abruti, mais on nous rend l'archange. »

La justice du peuple a sonné. C'est un glas.
Aujourd'hui comme hier il choisit Barabbas.
Ventre à terre, un courrier s'éloigne pour Versaille.
La victime attendait le dos à la muraille.
Plus cruel que le peuple, ici pas un bourgeois
Pour sauver l'accusé n'ose élever la voix.
Comme le coq chantait, des pleurs sous la paupière,
Bertaut s'en revenait en songeant à saint Pierre,
A ceux qui reniaient le Maître en ce moment,
Et le bon serviteur pleurait amèrement ;
Car, jetant sa cuvette au nez des fratricides,
Pilate abandonnait le juste aux déicides.

IX

Un jour du vingt-six mai soixante-onze, le fils
Du maître charpentier, au bout de vingt fusils,
Meurt ainsi qu'il mourut sous Auguste Tibère ;
Quand son dernier soupir fit tressaillir la terre
Et que l'écho poussa dans un lointain profond
Le divin cri : « Ces gens ne savent ce qu'ils font.
Pardonnez-leur, mon père ! » Étincelant d'outrages,
Son corps fut retrouvé dans le sang des otages.

LE CHIFFONNIER

Il a de longs sourcils, barbe grise et flottante ;
Toujours la hotte au dos, qu'il neige, tonne ou vente,
Va persiflant, le long de son chemin,
Tout ce qu'il voit passer de sot ou d'inutile.
Il faut bien l'avouer sans être difficile :
Quelle besogne, infortunés humains !

Paris est éveillé, braillait-il ; on étale
Les richesses du monde aux regards de Tantale.
Mère du luxe, insolente cité,
Où tout vient s'engloutir, avec de folles sommes,
La tendresse du cœur et le travail des hommes,
Malgré tes murs : Vive la liberté !

Civilisation, flot qui toujours varie,
Marche ! le chiffonnier reste à la barbarie.

Ni Dieu, ni diable effrayant nos marmots.
Je dévore au soleil les bribes que tu jettes ;
Comme l'oiseau, je vais butinant quelques miettes,
Et mon Pactole est au fond des ruisseaux.

Tout n'est que préjugés, distinctions stupides.
Vos mœurs, petits bourgeois, ont bien leurs homicides,
Comme la foi ses superstitions.
Votre société s'affaisse et se disloque.
Ton beau voile, ô vertu, tombe loque par loque,
Et le voilà dans ma hotte aux haillons.

Grandeur ! tes dignités, ces sortes d'amulettes
Que tu pends après toi comme autant de sonnettes,
Ne valent pas un verre de cognac.
Vantez vos monuments, allez bayer aux grues,
Badauds qui vous carrez de vos boueuses rues ;
Moi j'aime mieux une once de tabac.

Que suis-je ? Un animal, un être humain ? Qu'importe !
Pour sortir d'ici-bas, puisqu'il n'est qu'une porte,
Le chien vaut l'homme. Et puis j'aime ces gens
Qui donnent au hasard les trois quarts de la vie,
Qui, n'accrochant personne au gibet de l'envie,
Fêtent Bacchus, prince des indigents.

Chez nous les Putiphars, ô dames vertueuses !
En dépit des époux, triplement amoureuses,
Font d'un Joseph un effréné gaillard,
Aimant à respirer les roses sur la paille
Où l'amour en haillons rit, chante, se chamaille,
Et, sans tricher, joue à Colin-Maillard.

Donc, je vis librement de ce que je ramasse,
Des choses que chacun dédaigne, perd ou casse :

Chiffons, papiers, os et croûtes de pain.
Si je trouve de l'or, ce jour-là, ça se gâte :
Avec ma Louison, je me soûle et m'empâte,
Et pour huit jours, adieu le mannequin !

BOUQUET DE FÊTE

Avril 1878.

A MON AMI JULES PATON

J'accours à ton nid, cher Paton,
Appuyé sur un vieux bâton,
Quand le jour tombe,
Appui qu'un ami m'a laissé (1)
Pour soulager mon pas lassé
Près de sa tombe

Et pour m'aider, dans le brouillard,
A retrouver, déjà vieillard,
Le toit d'un frère,
Le petit toit hospitalier
Où souvent je viens oublier
Un sort contraire.

(1) Péranger.

Musset me prête son concours ;
Son mètre vient à mon secours
Et je vois luire,
A travers le feuillage vert
Où *Méduse* met le couvert
Ton bon sourire.

Que dis-je ? devançant mes pas,
Ton amitié me tend les bras
Et, dans sa grâce,
Musette au teint un peu blémi
Vient sabler chez toi, cher ami,
Le vin d'Horace;

De ce charmant voluptueux
Qui prétend qu'on est vertueux
Alors qu'on aime,
Qui, sans préjugé d'étendard,
Soupait gaiment avec César,
Chez César même.

C'était son avis, c'est le mien.
Après tout César valait bien
Huit ou dix rimes.
J'aurais vécu dans ce temps-là
Que, sans être un Caracalla
Couvert de crimes,

Que je sois bien ou mal pourvu,
Comme Horace, je n'aurais vu
Dans ce grand homme
Que la paix, les arts, les amours,
Après de longs et mauvais jours,
Rendus à Rome

Et mon pays remis debout
D'un bout du monde à l'autre bout,
Gai, dans sa gloire.
Ce n'est qu'à l'ombre des épis,
Du pampre et des rameaux fleuris,
Qu'on sait bien boire.

Quoique son ciel en soit moins pur,
Je crois qu'Asnières vaut Tibur
Pour boire et rire.
La chose a bien son agrément :
On y danse gaillardement,
Sans en médire.

Je comprends que tu sois venu,
Dans ce pays du demi-nu
Et des colombes,
Bâtir ce nid que j'ai rêvé
Et que grâce à Dieu j'ai trouvé
Près Bois-Colombes;

Ce nid, tonnelle et pavillon,
Où je chante comme un grillon
Dans sa cellule,
Où Dieu, qui me prend en pitié,
Me dit qu'aujourd'hui l'amitié
S'appelle Jule ;

Où vagabond, ou pèlerin,
Moitié content, moitié chagrin,
Je chante encore;
Où mes vieux vers sont applaudis :
Tu sais, ces vers du temps jadis
Que l'on ignore,

Que j'ai semés sur mon chemin,
Insouciant du lendemain,
Et pourquoi faire ?
Où j'ai semé, rien n'a poussé ;
Mon courage s'est émoussé
Sans plainte amère.

Aujourd'hui je suis pauvre et vieux ;
Aussi n'ai-je point d'envieux.
Ça me console.
Que j'en ai vu de ces grands noms
Déguerpir de leurs panthéons,
Sans une obole !

Combien j'ai vu de beaux esprits
Qui prenaient quelques vers aigris
Pour de la gloire ;
Qui, malmenant leur pauvreté,
Habillaient toujours la gaîté
En robe noire !

Ami, tu n'es pas de ceux-là,
Toi, dont la plume travailla
Comme à la course ;
Toi, qui de toi n'as rien vendu,
Dont le cœur ne s'est pas perdu
Même à la Bourse.

Si tu nous fais un Dieu d'argent,
C'est pour le rendre à l'indigent
Toujours palpable.
On dit qu'avec les clés du lieu
Ouvrirait le bon Dieu chrétien
Même au coupable.

En attendant ce paradis
Qui peut-être n'est qu'un taudis
A la Tantale,
Pitié pour l'enfant du ruisseau,
Toujours, quel que soit le vaisseau,
A fond de cale.

J'ai dû me faire épicurien ;
Tout aussi bien, je ne puis rien,
Moi, pour ce monde !
Naufragé d'un radeau détruit,
Q'importerait mon petit bruit
Au ciel qui gronde !

Laissons vibrer, dans notre cœur,
De l'oiselet tendre ou moqueur
Le babillage.
Mais sous les pas j'entends crier
La feuille morte et le gravier :
C'est, je le gage,

Quelque bon vivant d'alentour :
Savant, artiste, troubadour ;
Aussi des dames
Que nous amène un heureux vent,
De Cythère nous arrivant
Sans flots ni rames.

Qui donc nous dit que les amours,
Ami, ne durent pas toujours ?
Quelle sottise !
N'est-ce pas ? qu'on soit jeune ou vieux,
On aime toujours par les yeux ;
Sans gaillardise,

J'aime les minois frais et blonds,
Comme on aime les papillons
Dans la verdure,
Où Lise dit à son pastour :
« Comme toi, je crois à l'amour
Qui toujours dure. »

Ami, croyons ce qu'on nous dit.
Savoir croire c'est de l'esprit,
L'esprit des femmes.
Donc je crois que pour cet hiver
Nous aurons de bois mort ou vert
De belles flammes.

Déjà, j'emporte de ce lieu
Au fond du cœur un peu du feu
Qui se consume.
Musette a repris ses couleurs ;
Sous la feuillée et sous les fleurs,
Son œil s'allume.

« S'il est doux de se renflammer,
Il est mieux de toujours aimer »,
Murmure-t-elle
En rajustant sous ton chalet
Son nid par tous les vents défait,
Pauvre hirondelle !

Et moi, je dis comme Musset,
Un jour qu'avec Paul il causait
(Histoire ancienne) :
« Je ne sais où va mon chemin,
Mais je marche mieux quand ta main
Serre la mienne ! »

IL SE TUA

Juin 1874.

A MON AMI C. G.

Quand je le rencontrai c'était sous la tonnelle
Qu'inondaient les rayons d'un soleil éclatant.
Il chantait je ne sais quelle chanson nouvelle,
Mais chacun rapprochait son verre en l'écoutant.

Il était de ceux-là qui, sous un ciel superbe,
N'ont même pas le peu de terre où croît l'épi;
Même pour s'abriter qui n'ont pas le brin d'herbe
Où le grillon rural chante, aime et s'assoupit.

Il disait : « Gloire à Dieu ! qui m'a donné deux ailes,
« Qui m'a créé rimeur et m'a fait ouvrier !
« C'est autant qu'il en faut pour vivre d'immortelles
« Et crever de misère à l'ombre d'un laurier.

« Mais lorsque l'oiseau fuit la branche dépouillée,
« Quand le givre et les vents dessèchent les rameaux,
« Il sait qu'avec Avril reviendra la feuillée.
« Dieu mesure l'espoir à l'échelle des maux. »

Comme un autre il rimait des couplets à sa brune.
Entre temps il buvait à l'aimable Fanchon.
Et sans user sa vie à contempler la lune,
C'est entre deux baisers que sautait le bouchon.

Il aimait ses amis, il adorait Lisette.
L'amitié, les amours, voilà la vérité.
Lisette et Béranger, aux murs de sa chambrette,
Témoignaient sous les fleurs de sa sincérité.

— Pour chanter il suffit de savoir un peu lire.
Gardons-nous du parfait quand on tient le gentil,
Lui dit son père un jour : l'orgue vaut bien la lyre.
Mais le meilleur des deux, c'est encore l'outil.

L'enfant garda l'outil, sans abandonner l'orgue ;
Pour mourir il n'eut pas même un lit d'hôpital.
Hier on emportait son cadavre à la Morgue...
De l'orgue ou de l'outil, lequel lui fut fatal ?

MORTS, LEVEZ-VOUS!

Septembre 1879.

I

Morts, levez-vous ! la France en grand deuil mène en terre
Son fier libérateur, le superbe, l'austère.
Il s'en va parfumé, lavé, bandeletté,
Dans les bras de la gloire à l'immortalité.

II

Insurgés des trois jours qu'un froid oubli recouvre,
Tombés au Carrousel, tombés au pied du Louvre,
Sur la grève et les quais, comme grains sur sillons,
Levez-vous embaumés dans vos illusions !
Et vous autres, là-bas, allons à la rescousse !
Les morts de Saint-Merry, les morts de la Croix-Rousse,

Ceux-là de Transnonain, de Lyon, de Paris.
Révoltés de la faim, levez-vous! Le pays
Suit du cœur et des yeux l'homme des fusillades
Au soleil de juillet né dans nos barricades.

III

Vous aussi, levez-vous dans vos linceuls de chaux,
De ces sépulcres blancs où pourrissent vos os.
En ligne rangez-vous, morts de la grande armée,
Sur qui rien ne fleurit : ni gazon, ni ramée.
Vous, les fidèles, vous que l'on trouva toujours,
Moins aux levers d'azur qu'aux soirs des mauvais jours.
Carabiniers d'Ohain, montrez-nous vos cuirasses,
Ces larges trous béants, ces fêlures, ces traces,
Où la mitraille anglaise, obscurcissant les cieux
En passant par vos cœurs, fit la nuit dans vos yeux.
Levez-vous, serviteurs et compagnons de gloire
Du soldat dont le monde a gardé la mémoire.
Vous avez cru, jusque par delà le trépas,
Que Raguse a trahi l'Empereur, n'est-ce pas?
Qu'il a livré Paris aux Russes sur l'Essonne ?...
Tandis qu'un glas de mort autour de nous résonne,
Écoutez ce qu'a dit le monstre à ce sujet :
Ça, c'est du Thiers tout pur! « Le maréchal jugeait
« Qu'il fallait en finir (ces mots sont de l'histoire)
« De ce gouvernement désastreux dans sa gloire ;
« Que, pour être soldat, on n'a pas renoncé
« Aux droits du citoyen. » Judas l'aurait pensé.
Ce qui, probablement, en hébreu signifie :
Qu'un soldat au besoin peut vendre sa patrie,
Trahir son bienfaiteur. Ainsi, c'est entendu,
Monsieur Thiers patronnait le crime de Trochu!

Donc, levez-vous, vaincus des trahisons qu'on vante.
Puisque de tels forfaits laissent sans épouvante,
Levez-vous ! levez-vous ! défigurés, hachés,
De tous les points du monde où vous êtes couchés,
Braves gens qui dormez sur la terre étrangère :
Sous les eaux d'Aboukir, dans les sables du Caire,
Des rivages du Nil à la Bérésina,
Dans les champs de Wagram, aux plaines d'Iéna,
A Waterloo, partout... dans vos vieux uniformes ;
Dressez-vous au-dessus de vos chevaux énormes,
Et vous, tambours, roulez le funèbre signal.
Sonnez, clairons, sonnez le défilé final,
En mêlant aux accords des trompettes guerrières
Les suprêmes adieux des camps et leurs prières.
Autour du char on voit les badauds accourir.
Ah ! Raguse avait donc raison de vous trahir !

IV

Soldats de Reischoffen, soldats de Gravelotte,
De Bazeilles, pleurez sur le grand patriote,
Vous encore étonnés qu'un noir million d'uhlans
Aient marché sur Paris et sur vos corps sanglants.
Levez-vous ! rangez-vous en lignes de batailles !
Abaissez vos guidons devant ses funérailles !
Bien qu'il ait refusé, nos périls étaient grands,
Quelques soldats à Niel pour renforcer les rangs
Qui devaient assurer le succès de nos armes,
Ne lui marchandez pas l'aumône de vos larmes,
Vous tous qui vous battiez comme se sont battus
Nos pères des grands jours, de Jemmape à Fleurus.

V

Levez-vous tous, ô vous qu'avec orgueil on nomme
Héros de Champigny, les vaillants du Bourget,
Ceux-là de Montretout. Levez-vous! le grand homme,
Préparant nos malheurs, nous les prophétisait.
Levez-vous! Saluez le prophète qui passe
A l'immortalité dans la peau du rapace (1).
Il cajola Septembre en face des vainqueurs,
La bande l'accueillit... gorgé d'or et d'honneurs.
Il s'en va, savez-vous? où s'en vont les funestes,
A quelque égout lointain où pourriront ses restes.
Cependant les niais de dire et de gémir:
Ces grands citoyens-là ne devraient pas mourir!

VI

Et vous, sombres soldats des désespoirs farouches,
Amis des casques d'or, malheureux gobe-mouches,
Vous tous les meurt-de-faim du siège, pauvres gens,
De désastres amers complices indigents;
O vous, les pervertis des clubs, de la canaille
Avocassière et d'un ramas de riens-qui-vaille,
Vous tombés de Septembre en Mars, et de là dans
L'imbécile Commune, ô frères imprudents!
Vous qu'on aime et qu'on plaint, mais qu'on ne peut défendre:
Dans la boue et le sang il faudrait trop descendre.
Vos crimes ne sont pas de ceux, en vérité,
Que l'on doive oublier devant l'humanité.

(1) Voir la note à la fin du volume.

Vous avez expié bien durement vos fautes.
Le pardon vous viendra, mais des sphères plus hautes.
Lève-toi ! je ne sais de quel recoin impur,
O vile multitude ! en tas poussée au mur.
Lève-toi ! nous faisons d'aimables funérailles
Au grand libérateur qui régnait à Versailles.
Il est entré couché dans Paris. Le voilà !
Naguère il y rentrait debout comme Sylla.
Ne t'en souvient-il plus, ô vile multitude !
D'acclamer Barabbas, toi qui prends l'habitude ?

VII

Allons, mères ! et vous, vous les veuves, allons !
Jetez le schall des deuils sur vos pauvres haillons.
Vite un ruban funèbre au cou des orphelines !
Vite un brin d'immortelle à toutes les poitrines !
Un bout de loque noire à la blouse de lin,
A la casquette, au bras du petit orphelin !
Allons, les massacrés ! Allons, les vingt-cinq milles !
Levez-vous et suivez !... Mais tenez-vous tranquilles...

VIII

Pour moi, dans le parcours de ce char triomphal,
Je ne vois rien de plus qu'un panache infernal ;
Rien dans ce corbillard qu'une horrible poussière,
Qui but le sang humain, le but à pleine ornière.
Et je songe aux Gracchus assassinés par lui,
A Sylla proscripteur et mourant impuni,

Aux soldats engraissés qui vendent leurs consignes,
A tant d'honneurs, à tant de triomphes indignes;
Et mon vieux cœur se gonfle et va criant à tous
Les honnêtes, les bons, les vrais : Morts, levez-vous!

VISION D'UN PROLÉTAIRE

Janvier 1879.

I

Le front sur l'oreiller, ou les pieds dans nos fanges,
Les rêveurs ont parfois des visions étranges.
Hier, il m'arriva que je fus transporté
En esprit chez les morts, dans un lieu redouté,
Dans ce Père-Lachaise, immense nécropole,
Où les muets jamais n'ont repris la parole.
La lune tristement promenait ses pâleurs
Nocturnes dans ces champs, comme une veuve en pleurs.
Les étoiles du ciel semblaient être roulées
Dans des haillons sanglants au-dessus des allées.
Puis au loin, comme un glas éploré dans la nuit,
Quelque chose frappait les airs; c'était minuit.

II

A travers les rameaux dépouillés des vieux arbres,
Lesquels n'ombrageaient plus ni les croix, ni les marbres,
Je voyais à l'écart, et dans l'élo'gnement,
Comme se dessiner, mais bien confusément,
Des plis de terrain nus, de vagues monticules
Que n'osaient affronter mes regards noctambules.
C'est que sous ces terrains remués, soulevés,
Hier fossés profonds, dormaient des réprouvés,
Les farouches vaincus de Mai, les fratricides!
J'avais peur et pourtant j'ouvrais des yeux humides.
Des flots de malheureux, comparses plus qu'acteurs,
Victimes en tous cas des mirages menteurs,
Pris à dos, poursuivis, cernés... ces pauvres diables!
Les assaillants, porteurs d'ordres impitoyables,
Même après le combat, les ayant acculés
Au pied du mur, en bloc, les avaient fusillés,
Et, comme en appelant de ces choses féroces,
Leurs os faisaient saillir le sol en rondes-bosses.
Mais on ne voyait pas, sur ces tertres perdus,
De la plus humble croix les deux bras étendus.

III

Et j'entendis monter comme un vent de rafale,
Venant des profondeurs de la nuit sépulcrale,
Des lamentations, de sourds gémissements...
Les rameaux desséchés comme des ossements

Humains s'entrechoquaient et la nappe de givre,
Laquelle recouvrait ceux qui sont morts pour vivre,
S'agitait, ondulait, allait se soulevant;
On eût dit le linceul de quelque mort vivant.
Et j'en voyais surgir, vision singulière!
Une ombre gigantesque, un visage de pierre.
Et l'ombre grandissait, et son orbite creux
Dardait je ne sais quoi des enfers ou des cieux.
D'un pauvre homme c'était le fantôme funèbre;
Les restes mutilés d'un malheureux célèbre.
Un sarrau délabré, rapiécé, sanglant,
Une cotte fangeuse, un haillon rouge au flanc.
Il allait et rôdait, la poitrine percée,
Lugubre, les pieds nus sur la terre glacée.

Et l'ayant contemplé, je fis soudainement
Un grand signe de croix plein d'épouvantement.
Mais des accents confus qui convulsaient sa bouche,
Je n'avais pas compris d'abord le sens farouche.

IV

Cependant à sa voix le sol se soulevait,
Mamelons se fendaient... Le brouillard se levait,
Tombait et s'étendait comme un drap mortuaire
Sur tous ces trépassés couchés là sans suaire.
Muets, ils s'embrassaient au bord de leurs tombeaux,
Tristes, pâles, vêtus de sordides lambeaux.
Et tous avaient au cœur des blessures béantes
Qui parlaient, qui toujours, toujours s'ouvraient saignantes.
Car ces spectres — du moins tels je croyais les voir —
Etaient des malheureux soldats du désespoir,
Des hommes d'atelier ; ceux-là des blouses blanches,

Trop pauvres pour mourir en habits des dimanches.
Et je me découvrais devant ces inconnus.
Et quelque chose en moi criait : Paix aux vaincus !

Une immense clameur montait du fond des ombres :
« Jacques, que nous veux-tu ? » disaient toutes ces ombres.
Jacques ! c'était donc lui, lui, le vieux chef gaulois !
Le maudit d'à présent, l'égorgé d'autrefois?
Lui ! l'incarnation du peuple en sa misère ;
L'esclave ancien, le serf, aujourd'hui prolétaire !
Lui, le grand révolté ! cousin de Spartacus,
Le héros éternel des éternels vaincus !
Et tous ces trépassés, à sa voix, à sa vue,
Accouraient comme au jour d'nne grande revue,
Et je voyais flotter un lambeau rouge. Alors
Tous les clairons sonnaient le défilé des morts.
Et, géant lumineux, Jacques s'écriait : « Frères,
« Nous avons bu le fiel de toutes les misères.
« C'est en plaignant ceux-là qui sont restés debout
« Que nous sommes tombés, ici, comme partout,
« Pour l'éternel combat des peuples qu'on opprime.
« A qui revient l'honneur ? A qui revient le crime ?
« Le droit était pour eux, le sentiment pour nous...
« La République enfin nous dit : Morts, levez-vous ! »

V

Et les morts, à ce nom de la chose idéale
Qui les avait tués, secouaient leur front pâle.
De leurs doigts ils montraient des crânes perforés,
D'affreux lambeaux de chair, des membres fracturés.
Jacques, lui, poursuivait : « Ce n'est plus dans les larmes
« Que nous ramasserons là du pain, là des armes.

« Amis, nous allons vivre, et vivre en travaillant,
« Et non, peuple affamé, mourir en bataillant.
« Oublions ces douleurs : Transnonain, la Croix-Rousse,
« Où coula notre sang, désormais le blé pousse.
« Frères, les mauvais jours sont passés », disait-il.
Et les morts chuchotaient entre eux : « Ainsi soit-il. »
Et leurs dents claquetaient en un mauvais délire,
Et l'écho d'alentour au loin se mit à rire.

« Le prophète nouveau, l'inspiré de Cahors
« Descend du Sinaï ! » criait Jacques. Les morts
De leurs ricanements ébranlèrent les voûtes
Des caveaux. Je voyais briller comme les gouttes
D'une onde lacrymale aux branches des cyprès,
Et flamboyer ces mots : SOUVENIRS ET REGRETS !
Et tous se rapprochaient du vieux Jacques Bonhomme,
Curieux de l'entendre après un si long somme.
Jacques disait encor : « Sur nos pauvres sayons
« La science à longs flots versera ses rayons.
« Les féodalités vont enfin disparaître.
« Grâce au ciel, nous n'aurons ni loi, ni Dieu, ni maître.
« Nos frères en Jésus, vivants ou trépassés,
« Par les docteurs seront déchristianisés.
« Au Dieu du sentiment, le Dieu scientifique
« Succède. C'est pratique et plus économique.
« Il faut tuer le Christ ! disent-ils : chacun sait
« Depuis dix-huit cents ans le mal qu'il nous a fait.
« Pour se sauver, d'après ce sentimentaliste,
« Aux pauvres il faudra que le capitaliste,
« Que le propriétaire abandonne son bien ;
« S'il n'abandonne tout, il n'abandonne rien.
« Il faut tuer le Christ !... Le rabi prolétaire
« Comme un vent de malheur a passé sur la terre.
« Ses égaux devant Dieu ? C'est en réalité
« Le dogme décevant de la crédulité,

« La vérité fatale, en dépit des apôtres,
« C'est le couteau tiré les uns contre les autres.
« C'est la loi des lions... Frères, ils l'ont écrit
« Sur ces flaques de sang... Il faut tuer le Christ ! »

Et chacun à part soi regardait en dedans,
Et le rire infernal montrait toutes ses dents.

VI

Etait-ce raillerie amère, ou foi profonde
Des choses qu'il voyait à l'horizon du monde ?
Le terrible insurgé disait : « Entendez-vous
« Ces acclamations qui montent jusqu'à nous ?
« Ce que vous entendez est la suprême fête.
« C'est l'amnistie enfin que pour nous on décrète.
« Nos complices, il faut les en remercier,
« Après dix ans d'enfer daignent nous gracier.
« Ces acclamations, ces longs cris d'allégresse,
« C'est l'oubli, c'est la paix, c'est l'amour, c'est l'ivresse !
« Proscripteurs et proscrits, fusilleurs, fusillés,
« C'est la communion des réconciliés.
« Tous ceux de Nouméa, des bagnes sont en route ;
« La patrie a versé sur eux l'eau de l'absoute.
« La France tout entière au devant de leurs pas
« Accourt. Aux orphelins elle a tendu les bras ;
« Ce sont des adoptés. L'émeute aussi, mes frères,
« A son orphelinat et ses pensionnaires ;
« Les épouses vivront de la mort des époux.
« La République c'est le règne des gros sous,
« La consécration de toutes les révoltes,
« Le pain blanc pour ceux-là qui n'ont pas de récoltes ;
« C'est le jour de justice et des rédemptions ;

« C'est le couronnement des révolutions ;
« Ce sont les coups d'Etat réussis des bohèmes
« En frac noir, des tromblons contre les diadèmes ;
« Ce sont nos noms gravés, à l'unanimité,
« Sur le grand livre d'or de l'immortalité. »

VII

Mais les suppliciés, Dieu seul en sait le nombre,
Semblaient, silencieux, s'effacer comme l'ombre
A l'approche du jour. Tout s'éteignait en eux ;
Leur étoile mourait dans l'infini des cieux.
Après s'être accroupis sous un souffle de glace,
Dans des haillons sanglants chacun reprit sa place.
Un sceptique, un ivrogne au cabaret voisin
Chantait : « L'ogre a dîné, le peuple n'a plus faim ! »
Et sous le gazon maigre, et sous des flots de neige,
De tous ces trépassés disparut le cortège...

Ainsi ma vision devait s'évanouir,
Et tous ces malheureux achever de pourrir.

PATRIE

Salon de 1881.

A M. GEORGES BERTRAND

I

Les clairons ont sonné la charge échevelée.
Un froid bruissement d'acier a troublé l'air.
Dans les brouillards sanglants de l'ardente mêlée,
Des glaives et des yeux on voit jaillir l'éclair.

Devant eux pivotait la quadruple muraille
De flammes et de fer, ouragans meurtriers,
Tonnerre horizontal de poudre et de mitraille
Qui crève la cuirasse et tord les étriers.

Aux frôlements stridents des sabres qu'on dégaîne,
On a vu frissonner, symbolique oripeau,

Comme un aiglon battu par les vents, dans la plaine,
Ce haillon frangé d'or qui s'appelle drapeau.

II

Le drapeau ! Ce n'est pas seulement la consigne;
Non, c'est plus : c'est l'honneur, sentinelle de feu.
C'est le saint *labarum :* « Tu vaincras par ce signe. »
Dans nos murs, hors des murs, c'est la patrie et Dieu.

De la famille unie il est le pur emblème ;
On est mille, on n'est qu'un sous ses immenses plis
Par la Gloire tenus sur les fonts de baptême,
C'est : *La trente-deuxième* et c'est : *Un contre dix !*

Aussi bien que la foi, la gloire a ses mystiques ;
L'une fait les martyrs, l'autre fait les héros.
Au chant national, comme au chant des cantiques,
Chacun donne sa vie, également dévots.

III

Les chevaux hennissaient, piaffaient, les narines
En flammes et l'œil fier. L'aurore se levant,
Un long cri s'échappa de toutes les poitrines
Des escadrons pressés : En avant ! en avant !

Et le drapeau flottant comme en un jour de fête,
Nos terribles coursiers ont fait trembler le sol.
On eût dit un moment qu'ils s'étaient faits tempête :
Leur galop n'étant plus que tourbillon et vol.

La bataille a duré tout le jour... mais hachée,
Notre armée avait fait noblement son devoir.
De nos beaux escadrons la terre était jonchée
Et leurs débris passaient dans les ombres du soir.

IV

La nuit s'épaississant dans la plaine fétide,
Seuls, quelques cuirassiers, à ce moment fatal,
Escortaient je ne sais quel fantôme livide,
Légendaire guerrier, tué sur son cheval.

Il n'avait pas voulu ni tomber, ni se rendre.
Il tenait sur son cœur, il pressait dans ses bras,
Comme un dernier amour mélancolique et tendre,
L'homérique lambeau troué dans les combats.

Et ce mort rapportait, comme vivant encore,
Le visage inondé d'une vague pâleur,
Le signe consacré, le haillon tricolore
Teint d'azur et de sang et d'aube en sa blancheur.

Les obscurs entouraient, soutenaient sur sa selle
Celui qui n'était plus qu'une épée au fourreau,
Celui qui ramenait, dans sa mort immortelle,
L'honneur et la patrie aux plis du vieux drapeau.

ENVOI

Voilà ce que j'ai vu sur l'héroïque toile :
Patrie !... Un vieux troupier, qui près de nous passa,
Disait, en nous montrant sur son cœur une étoile :
« Si Bertrand était là je lui donnerais ça ! »

UNE PLAINTE

Que se passe-t-il donc de funeste et d'étrange?
Hélas! l'orage a-t-il saccagé la vendange,
Incendié nos bois? ou bien a-t-il couché
Le blé sur notre sol avant qu'il soit fauché;
Arraché tous les fruits qui pendaient à la branche
De l'arbre sous lequel on courait le dimanche
S'asseoir et s'égayer? et nos pauvres abris
Ont-ils par l'ouragan été mis en débris?
Tout nous échappe, hélas! pain, fruits. A notre table,
Le vin ne vient jamais, comme un convive aimable,
Y semer la gaîté; nous grelottons : le froid
Aux trous de nos haillons s'engouffre, et point de toit
Où l'on puisse un moment se débleuir la face,
Réchauffer ses pieds nus engourdis dans la glace.
Il fait pourtant bien froid, et rien pour nous couvrir,
Et nous sommes à jeun. Que la faim fait souffrir!

Ah! sur ce globe étroit la multitude abonde,
Oui, le pauvre est de trop!... pourtant la sève inonde :
Blés, ceps, bois, fruits et fleurs, chanvre et lin. Il nous faut
Subir la faim, la soif, et le froid, et le chaud !
Qui donc a fait les lots, désigné le partage ?
Quel ogre a dévoré le commun héritage ?
Tel est le cri du Peuple ; il s'élève, il se perd,
Emporté par le vent comme un bruit au désert.

NOTES

UN VIEUX LIVRE... DÉGOUT DE LA MÉMOIRE

Allusion au livre de *la Pucelle*. Nous admirons Voltaire, mais notre admiration s'arrête devant cette fange où le vieillard de Ferney traîna Jeanne, Jeanne à qui les Anglais, de complicité avec quelques nobles de la maison de France, ont élevé le bûcher de la barbarie.

C'était une pauvre fille qui, à elle seule, portait dans le tabernacle de son cœur tout l'amour et les douleurs d'une patrie que des princes ne savaient plus défendre, et qui fut deux fois martyre : martyre comme chrétienne et martyre comme patriote!

Voltaire n'a vu dans Jeanne qu'une fanatique, une folle. L'homme de la raison n'a pas su découvrir sous la cuirasse de la vierge la grande, la noble, la sainte inspirée de la France. Les Anglais ne s'y trompèrent pas. Aussi se hâtèrent-ils de jeter aux flammes, comme sorcière, celle que, dans notre reconnaissance, nous nommons aujourd'hui l'ange de notre patrie. Voltaire n'avait pas le sentiment de la nationalité : il aimait les Anglais. Il a consacré leur cruauté par une infamie, j'en suis fâché pour sa gloire. C'est une tache; mais, loin d'être *un singe de génie*, comme le qualifie improprement M. Victor Hugo, Voltaire est et sera toujours pour nous l'invincible inspirateur de la liberté de conscience. C'est aujourd'hui l'avis de M. Victor Hugo. On nous assure que le grand poète a fait sa paix avec l'auteur de la *Pucelle*.

Ce retour ne saurait nous étonner, M. Victor Hugo n'a-t-il pas écrit autrefois :

« Je garde les trésors des gloires de l'Empire ; je n'ai jamais souffert qu'on osât y toucher. 1840. »

On lâche l'Empire, mais on revient au singe de génie.

DE MON ÉCHOPPE

Sans doute, cette pièce n'est pas digne de l'illustre auteur des *Mystères de Paris*, mais, toute médiocre qu'elle est, j'ai cru devoir la conserver à ce recueil parce qu'elle témoigne des bontés de toutes sortes dont m'honora le romancier le plus scénique de notre époque.

... DANS LA PEAU DU RAPACE

A peine l'Assemblée nationale a-t-elle voté un million à M. Thiers, pour l'aider, le pauvre homme, à relever ses moellons, qu'il court au ministère des finances, et rencontrant M. Pouyer-Quertier, il l'aborde avec sa pétulance ordinaire :

— Eh bien, monsieur le ministre, quand me ferez-vous ordonnancer mon million ?

— Mais, monsieur le Président, j'ai les Prussiens sur les bras.

— Arrangez-vous, il me faut mon million, et il me le faut en or, vous entendez ? *en or !*

— De l'or, nous n'en avons plus, répond M. Pouyer-Quertier.

— Faites comme vous l'entendrez, mais, je vous le repète, il me le faut en or, ajoute le libérateur.

DU MÊME AUTEUR :

THÉATRE

Une Famille juive en 1394, drame historique en cinq actes, et en vers, *refusé*.

Une Femme du peuple, drame en cinq actes et en vers, *refusé*.

Les Gobeurs, comédie en trois actes et en prose, *refusée*.

Les Grands Parents, comédie en trois actes et en prose, *refusée*.

La grève des domestiques, comédie en un acte et en vers, *refusée*.

L'Enfant des rues, drame historique en cinq actes et en prose, *en lecture*.

Bouquet a Béranger, comédie-vaudeville en deux actes et en vers, représentée au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

ŒUVRES DIVERSES

Il était une fois, contes, un volume; en vente chez Calmann Lévy.

Contes nouveaux, un volume; pour paraître.

Petits Romans des rues, un volume; pour paraître.

Les Misères de l'oiseau, un volume; pour paraître.

L'Homme de Sainte-Hélène, poème inédit.

Chansons! un volume; épuisé.

Mémoires sur Béranger, un volume; épuisé.

La Fille de notre portier, un volume; pour paraître; etc.

(*Note de l'Éditeur.*)

TABLE

DU LIVRE PREMIER

A MES SOUSCRIPTEURS.

NOMS DES SOUSCRIPTEURS.

DE MA CHAMBRETTE. 1

Mon Profil. 1

Le Travail 5

Elle et Lui. 17

Le vieux Château. 21

Les deux Compagnons. 27

L'Infanticide. 33

Entre-sol et grenier. 41

La Rue. 49

L'Émeute. 53

L'Ange du bon conseil. 57

Le Mendiant. 61

Les Bois. 65

Morale à ma fille. 69

Sur la berge. 73

Le Phalène. 77

L'Heure du supplice. 83

Petite fille. 91
Dans l'orage. 93
Marguerite. 95
C'est Lui. 99
A Monsieur L. 107
Les Barrières 113
Les Saltimbanques 127
De mon Échoppe 139
Lorsque vous marchez. 147
Une Traînée. 151
Le Crucifié. 161
L'Utopiste. 167

LIVRE SECOND

—

LES ÉCHOS DE LA RUE

Dédicace. 187
Folle. 189
Moucheron l'apprenti. 197
Devant un Magasin. 205
Mon Retour. 207
La jeune Moissonneuse. 213
Le numéro 3 de la rue de l'Étoile. 217
L'Araignée. 221
Le Dindon. 225
C'est ainsi qu'elle est morte. 227
Histoire d'un épi de blé. 233
Mon grand'père. 241
L'Ane au père Guillaume. 245
Les petits Vagabonds. 249

L'Éventaire 253
Les deux Maçons. 257
Les Crèches. 263
Une fleur pour un diamant. 267
L'Enfant qui poursuit un oiseau. 275
L'Homme de peine. 279
Un Jour de l'An. 283
Les Allumettes 289
Jean-Louis. 293
Les Bouquets de légumes 297
La Petite Vaniteuse. 301
L'Enfant qui arrache les ailes d'une Mouche. . . 305
La Laveuse. 309
L'Enfant à la guitare 313
Le Papillon d'or. 315
En ce temps-là. 319
Joséphine 321
L'Insurgé 323
L'Otage 329
Le Chiffonnier. 337
Bouquet de fête. 341
Il se tua. 347
Morts, levez-vous ! 349
Vision d'un prolétaire. 355
Patrie. 363
Une Plainte. 367
Notes. 369

DU MÊME AUTEUR

Pour Paraître:

LES RÉPROUVÉS

A LA MÊME LIBRAIRIE

GRAND CHOIX DE LIVRES

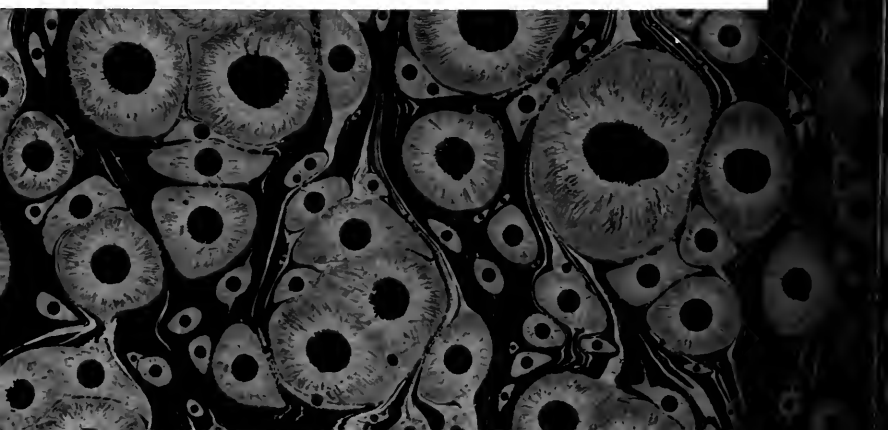
Neufs et d'Occasion

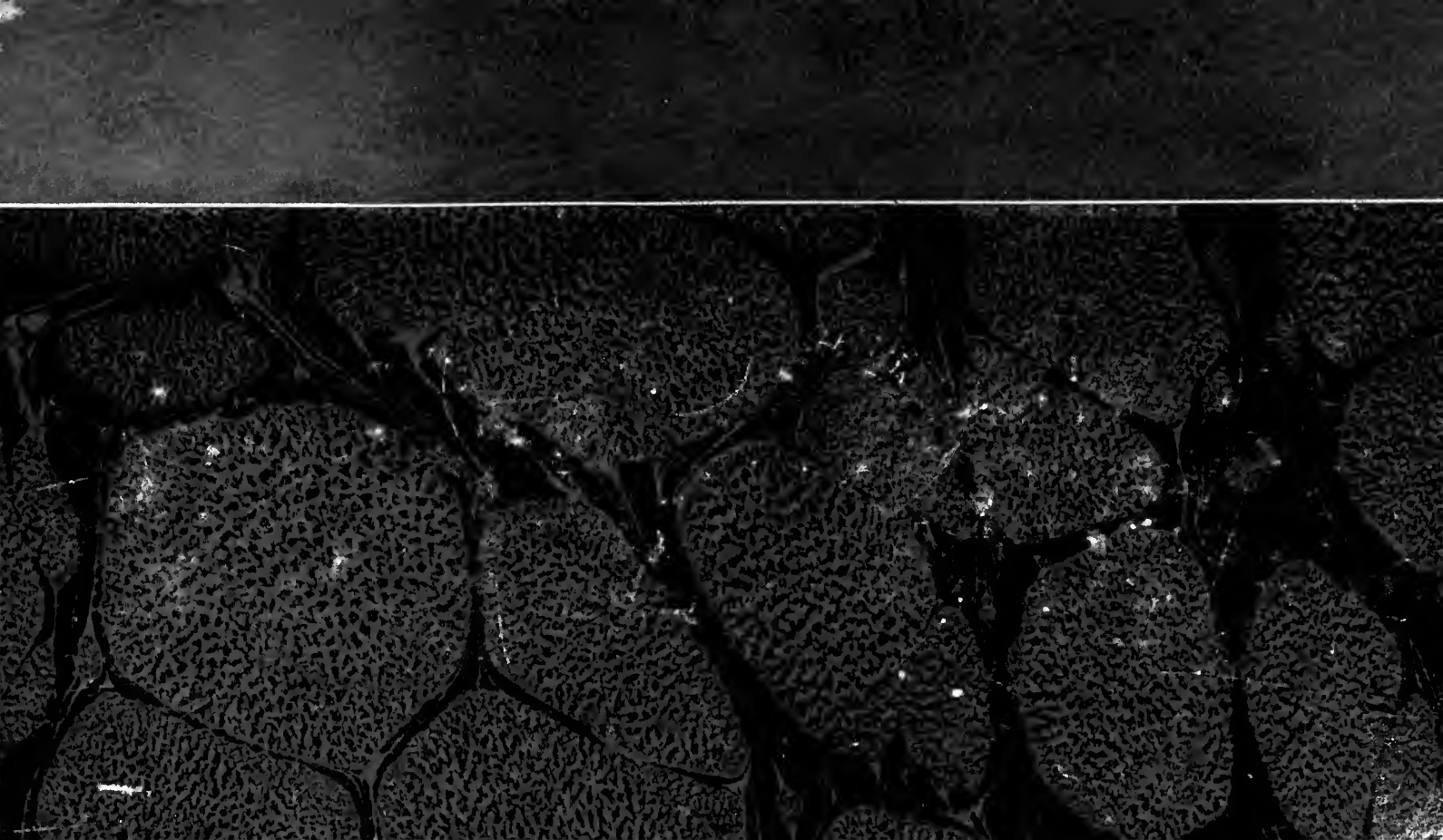
Paris. — Imp. A.Warmont, 22-24, Galerie d'Orléans Palais-Royal.

CE

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due



a39003 002439148b

CE PG 2330
.L43V6 1986
COO LAPOINTE, SA UNE VOIS D'E
ACC# 1224653